



Les colombes de l'amour

Barbara Cartland

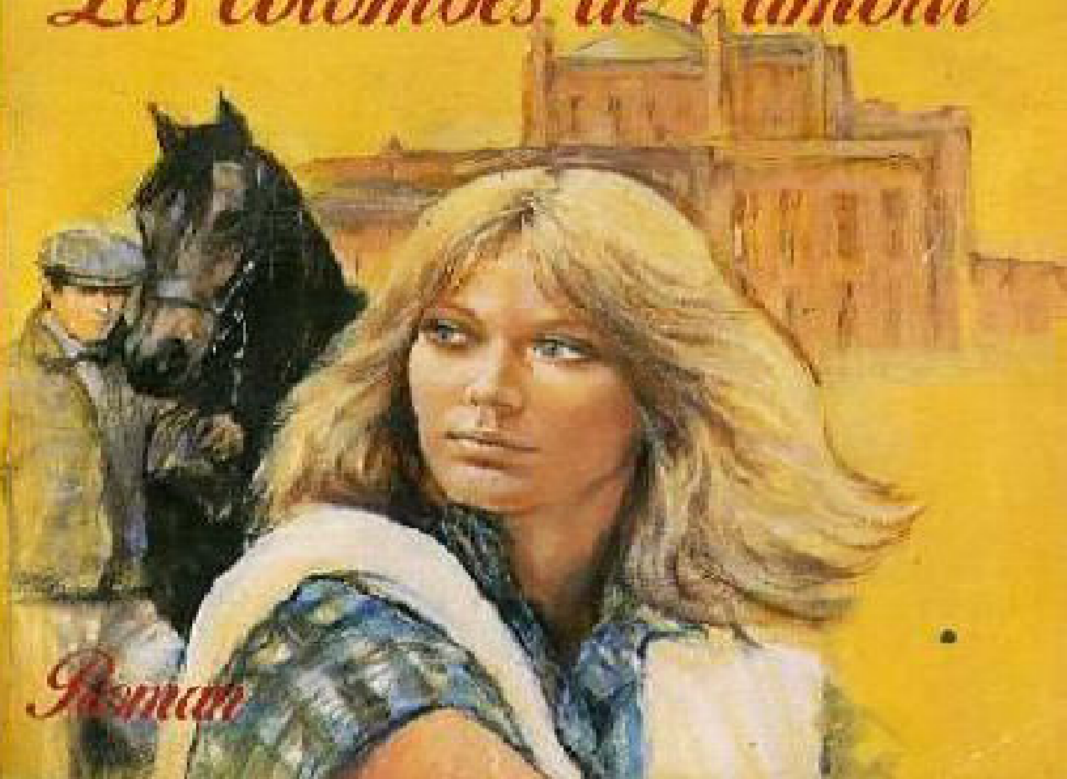
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

Les colombes de l'amour



Roman

Résumé :

A 18 ans, Nolita vient de perdre ses parents dans un tragique accident. Elle se retrouve seule, désemparée devant un monde froid et cruel qu'elle ne connaît pas. Et pourtant, elle possède la clé d'un mystérieux secret, un mystérieux pouvoir sur les animaux, les enfants, les hommes. Ce secret, c'est l'Amour, l'Amour qu'elle comprend d'instinct, l'Amour qui embellit toute chose et chasse la laideur qui l'effraie tant. Mais cet amour lui lance un défi : gagner par sa gentillesse et sa beauté la confiance de Dragonfly, l'étalon noir indomptable, l'amitié de Bettina, petite fille capricieuse et agressive, et le cœur du marquis de Sarle, méprisant et cynique. Défi impossible ou rêve à sa portée?

NOTE DE L'AUTEUR

La colombe a, partout et de tout temps, fait partie du bestiaire des religions et des mythologies.

A Athènes, les Grecs sacrifiaient rituellement une colombe pour purifier le sanctuaire du temple d'Aphrodite Pandemos.

J'ai eu moi-même l'occasion d'assister à une cérémonie du culte vaudou à Haïti, au cours de laquelle la Grande Prêtresse sacrifia deux colombes.

Cet oiseau a toujours été le symbole de la pureté et de l'amour. Dans ce livre, nous en faisons aussi un symbole de prière.

Le mot « kidnapping » est apparu vers 1680 quand se répandit la pratique de voler des enfants pour les envoyer en esclavage sur les plantations britanniques du Nouveau Monde. En Europe, le kidnapping avait surtout pour but de recruter des marins et des soldats pour le service militaire. Dans les ports du monde entier, on enlevait les jeunes hommes de la marine marchande. Les tenanciers des tavernes, des auberges et des maisons de passe allaient même jusqu'à choisir leurs victimes dans leur propre clientèle.

C'est seulement vers 1930, ou à partir de la fin des années 20, qu'il devint courant, aux Etats-Unis, de kidnapper les enfants dé

milliardaires pour obtenir de fortes rançons. De nombreux cas de ce genre ont néanmoins été rapportés dès la fin du siècle dernier.

— Vous êtes sûre que c'est tout ce que votre père vous a laissé?
demanda vivement lady Katherine Kennington.

— J'en ai bien peur... mis à part la maison bien sûr.

Lady Kennington jeta un regard dédaigneux autour d'elle :

— Même si vous trouvez un acquéreur, vous n'en tirerez pas grand
—chose...

Elle dévisagea sa nièce et ajouta d'un ton encore plus méprisant :

— Je n'ai jamais compris comment votre père, et surtout votre
mère, ont pu se plaire dans un coin aussi retiré.

— Ils ont été très heureux ici, répondit Nolita Walford.

Sa voix douce était chantante et tremblait un peu car elle avait peur. Elle était bien différente de celle de sa tante, ferme et assurée. Mais lady Katherine n'en fut pas alarmée pour autant. Elle était agressive et dure, et c'était à cause de tous ces problèmes qu'elle devait régler et qui ne lui apporteraient que des désagréments, elle le sentait.

Elle s'approcha de la fenêtre qui donnait sur un jardin exubérant, plein de fleurs, et elle fut surprise de voir qu'il était bien entretenu. Le salon était petit et, en dépit de ses rideaux fanés et de son tapis usé jusqu'à la corde, il ne manquait pas de charme lui non plus.

— Avez-vous pensé à votre avenir, Nolita?

— Tante Katherine, j'aimerais pouvoir rester ici...

— Seule et sans chaperon? Vous n'y pensez pas! Je ne vous autoriserai jamais à cela!

— Johnson et sa femme pourraient rester eux aussi; et j'aurai de quoi vivre avec les cent livres par an qu'il me restera lorsque mes dettes seront payées.

— Ma chère petite, vous êtes jeune et naïve mais vous ne pouvez tout de même pas penser que votre oncle Robert et moi pourrions tolérer que vous viviez seule ici, à votre âge!

— A quel âge pourrai-je y songer, tante Katherine?

— Pas avant des années! Et d'ici là, qui sait? Vous aurez peut-être trouvé un mari!

A en juger par le ton de sa tante, l'hypothèse paraissait plus qu'improbable. Qui pourrait vouloir d'une femme sans relations et

possédant à peine de quoi ne pas mourir de faim? se demanda Nolita avec modestie.

Avant l'arrivée de sa tante pour les funérailles, elle savait quelle serait traitée en parente pauvre, sa mère lui avait souvent raconté en riant :

— Tes grands—parents et, bien sûr, mes frère et sœurs, ont été stupéfaits quand ils ont appris que je voulais épouser un homme aussi démuné d'argent et de titres que ton père. Mais ma chérie, la vérité, c'est que j'étais tombée amoureuse de lui dès que je l'avais vu... et rien n'aurait pu me faire changer d'idée...

— Comme il devait être séduisant dans son uniforme de grenadier de la Garde!

— C'est vrai! et je n'avais jamais vu un aussi bel homme! Par malheur, il a été obligé de quitter son régiment pour se marier. Il a toujours prétendu qu'il ne l'avait jamais regretté...

— Je suis sûre que c'est vrai, maman! Et votre pauvreté n'aurait pas été si grande si votre père, le comte de Lowestoft ne s'était pas montré si impitoyable. Il était très riche, lui!

— En Angleterre, dans les familles nobles, les biens et les titres reviennent toujours au fils aîné. Autrement dit, à mon frère Robert. Les filles sont toujours censées trouver un époux riche et noble!

Quoi qu'il en soit, les problèmes d'argent n'étaient pas parvenus à gâcher la vie de ses parents. La maison avait toujours été pleine de soleil et de rires. Nolita imaginait difficilement que l'on puisse être plus heureux ensemble que ne l'avaient été son père et sa mère.

Une seule chose la consolait aujourd'hui; ils étaient morts ensemble. Ils rentraient chez eux par une nuit noire, après un dîner chez des amis. Le cheval mal dressé que son père avait attelé les avait précipités sous un train, au passage à niveau.

Pour Nolita, le monde s'était écroulé ce jour—là. Et elle avait compris que les ennuis ne tarderaient pas quand elle s'était sagement assise à sa table pour annoncer par courrier au frère et aux sœurs de sa mère la date de l'enterrement.

Seule lady Katherine s'était déplacée. Sa sœur, lady Anne Brora, et son frère, le comte de Lowestoft, s'étaient contentés d'envoyer une couronne, accompagnée d'un mot d'excuse. Nolita n'avait pu s'empêcher de regretter que sa tante Katherine n'ait suivi leur exemple. .

Mais elle était là. Et en la voyant s'attarder après les funérailles, Nolita avait deviné qu'elle avait des choses désagréables à lui dire.

Qu'ai—je de commun avec cette femme sophistiquée qui évolue dans un monde si différent du mien? se demandait—elle.

Habillée à grands frais, lady Katherine était une beauté reconnue dont la photographie paraissait régulièrement dans les magazines de

mode. Elle était considérée comme une des femmes les plus élégantes de la société londonienne. Ses parfums exotiques, le froufrou de ses jupes de soie ajoutaient encore à l'aura d'extravagance et de luxe qui l'entourait et qui impressionnait fort Nolita. Le soleil qui entrait à flots dans le salon faisait scintiller l'or de ses bagues et les diamants de ses boucles d'oreilles.

Elle est très belle, se dit Nolita, mais elle est effrayante... Je comprends que maman se soit sauvée de la maison pour aller vivre heureuse avec papa.

— J'ai beaucoup réfléchi à votre situation, reprit lady Katherine. J'avais déjà trouvé une solution avant d'arriver.

— Et de quoi s'agit-il? demanda Nolita qui comprit qu'on ne lui demanderait pas son avis.

— Je tiens d'abord à vous dire que ni votre tante Anne ni moi n'avons l'intention de vous chaperonner pour vous faire faire votre entrée dans le monde.

Comme Nolita ne répondait pas, elle poursuivit :

— Je me sentirais ridicule d'arriver au bal avec une jeune fille à ma charge. A trente—cinq ans, je n'ai pas envie de faire tapisserie.

En réalité, sa tante avait trente—neuf ans. Mais Nolita ne se risqua pas à discuter pareil détail.

— Quant à votre tante Anne, son mari vient d'être nommé ambassadeur à Paris, ce n'est évidemment pas un endroit pour une jeune fille de votre âge.

— J'avais pensé... on pourrait peut—être trouver une femme respectable qui accepterait d'habiter avec moi... une ancienne gouvernante par exemple... quelqu'un qui serait heureux de trouver un toit...

— C'est peu probable. Mais puisque vous parlez de gouvernante, cela nous ramène à mon idée.

— Vous voulez que je devienne gouvernante?

— Non, pas exactement. Mais une de mes amies, la marquise douairière de Sarle, m'a justement demandé la semaine dernière si je ne connaissais pas une jeune fille qui pourrait servir de compagne à sa petite—fille.

— De compagne?

—Cessez donc de répéter ce que je dis de cette façon stupide! Il s'agit d'une situation exceptionnelle. Ce serait même l'idéal pour vous si vous étiez assez habile pour savoir l'exploiter.

Mais le ton de sa voix laissait de nouveau entendre que l'éventualité n'était même pas à considérer.

— L'ennui continua—t—elle, c'est que vous paraissez beaucoup trop jeune. Qui pourrait croire que vous allez avoir dix—huit ans?

— Je vais peut—être encore grandir, hasarda Nolita.

— J'en doute. Mais au moins perdrez—vous, je l'espère, ce visage de bébé.

Nolita ne répondit pas. Elle avait compris que lady Katherine avait eu une surprise désagréable en la voyant; elle ne lui plaisait pas, c'était évident. Mais quoi qu'en pense sa tante, Nolita n'avait aucune inquiétude : elle ressemblait à sa mère et devait être au moins jolie, sinon ravissante comme l'avait toujours prétendu son père. Une semaine avant leur accident, comme il s'asseyait à table, il avait déclaré :

— Il n'est pas donné à tout le monde de prendre jour après jour ses repas avec les deux plus jolies femmes de toute l'Angleterre.

— menteur! avait répondu son épouse. Mais cela ne fait rien. Ces choses—là sont bien douces à entendre.

— Vous m'avez ensorcelé dès le premier regard, avait répondu le capitaine Walford. Et vous n'avez cessé d'embellir; c'est sans doute ce qui arrivera aussi à Nolita.

— Elle a tout le temps! Mais, c'est vrai, je suis très fière d'avoir une fille aussi jolie, avait répliqué sa mère en souriant.

Il n'avait fallu qu'un regard à Nolita pour comprendre qu'elle ne plaisait pas à sa tante. Malgré sa beauté cette dernière avait de petites rides au coin des yeux et un pli de chaque côté de la bouche que Nolita n'avait jamais vus à sa mère. Elle se demanda si par hasard c'était là une des raisons de l'antipathie que lady Katherine lui manifestait.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit celle—ci, c'est la chance de votre vie, Nolita. Non seulement la petite—fille de la marquise appartient à la famille Sarle —dont vous avez tout de même dû entendre parler — mais encore c'est une très riche héritière...

— Quel âge a—t—elle?

— Douze ans, je crois. Cette enfant a besoin d'avoir auprès d'elle une personne plus raffinée et plus cultivée que les gouvernantes qu'on ne pourrait prendre pour des « ladies ». C'est ce que m'a dit sa grand—mère.

— Mais ne suis—je pas un peu âgée pour être la compagne d'une fillette de douze ans?

— Il faut que vous ayez une certaine autorité sur elle. Votre rôle sera de la guider et vous exercerez sur elle une bonne influence.

Devant l'air dubitatif de Nolita, lady Katherine, exaspérée, s'exclama :

— Servez—vous donc de votre cervelle! Je sais ce que veut la marquise. Sa petite—fille est une enfant difficile, et Millicent Sarle n'a pas de temps à perdre avec ce genre de problèmes. Vous comprenez?

— Et sa mère? Elle n'a pas sa mère?

— Elle est morte il y a longtemps. Elle a laissé une fortune

colossale — qui ne fait sans doute que croître avec les années — à cette enfant assommante. Je le dis souvent à la marquise : c'est bien dommage qu'un fils n'ait pu hériter du titre. Mais il n'y a pas de fils!

— Et son père? Est-il vivant?

— Bien sur! Grands dieux! mais vous ne lisez donc jamais les journaux? Évidemment! Vous ne deviez même pas avoir les moyens d'en acheter!

Nolita rougit. Elle pouvait difficilement expliquer à sa tante que les potins de la cour et les chroniques mondaines n'avaient jamais intéressé ni son père ni sa mère. En général, son père ouvrait immédiatement le journal à la page des sports; la famille était passionnée par les reportages sur les courses. Toutes les économies de la maison passaient dans l'achat de chevaux que son père dressait, entraînait et revendait ensuite avec bénéfice. C'était ainsi qu'il parvenait à grossir leurs maigres revenus. A l'occasion d'une belle vente, il offrait des toilettes et des cadeaux à sa femme et à sa fille. Tous trois faisaient un repas de fête, et débouchaient même quelquefois une bouteille de champagne. Ils avaient alors l'impression d'être immensément riches.

C'était merveilleux, mais Nolita comprenait que leur façon de vivre aurait horrifié sa tante.

Elle se souvint brusquement qu'elle avait en effet entendu parler du marquis de Sarle. Bien sûr! Il avait lui aussi des chevaux de course! Son père avait même dit un jour de concours :

—Voici le grand favori. Il appartient au marquis de Sarle. Mais je ne crois pas qu'il gagnera.

— Pourquoi?

— J'ai confiance dans l'outsider. S'il arrive au poteau; ce sera vraiment notre jour de chance!

— Je vous en prie, mon chéri, ne misez pas trop fort. Nous sommes si justes en ce moment! avait supplié sa mère.

Heureusement, l'outsider avait gagné, et Nolita n'avait plus pensé au favori qui était arrivé troisième.

— Tout ce que vous aurez à faire, poursuivait sa tante, sera de gagner la confiance de cette fillette et de la rendre heureuse. Vous n'aurez pas à le regretter. On m'a dit que la fortune de son grand-père, dont elle doit hériter également, est une des plus considérables d'Amérique, ajouta-t-elle avec une pointe d'envie.

— Sa mère était américaine?

—C'est ce que j'allais vous expliquer. Elle s'était mariée très jeune, enchantée bien sûr, comme toutes les Américaines, de pouvoir s'offrir un époux qui appartenait à l'aristocratie anglaise.

— Je croyais que le marquis de Sarle était très riche, lui aussi?

— Il l'est en effet. Mais qui l'est jamais assez? Ce qui est sûr, c'est

que ses dollars ont été profitables au marquis et à son domaine du Buckinghamshire. C'est là que vous vivrez.

Nolita poussa un soupir.

— Je vous en prie, tante Katherine... Je ne voudrais pas vous contrarier, mais je préférerais ne pas y aller.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Je ne me suis jamais occupée d'enfants. Si je dois devenir nurse ou gouvernante, je préfère avoir affaire à des petits enfants de deux ou trois ans.

— J'aurais dû me douter que vous n'aviez pas plus de bon sens que votre mère. Elle s'est enfuie de la maison de la façon la plus ridicule! Peut-être êtes-vous tout de même capable de comprendre que je ne laisserai pas ma nièce accepter n'importe quel emploi dégradant!

De toute évidence, elle ne se félicitait guère de cette parenté. Elle continua :

— Ce que je vous propose n'a rien de commun avec une place de gouvernante ou de nurse. C'est un poste que vous ne devrez qu'à votre naissance. Et c'est une occasion exceptionnelle, que vous ne retrouverez jamais. Cessez de discuter, Nolita! Vos parents sont morts, votre oncle Robert est maintenant votre tuteur légal. C'est à lui que vous devez obéir désormais. Et donc à moi, puisqu'il m'a confié le soin de prendre les dispositions nécessaires pour votre avenir.

Lady Katherine prit ses gants et commença à les passer.

— Je rentre à Londres. Malgré tous les soucis que cela ne manquera pas de me procurer, j'envverrai une de mes voitures vous chercher après—demain. D'ici là, je pense que vous aurez le temps de tout régler et de faire vos bagages. Vos effets tiendront dans une valise à ce que je crois!

Lady Katherine examina sa nièce de la tête aux pieds et ajouta :

— Si ce que vous portez là est ce que vous avez de mieux, je vais être obligée aussi de vous fournir quelque chose de convenable pour vous présenter à Sarle Park.

Elle finit d'agrafer le dernier bouton de perle de ses longs gants de peau.

— Vous passerez la nuit chez moi, à Londres. Je demanderai à la marquise de vous faire prendre le lendemain. Je lui ai déjà parlé de vous, et ce soir, à mon retour, j'espère trouver une lettre d'elle pour conclure cette affaire. Tout est bien clair?

— Oui, tante Katherine.

— En ce qui concerne la maison, prenez les dispositions que vous voudrez. A votre place, je la laisserais tout simplement tomber en ruine. Dans l'état où elle est, ce sera vite fait. Je ne pense pas qu'il y ait la moindre chose qui mérite d'être sauvée.

Lady Katherine alla jusqu'à la porte et attendit que Nolita vienne

l'ouvrir devant elle.

Dans le vestibule, elle jeta encore un coup d'œil dédaigneux autour d'elle et se hâta de sortir pour aller retrouver l'abri confortable de sa berline.

Celle—ci était déjà prête à partir, attelée à deux magnifiques pur—sang.

— Au revoir, Nolita. Faites ce que je vous ai dit et arrangez—vous pour ne pas faire attendre les chevaux quand on viendra vous chercher jeudi.

— Oui, tante Katherine.

Un valet de pied au chapeau orné d'une cocarde lui tenait la portière. Quand lady Katherine fut installée, il glissa un coussin de soie dans son dos et plaça une couverture sur ses genoux. Il ferma la portière et sauta sur le siège à côté du cocher. Celui—ci donna un coup de fouet aux chevaux et la voiture s'ébranla. Lady Katherine ne fit même pas un geste d'adieu à sa nièce qui, d'ailleurs, ne l'attendait pas.

Nolita regarda la voiture disparaître derrière les arbres qui bordaient la route, puis courut aux écuries. C'était un bâtiment tout en longueur et en meilleur état que la maison. La cour venait d'être lavée et les boxes repeints en jaune.

Derrière la porte, on entendait des hennissements et des bruits de sabots. Nolita ouvrit et se précipita à l'intérieur. Un cheval vint aussitôt frotter ses naseaux contre son épaule. Elle lui passa les bras autour de l'encolure.

— Oh! Eros... Eros... il faut que je m'en aille... Que vais—je devenir sans toi? murmura-t-elle d'une voix brisée.

Les larmes ruisselaient sur son visage.

Elle entendit des pas derrière elle et reconnut le vieux Johnson qui s'occupait des chevaux de son père. On l'avait toujours considéré comme un membre de la famille.

— Que vous a dit votre tante, mademoiselle? .

— Il faut que je parte! répondit—elle, désespérée.

— C'est bien ce que je craignais, mademoiselle.

— Elle avait déjà tout arrangé avant de venir... Oh! Johnson... Que vais—je faire?

— Pas grand—chose, mademoiselle Nolita. Vous n'avez pas encore vingt et un ans...

— Trois ans... murmura—t—elle. Trois ans sans Eros...

— Peut—être que ce ne sera pas si terrible, dit Johnson. J'en prendrai soin.

Nolita tressaillit et leva vers lui son visage baigné de larmes.

— Vraiment? Vous voulez bien? Vous êtes sûr?

— Sûr, mademoiselle. Il suffit que vous vouliez que je le fasse.

C'est une simple question d'argent.

— Vous contenteriez—vous de cent livres par an pour rester ici avec Mme Johnson?

Johnson réfléchit. Il n'était pas un impulsif et il avait besoin d'envisager les choses avec lenteur et posément.

— Cent livres par an font deux livres par semaine, mademoiselle Nolita. Avec les légumes du jardin, les poulets et les lapins. Pour sûr, mademoiselle, on pourra vivre avec ça, et Eros aura son avoine tout l'hiver.

— Oh! Merci Johnson! Merci! J'ai cru que je serais obligée de le vendre! Si je devais m'en séparer, j'en mourrais!

— Allons, mademoiselle Nolita, il ne faut pas parler comme ça! Vous êtes jeune. Vous avez la vie devant vous... Et jolie avec ça! Pas plus tard que ce matin, je disais justement à ma femme : « Un beau gentilhomme arrivera un de ces jours. Rappelle—toi ce que je te dis. »

— Je ne veux pas de beau gentilhomme! Je veux seulement Eros et rester ici avec lui. Et avec vous.

— J'ai dans l'idée que votre tante va vouloir ajouter son grain de sel...

— Je ne lui ai pas parlé d'Eros, avoua Nolita. Elle aurait dit qu'il ne m'appartenait pas et qu'il devait être vendu avec les autres chevaux de papa.

— Ils vont me manquer, mademoiselle Nolita. Ils me donnaient parfois du mal, mais tout de même...

— Il vous reste Eros, Johnson. Et il est beaucoup plus beau et beaucoup plus intéressant que tous les autres réunis!

Johnson hocha la tête avec conviction :

— C'est vrai. Je l'ai vu tout de suite. Quand votre père l'a ramené pour votre anniversaire, j'étais sûr qu'il prendrait la tête du lot.

— Et c'est ce qui s'est passé. S'il vous plaît, Johnson, sellez—le pendant que je vais me changer.

— Vous allez faire un petit trot, mademoiselle?

— J'en meurs d'envie depuis ce matin. Mais il fallait laisser passer les funérailles! J'ai pensé que les gens verraient cela d'un mauvais œil. Papa m'aurait pourtant comprise!

— Il est sûr qu'il aurait compris! Le capitaine disait souvent que bon ou mauvais, on voyait toujours plus clair sur le dos d'un cheval.

Les larmes aux yeux, Nolita ne put s'empêcher de rire.

— Je l'entends encore le dire, Johnson. Et c'est précisément ce dont j'ai besoin aujourd'hui, y voir plus clair. Vous m'avez déjà aidée et mon principal problème est résolu. J'avais si peur que mes cent livres vous paraissent trop maigres...

— On fait avec ce qu'on a, répondit Johnson, stoïque.

Nolita courut Se changer pendant que Johnson sellait son cheval.

Dix minutes plus tard, elle chevauchait à travers les champs arides et caillouteux qui s'étendaient derrière la maison. Aussitôt, l'horrible tristesse qui avait pesé sur elle toute la journée comme un gros nuage noir et menaçant se dissipa.

Elle avait craint par—dessus tout de perdre aussi Eros.

Son père le lui avait offert cinq ans auparavant, pour son treizième anniversaire. Il avait traversé une période difficile car les chevaux qu'il avait entraînés avaient déçu ses espoirs. Pour comble de malheur, chaque fois qu'en dépit des supplications de son épouse il pariait aux courses, son cheval était coiffé à l'arrivée ou ratait un obstacle de façon imprévisible.

Puis un jour, sur un marché, il avait remarqué un jeune poulain que son propriétaire était disposé à céder pour quelques livres, ayant été obligé de l'acheter avec la jument qui seule l'intéressait.

Le capitaine Walford avait su apprécier le poulain au premier coup d'œil et en avait fait cadeau à sa fille. Nolita en avait ressenti le plus grand bonheur.

Elle avait dressé Eros non seulement à répondre à son appel, mais à réaliser toutes sortes d'exploits. Il savait se tenir sur ses membres postérieurs et valser au son d'une musique que lui fredonnait Nolita. Il inclinait la tête quand elle disait « oui » et la secouait quand elle disait « non ». Elle lui apprenait sans cesse quelque chose de nouveau, si bien que son père avait fini par déclarer en riant :

— Ce cheval est plus humain que bien des hommes, et certainement plus intelligent!

Aussi, depuis la mort de ses parents, l'idée d'avoir à vendre Eros avait été pour Nolita une torture. Elle savait que son héritage serait très mince et craignait même, une fois que tout serait réglé, qu'il ne lui reste rien.

Par chance, le petit capital que son grand—père avait placé au nom de sa mère avait fructifié et il rapportait maintenant cent livres par an. C'était peu, mais au moins ce serait suffisant pour sauver Eros.

Ce soir—là, lorsqu'elle monta se coucher, dans la petite chambre qui était la sienne depuis l'enfance, elle remercia Dieu dans ses prières et lui demanda de ne pas la laisser trop longtemps à Sarle Park.

S'ils ne sont pas satisfaits de mes services, se dit—elle, je serai congédiée. Peut—être qu'alors tante Katherine sera si en colère quelle me laissera revenir à la maison.

Mais elle sentait qu'il ne fallait pas compter sur cette sorte d'illusion. Lady Kennington n'était pas disposée à s'encombrer d'une orpheline mais elle ne passerait pas sur les convenances. Nolita se rappelait avec émotion l'insouciance de sa mère qui se moquait du qu'en—dira—t—on.

— S'ils ont été si furieux quand je me suis enfuie de la maison, lui

avait—elle expliqué un jour, c'est qu'ils ont eu peur du scandale. Si ton père avait été un personnage riche ou important, ils n'auraient pas fait tant d'histoires!

— Mais de quoi pouvaient—ils avoir peur? avait demandé Nolita, stupéfaite. Et de qui?

— De ceux qu'ils admiraient, du cercle de leurs relations mondaines. Quand tu seras grande, Nolita, tu t'apercevras que la vie sociale est régie par toutes sortes de règles et de lois non écrites, dont la plupart n'ont aucun sens, mais qu'il faut observer néanmoins.

— Quel genre de règles?

Sa mère avait regardé son mari qui, l'œil malicieux, était venu à son secours :

— D'abord, bien sûr, le Onzième Commandement.

— C'est—à—dire?

— « Tu ne te feras pas prendre sur le fait! »

— Harry! Vous ne devriez pas dire des choses pareilles devant votre fille! s'était exclamée sa mère.

— Si elle ne l'apprend pas de ma bouche, elle le découvrira d'elle—même. Dans le monde, Nolita, on te pardonne tous tes péchés, pourvu que tu les commettes sous le manteau. Ils ne deviennent répréhensibles qu'à partir du moment où ils sont l'objet de ragots. Et tout à fait inadmissibles si on en parle dans les journaux.

C'est seulement plus tard, quand elle eut grandi, que Nolita comprit ce qu'avait alors voulu dire son père. Elle s'aperçut, par exemple, que des gens mariés pouvaient entretenir des liaisons amoureuses sans que personne s'en soucie, pourvu quelles aient lieu dans la discrétion.

Celles du Prince de Galles étaient une source inépuisable de commérages. Nolita avait entrevu le prince une fois, aux courses, et l'avait trouvé très séduisant. Il était entouré d'un essaim de véritables beautés. De retour à la maison, elle avait demandé avec innocence à son père si la princesse Alexandra se trouvait parmi elles et celui—ci avait répondu sans réfléchir :

— Elle n'est jamais là en même temps que l'éblouissante lady Brook!

— Pourquoi?

Son père n'avait rien ajouté. Près d'un an plus tard, elle commença à comprendre; tout le monde parlait alors de la folle passion du prince. Mais puisque ni la princesse ni lord Brook ne paraissaient en prendre ombrage, pourquoi les autres y voyaient—ils un inconvénient?

Mais au fond d'elle—même, Nolita n'approuvait pas cette conduite, si éloignée de celle de ses parents. Il suffisait de voir l'expression de joie de sa mère quand elle entendait son mari rentrer, de prêter

l'oreille à l'intonation chaleureuse de son père pour comprendre combien ils étaient heureux.

Ni l'un ni l'autre n'auraient pu s'intéresser à un autre.

Voilà ce que doit être le mariage, se disait Nolita. Elle comprenait pourquoi sa mère n'enviait pas la vie mondaine et brillante de ses deux sœurs, dont le portrait paraissait régulièrement dans les journaux.

— Vous êtes si belle, maman! lui avait—elle dit un jour. J'aimerais que vous soyez vêtue de robes et de bijoux magnifiques, que vous soyez la reine d'un grand bal...

— Et moi je préfère être ici, avec ton père, plutôt que d'aller danser au palais de Buckingham!

Son ton disait assez quelle était sincère. Désormais Nolita allait devoir affronter ce monde où l'amour était condamné... Même si elle ne faisait pas réellement connaissance du Prince de Galles, de lady Brook et de tous ces personnages que lady Katherine tenait pour si importants, du moins lui arriverait—il souvent de se trouver sous le même toit qu'eux...

Cela me fait horreur à l'avance, se dit—elle. Même si je suis reléguée dans la salle d'étude, leurs histoires parviendront jusqu'à moi et je saurai pourquoi maman a refusé cette vie.

De toute façon, il n'y avait rien d'autre à faire. Nolita était trop raisonnable pour refuser de comprendre que sa tante n'avait pas tort lorsqu'elle disait qu'elle devait obéir à son tuteur. Après tout, cela aurait pu être pire, songeait—elle pour se consoler. J'aurais pu être obligée de vivre avec l'un d'eux... Lady Katherine ne l'aimait pas et aurait trouvé à redire à tout. Il restait à Nolita à ne pas s'attirer l'animosité de la marquise.

Elle frémissait à l'idée qu'elle pourrait être entraînée, d'une manière ou d'une autre, à mener la même vie frivole que sa tante. Elle avait lu et entendu suffisamment de choses à propos de ces bals et de ces réceptions sans fin. Lady Katherine était obligée de lutter, comme ses pareilles, pour se maintenir dans le « cercle magique » qui entourait le Prince de Galles, sans pour autant s'attirer la disgrâce de la Reine Victoria. Toutes ces manigances qui paraissaient à la fois effrayantes et dépourvues de sens n'en revêtaient pas moins une importance considérable aux yeux de ceux qui employaient leur vie à les tramer.

Nolita avait parfaitement compris ce que sa tante entendait quand elle lui avait fait miroiter qu'une amitié avec la fille du marquis de Sarle était pour elle une occasion exceptionnelle. La petite fille serait un jour immensément riche et jouirait d'une place privilégiée dans le « cercle magique ».

— Je ne veux pas de son argent! s'écria Nolita dans une explosion

de révolte. Je veux Eros... Je veux rester ici, chez moi, dans ma maison!

Mais c'était impossible et elle se mit à pleurer de désespoir, la tête dans son oreiller.

Deux jours plus tard, Nolita montait dans la berline que sa tante lui avait envoyée. C'était une voiture moins luxueuse que celle qu'elle avait utilisée pour elle-même, les chevaux n'avaient rien d'exceptionnel et le cocher était seul. Ce qui permit d'ailleurs à Nolita d'utiliser la place du valet de pied pour y installer ses bagages.

Elle avait pleuré le matin en faisant ses adieux à Eros, et maintenant qu'elle serrait la main de Johnson et de sa femme, c'était à ceux—ci de pleurer.

— Il faudra prendre soin de vous, mademoiselle Nolita, lui dit Mme Johnson. Ne vous faites pas de souci pour nous. Nous tiendrons la maison comme du temps de votre chère maman - Dieu la bénisse - et vous serez de retour bientôt.

Johnson se contenta de prendre sa main et de la garder dans les siennes. Les mots lui manquaient.

Après un dernier regard aux écuries, Nolita monta dans la voiture qui s'ébranla aussitôt. Elle adressa un geste d'adieu aux Johnson tout en contemplant la maison où elle avait passé toute sa vie. Les aristocrates français partant en charrette pour la guillotine devaient se trouver dans le même état d'esprit qu'elle, en 1789...

La demeure de sa tante, à Londres, était bien comme elle l'avait imaginée : vaste, impressionnante et triste, avec un nombre tout à fait disproportionné de valets de pied dans la livrée des Kennington et un majordome aux allures d'évêque.

Ce fut lui qui annonça Nolita d'une voix de stentor. Lady Kennington était assise au salon en compagnie d'un jeune homme portant monocle. Elle la vit arriver d'un air irrité.

— Vous êtes en avance! dit—elle comme s'il s'agissait d'une offense. Montez dans votre chambre et occupez—vous de vos bagages. Je vous rejoindrai plus tard.

Nolita sortit après une révérence. En refermant la porte du salon, elle entendit le jeune homme au monocle s'exclamer :

— Diable! Que voilà une jolie créature! D'où la sortez—vous ?

Il fallait peut-être mettre au compte de cette remarque la mauvaise humeur que sa tante lui manifesta quand elle vint la retrouver dans sa chambre, une demi—heure plus tard.

— Je n'aurais jamais pensé que vous pourriez laisser les domestiques vous introduire au salon, alors que j'étais en compagnie! Vous n'étiez même pas débarrassée de votre manteau et de votre chapeau, lui fit—elle observer froidement.

— Excusez—moi, tante Katherine, je ne savais pas ce que vous attendiez de moi.

— Eh bien, maintenant, vous le saurez.

Lady Katherine était très belle dans sa robe de soie bleu pâle assortie à ses yeux, un rien trop jeune pour elle, peut-être. Elle regarda Nolita des pieds à la tête :

— Je vois que je vais être obligée de m'occuper de votre tenue. Pour le moment, vous ressemblez à une femme de ménage à la journée...

Nolita ne put se retenir de répondre :

— Ou à une parente pauvre...

— C'est bien ce que vous êtes, et vous devez m'être reconnaissante de ce que je fais pour vous. Je me suis donné beaucoup de mal pour trouver la place qui pourrait vous convenir. Je dois vous dire que j'ai reçu une lettre enthousiaste de la marquise. Comme je l'avais prévu, elle souhaite vous voir à Sarle Park au plus tôt.

— Mais pourquoi tant de hâte? demanda Nolita, mi—curieuse, mi—effrayée.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Vous trouverez la réponse là—bas.

Elle examinait toujours la robe de Nolita.

— Je ne vais pas gaspiller mon argent à vous acheter des toilettes neuves. D'autre part, qu'il soit entendu que je ne porterai pas le deuil de votre mère. Je ne veux même pas que mes amis sachent qu'elle vient de mourir.

Nolita ouvrit de grands yeux, tandis que lady Katherine poursuivait :

— Si j'étais en deuil, je ne pourrais assister à aucune des festivités prévues pour la saison. Je vous prie donc de ne parler à personne de la mort de votre mère, et à la marquise de Sarle moins qu'à tout autre.

— Mais alors... comment justifierai—je ma présence chez elle?

— Elle croit que vous êtes orpheline depuis plusieurs mois. La période de deuil est donc finie...

Nolita était consternée et blessée, mais le mensonge de sa tante l'affectait moins que l'indifférence que celle—ci témoignait envers sa sœur.

— Dieu merci, continuait sa tante, je ne manque pas de toilettes que je ne mets plus. Je voulais les donner à quelque œuvre de charité, mais je n'en ai pas encore trouvé le temps. Vous trouverez ce qu'il vous faut ici.

Lady Katherine sonna la femme de chambre et énuméra les vêtements qu'elle comptait attribuer à sa nièce. On s'empessa de les lui apporter. Elle les examina l'un après l'autre.

— Je garde celle—là, dit—elle en mettant de côté une robe très

élégante. Mais je vous laisse la verte : j'ai toujours eu l'impression quelle me portait malheur.

Des vêtements de toutes sortes s'entassaient sur le lit, y compris des robes de soirée très sophistiquées dont Nolita ne voyait pas très bien à quelle occasion elle pourrait les porter. De toute façon, elle n'avait pas son mot à dire dans le choix. Toutes les robes étaient trop larges pour elle mais lady Katherine estimait que c'était un détail sans importance; il aurait été malvenu de discuter.

Il va me falloir du temps pour retoucher toutes ces toilettes, se disait—elle en regardant la pile de vêtements augmenter.

— Il y a aussi de la lingerie dont Milady ne veut plus et que j'ai mise de côté, remarqua la femme de chambre.

— Donnez—la à Mlle Walford, et voyons si mes chaussures lui iront.

Par le plus grand des hasards, c'était le cas cependant. Certaines étaient si étroites que Nolita espéra qu'elle n'aurait pas à marcher le jour où elle devrait les porter.

Suivirent encore d'innombrables paires de gants. Les uns avaient été trop souvent nettoyés, les autres avaient une petite tache, les troisièmes un raccommodage presque invisible. Lady Katherine ne tolérait pour elle—même que la perfection...

Et il y eut encore tant d'autres choses que Nolita renonça à en faire le compte. Elle se demanda seulement si on ne trouverait pas étrange, à Sarle Park, qu'une demoiselle de compagnie ait pareille quantité de toilettes. Elle aurait protesté en vain et se résigna à attendre la fin des essayages.

— Vous avez beaucoup de chance, Nolita, dit enfin lady Katherine. Je viens de vous donner un véritable trousseau!

— Merci, tante Katherine, je vous en suis très reconnaissante.

— Je l'espère! Et n'oubliez pas, chaque fois que la marquise admirera l'une de vos toilettes, de préciser que c'est un cadeau de ma part.

— Bien sûr, tante Katherine.

Celle—ci poussa un petit soupir de satisfaction :

— On ne pourra pas dire que je n'ai pas tout fait pour vous! Et si après cela vous vous conduisez avec moi comme votre mère s'est conduite avec nos parents j'en serai extrêmement contrariée.

— Maman est partie avec l'homme qu'elle aimait...

— Je le sais et c'était d'autant plus condamnable. Vous voyez le résultat ! Si votre père avait été riche, il ne se serait pas trouvé obligé de conduire lui—même des chevaux mal dressés et vos parents seraient encore en vie aujourd'hui!

Nolita ferma les yeux.

Rien ne lui était plus cruel que de se rappeler ce moment. Son père

setait montré inquiet en attelant le cheval; c'était le seul qui lui restait. Il avait déjà vendu tous les autres...

— J'aurais aimé les garder jusqu'à la fin du dressage de Rufus, avait-il expliqué à sa mère, mais comment faire? J'ai trouvé un bon acquéreur qui en avait besoin d'urgence... et de mon côté, je suis quelque peu serré en ce moment...

— Nous nous passerons d'eux, mon chéri.

Sa mère avait fait d'autant moins d'objections qu'ils avaient de nouvelles dettes à régler aux commerçants qui approvisionnaient la maison.

Rufus avait été effrayé sur la route et il était parti au galop dans la nuit. Il les avait menés droit sur le train qui arrivait au passage à niveau.

Nolita ne pouvait s'empêcher de penser que ce que lady Katherine dépensait en un an pour ses vêtements aurait été suffisant pour leur permettre non seulement de vivre, mais aussi d'avoir des chevaux en bonne condition.

A quoi bon comparer aujourd'hui deux sœurs? Sa mère avait choisi sa vie et ne l'avait jamais regretté. Il ne lui appartenait pas, à elle, de porter le moindre jugement.

Mais Nolita avait peur de l'avenir. Aide—moi, maman, pria—t—elle le soir dans son lit. Aide—moi à ne rien faire qui puisse irriter tante Katherine...

Nolita aurait voulu sentir que sa mère était auprès d'elle, l'entendre la rassurer avec tendresse. Mais elle était seule dans le noir, dans une chambre inconnue, et Eros était loin.

Elle frissonna dans son lit, non pas de froid, mais de crainte et de solitude. Puis elle ferma les yeux et chercha le sommeil.

Nolita quitta Londres dans la berline que la marquise de Sarle lui avait envoyée, et son angoisse ne cessa de croître. Elle était partie très tôt le matin et personne ne s'était levé pour lui dire au revoir. Désormais elle était en route pour une aventure dont elle ignorait tout.

Son équipage était beaucoup plus luxueux que celui que sa tante avait mis la veille à sa disposition pour venir à Londres. Les quatre chevaux étaient splendides et elle aurait aimé les regarder de plus près; mais les domestiques de la marquise l'avaient déjà prise pour une des leurs et elle n'avait pas osé s'approcher des bêtes.

C'est ce que je suis en effet : une domestique, pensa—t—elle, et cette idée n'était pas pour la reconforter.

Elle avait toujours entendu dire que le Buckinghamshire était une région magnifique. De la route bordée de vergers, elle apercevait des rivières argentées et de charmants villages. Elle aurait tant aimé pouvoir parler à son père de ce qu'elle voyait. Le sport n'était pas sa seule passion. Il s'intéressait aussi beaucoup aux différences et aux particularités régionales.

Nolita voulut penser à autre chose. Jusqu'à présent; elle s'était bien tenue, elle n'avait pas pleuré en public et avait réussi à se dominer. Mais les émotions s'étaient accumulées en elle, et elle était loin d'être remise du choc causé par la mort de ses parents. En un sens, il était presque heureux qu'elle eût à s'occuper.

Peut-être qu'à Sarle Park j'aurai tant à faire que je m'endormirai le soir comme une pierre, se dit—elle.

Pour changer d'idées, elle décida de passer en revue dans sa tête tous les vêtements dont sa tante lui avait fait cadeau. Les domestiques qui étaient, venus la chercher avaient été surpris par la quantité de bagages qu'elle emportait. Il avait fallu les ranger jusque sur le toit de la voiture.

Par malheur, toutes les robes qu'elle avait essayées avaient besoin d'être retouchées. Elle était plus petite que lady Katherine, et, au grand dépit de cette dernière, elle avait la taille plus fine.

— J'imagine que vous n'avez jamais dû manger à votre faim. Vous devriez être beaucoup plus développée à votre âge, avait remarqué sa

tante d'un ton faussement apitoyé.

— Maman a toujours été très mince, avait—elle répliqué sans réfléchir.

Elle se mordit les lèvres trop tard.

La femme de chambre de lady Katherine avait accepté de mauvaise grâce de retoucher le costume que Nolita mettrait pour le voyage, et une robe de rechange, si toutefois elle en trouvait le temps.

— Je n'ai que deux mains, milady, avait—elle dit d'un air mauvais.

— Eh bien, vous n'aurez qu'à vous en servir plus vite que d'habitude, avait riposté lady Katherine.

Restée seule avec la servante, qui épinglait hâtivement l'ourlet à la longueur voulue, Nolita s'était excusée.

— Je suis vraiment désolée de vous donner tant de travail. Mais ma tante ne veut pas avoir honte de moi devant ses amis et c'est si gentil à elle de...

— Votre tante ne veut surtout pas d'une femme plus jeune qu'elle sous son toit! répliqua la femme de chambre d'un ton vif.

Nolita ne répondit pas. Sa mère lui avait toujours dit que les maîtres ne pouvaient rien cacher à leurs domestiques. Il était clair que les serviteurs de lady Katherine avaient compris sans peine les raisons qui poussaient leur maîtresse à se débarrasser de la jeune fille au plus vite.

Nolita roulait déjà depuis plus de deux heures lorsqu'elle aperçut entre les arbres une très belle demeure, si grande quelle pensa d'abord qu'il ne pouvait pas s'agir d'une habitation privée. Mais, lorsqu'elle vit la voiture franchir une grille de fer forgé aux pointes dorées, flanquée de deux petits pavillons du dix—huitième siècle, elle comprit qu'elle était arrivée à Sarle Park.

La voiture emprunta une allée bordée de très vieux chênes qui descendait jusqu'au lac, pour remonter ensuite. Elle pouvait maintenant admirer la maison toute à son aise. C'était un joyau d'architecture dont la beauté là toucha non sans lui inspirer un certain effroi.

Les carreaux des fenêtres jetaient mille feux au soleil. Les statues qui couronnaient les toits se découpaient sur le ciel bleu, et l'étendard aux couleurs du marquis flottait doucement dans la brise d'été.

La maison est si grande que personne ne me remarquera, se dit—elle pour se donner du courage.

Mais son cœur battait quand la voiture vint se ranger au pied du vaste perron de pierre blanche. Deux valets s'avancèrent pour s'occuper des chevaux, et l'attention de Nolita fut détournée de la maison.

Au moment où l'un des deux valets, un jeune garçon maladroit, saisissait la bride d'un des chevaux, l'animal releva brusquement la

tête et le heurta au menton. Le valet fit un bond en arrière, sans lâcher la bride pour autant. Pris de rage, il asséna son poing fermé sur les naseaux de l'animal.

Nolita descendait de voiture et assista à la scène en retenant son souffle. C'était un coup particulièrement douloureux pour un cheval.

Au même instant, elle entendit un cri de rage et aperçut un homme qui descendait les marches du perron en courant. Il saisit le valet par le col et l'éloigna du cheval.

— Comment osez-vous! hurla-t-il. Comment osez-vous frapper un animal de cette façon? Si jamais je vous y prends une nouvelle fois, je vous écorche tout vif! Vous êtes licencié. Vous avez une heure pour disparaître. Sinon il vous en cuira!

Tout en criant, il le secouait avec violence; il finit par l'envoyer rouler sur le sol.

Nolita, les yeux écarquillés, était restée clouée sur place. L'homme remontait maintenant le perron, lentement, les sourcils froncés. Il était très grand, et sa stature était impressionnante. Le ton de sa voix, sa colère, sa force évidente et son autorité avaient vivement surpris la jeune fille. Mais lorsqu'elle vit les domestiques incliner la tête sur son passage, elle comprit qu'elle était en présence du marquis. Il disparut dans la maison.

— Si vous voulez bien me suivre, mademoiselle...

Elle avait été si fascinée par la scène qu'elle n'avait pas remarqué l'arrivée du majordome qui l'attendait depuis quelques minutes.

— Oui... oui... bien sur... répondit-elle, d'une petite voix qu'elle ne reconnut pas.

Elle monta le perron derrière lui, gênée de sentir que, dans son dos, les valets lui emboîtaient le pas, chargés de ses innombrables bagages.

Le hall d'entrée, dans lequel elle pénétra, était très vaste et décoré de toiles de grande valeur. Elle regarda autour d'elle avec appréhension : le marquis avait disparu.

Par un grand escalier aux marches recouvertes d'un tapis rouge, le majordome la conduisit jusqu'à l'étage où une femme d'un certain âge l'attendait. Sa robe de soie noire et sa châtelaine en argent ouvragé suffisaient à l'identifier: c'était l'intendante.

— Mademoiselle Walford, je suppose? Je suis Mme Flower. Milady a exprimé le désir de vous voir dès votre arrivée. Mais sans doute avez-vous tout de même envie de vous débarrasser de votre chapeau et de votre cape?

— Oui, bien sûr, répondit Nolita,

Elle se rappelait les reproches que sa tante lui avait adressés pour être entrée dans son salon sans avoir pris la peine de se rendre présentable.

— Pour vous éviter un long chemin, vous pouvez, si vous voulez, vous déshabiller dans cette pièce.

Elle lui ouvrit la porte d'une chambre qui venait d'être remise à neuf, et où trônait un grand lit à colonnes. Elle devait être destinée aux invités de marque.

Elle trouva un peigne et une brosse sur la coiffeuse, ainsi qu'un broc d'eau chaude. Elle se lava les mains. Mme Flower l'attendait en silence.

— La maison est très grande, remarqua Nolita que ce mutisme mettait mal à l'aise.

— Nous en sommes tous très fiers, répondit Mme Flower:

— Je suis prête, dit Nolita après s'être recoiffée.

Sans un mot, l'intendante lui ouvrit la porte, s'effaça devant elle et l'entraîna dans un très long couloir avec ce simple commentaire :

— Milady a ses appartements personnels dans l'aile sud.

Pour trouver seul son chemin, dans cette maison immense, il aurait presque fallu avoir un plan. Nolita croyait avoir marché pendant des kilomètres quand l'intendante s'arrêta enfin devant une porte d'acajou à deux battants. Elle les poussa et elles se trouvèrent face à face avec la réplique vivante de la femme de chambre de lady Katherine,

— Mlle Walford est attendue, dit Mme Flower,

— Je vais prévenir milady de son arrivée, répondit la femme de chambre condescendante.

Elle se dirigea vers un petit vestibule sur lequel donnaient plusieurs portes.

— Je vais attendre avec vous, pour le cas où milady désirerait que vous alliez directement voir lady Bettina dans la salle d'étude, expliqua l'intendante à Nolita avec gentillesse.

— Merci beaucoup.

La femme de chambre revint et fit signe à Nolita de la suivre. La jeune fille sentit son cœur battre plus fort en marchant derrière elle jusqu'à une vaste pièce inondée de soleil, meublée avec un grand raffinement et qui embaumait les lis.

Sur un sofa, près de la cheminée, une femme était assise à côté d'un jeune homme blond qui paraissait très à son aise.

Nolita ne vit tout d'abord que la femme; elle ne ressemblait en rien à ce qu'elle avait cru. C'était la mère du marquis et elle se l'était jusque—là représentée comme une vieille femme. Or, à première vue, elle ne paraissait guère plus âgée que lady Katherine.

Cependant, en l'approchant, Nolita s'aperçut que sa jeunesse était une illusion qui devait tout à l'artifice et aux fards.

La marquise douairière avait dû être très belle, mais, aujourd'hui, elle avait les cheveux teints et, sous le maquillage, son visage était semblable à un masque. On pouvait néanmoins encore la considérer

comme une beauté quoique étrangement fabriquée; mais ses yeux, aux cils alourdis de mascara, avaient un regard perçant auquel rien ne paraissait échapper.

Nolita était déconcertée de voir une dame de cet âge fardée ainsi. Sa mère lui avait toujours dit que seules les artistes et « les femmes dans leur genre » (Nolita n'était pas très sûre d'avoir compris le sens de cette expression) mettaient du rouge à lèvres et du fard à joues. Mais de toute évidence, la marquise usait largement des deux et elle n'était ni actrice ni « dans leur genre ».

— Vous étés la nièce de Katherine! s'exclama—t—elle, très étonnée. Je ne pensais pas vous trouver si jeune!

Nolita soupira :

— Je suis moins jeune que je ne le parais, madame.

— Ma foi, on vous donnerait le même âge que Bettina... N'est—ce pas, Esmond?

— A mon avis, elle fera une compagne idéale pour cette enfant. On peut faire confiance à lady Katherine pour trouver exactement ce qu'on lui demande.

— C'est bien pour cela que je me suis adressée à elle. Excusez—moi, Esmond, mais je dois m'entretenir un instant avec cette jeune fille. Allez m'attendre dans le salon bleu, et n'oubliez pas que les Hubbard et les Lloyd viennent déjeuner. Rappelez—le également à Mervyn qui l'a sûrement déjà oublié.

Le jeune homme se leva avec nonchalance.

— Je vais essayer de suivre vos instructions. Mais ne tardez pas trop. Vous savez que lord Hubbard me déteste.

— Qu'il ose venir me dire cela en face! riposta la marquise avec un regard qui laissa Nolita ébahie.

D'instinct, elle avait compris que c'était le regard qu'une femme lance à un homme qu'elle veut séduire ou avec lequel elle entretient des rapports amoureux.

C'est impossible, se dit—elle, la marquise est bien trop âgée pour cela!

Mais alors, pourquoi se maquillait—elle autant? Et qui était Esmond?

Lorsqu'il passa devant elle, à sa grande stupeur, il lui fit un clin d'œil. C'était incroyable et pourtant elle était sûre de ne pas s'être trompée. Son malaise s'accrut et elle resta immobile dans la pièce.

La marquise attendit que la porte se fût refermée sur lui.

— Et maintenant, Mlle Walford, je voudrais vous parler. Je vous en prie, asseyez—vous.

Il était évident qu'elle lui faisait un grand honneur. Nolita prit place en face d'elle, sur le bord d'un fauteuil.

— Votre tante ne m'avait pas dit que vous paraissiez si jeune...

commença la marquise d'un air mécontent.

— J'en suis désolée, murmura Nolita.

La marquise allait—elle refuser de l'employer pour autant?

— Je ne sais pas si on vous a expliqué en quoi consisterait votre tâche, continua celle—ci. J'avais écrit à votre tante pour lui demander de trouver une dame de compagnie à ma petite-fille. Je désirais quelqu'un de bonne famille, mais, dois—je le préciser, beaucoup plus âgé que vous.

La marquise semblait presque lui reprocher de l'avoir trompée. Ne sachant que répondre, Nolita dit de nouveau :

— Je suis désolée.

—Mais après tout, on ne sait jamais, vous pourriez peut—être lui convenir. Je veux quelqu'un qui prenne Bettina en main, qui lui apprenne à se tenir convenablement et qui surveille son travail.

Elle parlait sans conviction mais, après un court silence, elle ajouta :

— Jusqu'ici, elle a eu des professeurs qui m'ont coûté fort cher mais qui se sont tous révélés d'une incompétence parfaite. C'est ce qui semble être de règle aujourd'hui dans le milieu de ces gens—là.

La marquise examina de nouveau Nolita des pieds à la tête. Elle avait toujours la même expression de surprise sur le visage.

— Eh bien, vous ferez de votre mieux! Je ne peux pas dire que je sois très optimiste, quant à vos chances d'obtenir quoi que ce soit de Bettina. Je serais étonnée que vous en fassiez une fille bien élevée. Mais vous pouvez toujours essayer'. Je suppose que vous avez reçu une certaine éducation vous—même?

— Mes parents y attachaient la plus grande importance.

Nolita repensa soudain à la douceur de sa mère, à ses remarques sur la vie, à leur confiance réciproque, à la simplicité des vérités profondes qu'elle avait apprises dans sa famille; et elle songea qu'il serait bien difficile d'expliquer cela à cette redoutable marquise. De toute façon, il était hors de question de discuter.

— Votre tante m'a raconté que vous aviez mené une vie un peu étrange, ce qui n'est pas surprenant, si l'on pense au fait que votre mère s'est enfuie de chez ses parents pour suivre votre père.

Nolita serra les lèvres. Il aurait été vain de sa part de donner sa version de cette aventure; elle ne pouvait même pas dire que sa mère ne l'avait jamais regretté, au contraire.

— J'espère que vous aurez ainsi l'occasion de faire comprendre à Bettina la nécessité de respecter les conventions.

— J'essayerai, madame.

— Votre tante vous a certainement dit que ma petite—fille était très riche. Elle risque d'être longtemps poursuivie par des coureurs de dot et des escrocs de toutes sortes. J'espérais lui trouver un chaperon

capable de la mettre en garde contre cette engeance mais je doute que vous ayez appris des choses pareilles chez vos parents.

— Non. Nous avons vécu très tranquillement.

— Je ne vous cacherai pas que je suis très déçue et que vous ne correspondez absolument pas au genre de personne que j'attendais. Mais puisque vous êtes là, faisons contre mauvaise fortune bon cœur, et essayons de tirer parti de votre présence. Je n'ai pas beaucoup d'espoir malheureusement.

— Si je ne réussis pas, je pourrai toujours repartir.

— Bien entendu. Mais cela m'ennuierait d'offenser votre tante; je veillerai à vous faciliter les choses, et de votre côté, vous ferez de votre mieux. Bien, notre entretien est terminé; on va vous conduire à la salle d'étude où vous ferez la connaissance de Bettina.

Nolita se leva.

— Je dois comprendre que je suis à l'essai, dit—elle tranquillement. J'espère que je ne vous décevrai pas plus que je ne décevrai ma tante Katherine.

Et, sur une révérence, elle sortit avec dignité. Mais lorsqu'elle posa la main sur la poignée de la porte, elle s'aperçut qu'elle tremblait.

Elle retrouva Mme Flower dans le vestibule, en train de chuchoter avec la femme de chambre. Il était clair qu'elles devaient parler d'elle toutes les deux, persuadées, comme leur maîtresse, quelle n'était pas faite pour cet emploi.

— Suivez—moi, mademoiselle. Je vais vous conduire à la salle d'étude, lui dit Mme Flower, et elle parut soulagée de ne plus avoir à attendre.

Elle partit d'un pas si rapide qu'il était impossible de faire la conversation, et Nolita n'en était pas fâchée. Elles s'arrêtèrent au passage dans la première chambre, pour reprendre le manteau et le chapeau que Nolita avait déposés en arrivant, puis continuèrent jusqu'à un autre escalier. Il était aussi grand et large que le premier, comme tout dans cette maison, mais Nolita, encore sous le coup de l'émotion, ne regardait pas autour d'elle.

Mme Flower ralentit le pas pour monter et arriva en haut essoufflée. Elles allèrent ensuite vers ce que Nolita supposait être l'aile—ouest du bâtiment. L'intendante ouvrit une porte, et Nolita pénétra enfin dans la salle d'étude.

C'était bien la salle d'étude la plus extraordinaire qu'on puisse imaginer. Elle était meublée avec presque autant de magnificence que le salon de la marquise, à cette différence près qu'on avait placé une table au milieu de la pièce et un piano dans un angle.

Nolita s'attendait à y trouver Bettina, mais elle était vide. Étonnée elle aussi, Mme Flower s'en fut frapper à la porte du fond. Comme elle ne recevait aucune réponse, elle cria :

— Lady Bettina, êtes—vous là? Mlle Walford est arrivée!

Cette fois, vint une réponse que Nolita ne comprit pas. Mais Mme Flower, visiblement soulagée d'en avoir fini, déclara :

— Lady Bettina va venir tout de suite, mademoiselle.

Et elle quitta la pièce aussitôt. Nolita attendit, trop nerveuse pour s'asseoir, les mains crispées. Comme Mme Flower avait emporté son chapeau et son manteau, elle en déduisit que sa chambre devait se trouver quelque part, à proximité.

Au bout d'un moment qui lui parut très long, la porte du fond s'ouvrit enfin et Bettina apparut.

Nolita eut de nouveau droit à une surprise. D'abord Bettina était très grande pour son âge, et très brune; ses cheveux en bataille lui tombaient sur les épaules. Sa robe, qui avait dû coûter très cher, était constellée de taches de peinture et sa jupe était déchirée.

Mais ce qui frappa Nolita plus que tout le reste, c'était l'expression de la fillette; elle fronçait les sourcils, tout comme son père, le marquis, quand il avait renvoyé et brutalisé le valet d'écurie.

Lady Bettina regarda Nolita du même œil étonné que la marquise.

— Mais vous n'êtes pas une dame de compagnie! Vous êtes beaucoup trop jeune! s'exclama-t-elle avec brusquerie. Je ne veux pas vous voir tourner autour de moi! Vous feriez mieux de partir sur-le-champ avant que je ne vous fasse mettre à la porte! J'ai déjà prévenu grand—mère que je ne voulais pas de vous.

C'en était trop! Mais Nolita ne trouva rien à répondre. Elle avait la gorge si serrée que les mots ne seraient pas passés.

Comme une automate, elle alla jusqu'à la fenêtre, et resta debout à contempler le parc au—delà du lac, les larmes aux yeux.

Elle pensait à Eros, seul dans son écurie, qui ne devait pas comprendre qu'elle l'ait abandonné. Par malheur, elle était loin, entourée de gens effrayants qui la détestaient et qu'elle n'aimait pas.

Pourquoi, mon Dieu? Pourquoi a—t—il fallu que papa et maman meurent et que je sois obligée de vivre dans une maison pareille?

Les larmes roulaient sur ses joues sans qu'elle s'en rendît compte. Elle voulait rentrer chez elle, retrouver l'atmosphère de tendresse et de bonheur quelle avait toujours connue. Elle voulait quitter cette maison où tout n'était que haine, violence et faux—semblants.

Je vais m'en aller, se dit—elle. Je vais rejoindre Eros. Et si tante Katherine me fait rechercher, je me cacherai!

Elle avait totalement oublié la présence de Bettina.

— Pourquoi pleurez—vous? demanda celle—ci avec une curiosité non feinte.

Comme plus rien ne lui paraissait avoir d'importance, Nolita répondit :

— Je ne veux pas rester ici. Je veux rentrer chez moi!

— Alors, pourquoi êtes—vous venue?

— On m'y a forcée.

Elle se mit à sangloter de plus belle et chercha son mouchoir quelque part dans une des poches de sa jupe. Elle n'était pas encore familiarisée avec les habits de sa tante et elle eut du mal à le trouver. Elle sécha ses yeux, sans pour autant s'arrêter de pleurer.

— Vous êtes vraiment très malheureuse? lui demanda Bettina.

— Oui. Très.

— Si on vous a obligée à venir, on vous obligera peut—être aussi à rester.

— Alors, je m'enfuirai!

Ce n'était pas ce qu'il fallait dire, mais elle n'avait plus la moindre notion des convenances. Elle se reprocha néanmoins sa conduite puérile.

— Je suis désolée, dit—elle en pensant que, décidément, elle s'excusait beaucoup. Mais tout ici me semble si effrayant!

— Est—ce que je vous ai fait peur? demanda Bettina.

— Ma foi, oui!

— Et grand—mère?

— Votre grand—mère aussi.

— A moi, elle ne me fait pas peur! Il faut lui tenir tête. Nanny me disait toujours qu'il faut savoir faire face aux tyrans.

Ce n'était pas une réflexion que Nolita aurait dû tolérer, mais elle était encore occupée à sécher ses larmes. Elle jeta à Bettina un vague regard ennuyé.

— Je vais vous dire ce que Nanny aurait fait si elle avait été là! Elle vous aurait donné une bonne tasse de thé, déclara la fillette. Ça vous ferait plaisir?

— J'en prendrais avec plaisir mais... n'est—il pas bientôt temps de déjeuner?

Bettina jeta un coup d'œil sur la pendule :

— Nous avons encore une heure. Je vais demander qu'on vous en prépare.

— Si cela ne vous dérange pas...

— Laissez! Les domestiques sont payés pour faire ce qu'on leur ordonne! répondit la jeune fille d'un ton tranchant.

Nolita se laissa tomber sur une chaise. Elle ne voulait pas savoir qu'elle aurait dû la reprendre sur son langage. Elle ne voulait plus rien savoir.

Une femme de chambre apparut.

— Qu'on apporte du thé à Mlle Walford! ordonna Bettina. Et vite!

— Bien, milady. Mais vous savez qu'ils ne sont pas très pressés, à la cuisine.

— Eh bien, pour une fois, ils devraient accélérer, sinon je me

plairai à mon père!

La menace parut faire son effet car la servante jeta un petit cri et s'en fut en courant.

— On dirait que c'est toute une affaire, murmura Nolita.

— Si vous vous excusez le moins du monde, ils ne tarderont pas à vous marcher sur la tête, répondit Bettina.

Debout devant Nolita, les bras croisés, elle la contemplait.

— Vous êtes beaucoup trop jolie pour une demoiselle de compagnie. Grand—mère n'a pas dû aimer ça, est—ce que je me trompe? Elle qui ne veut pas de femmes jeunes dans la maison! Elle a peur que son abominable Esmond Farquahar ne s'entiche des jeunesses qui pourraient mettre les pieds ici!

Nolita pensa au clin d'œil vulgaire que M. Farquahar — puisque tel était son nom — lui avait fait lorsqu'elle était sortie. Puis elle se souvint qu'elle était censée exercer une bonne influence sur cette incroyable enfant et elle bégaya :

— Il me semble que vous ne devriez pas parler ainsi de votre grand—mère.

— Et pourquoi, puisque c'est la vérité? Papa méprise et déteste tous ceux qui ne disent pas la vérité. Mais toutes les coquettes qui tournent autour de lui passent leur temps à mentir et à le flatter pour essayer d'attirer son attention.

Nolita ouvrit de grands yeux. Comme si elle devinait ses pensées, Bettina lui demanda :

— Vous avez déjà vu papa?

Nolita hocha la tête.

— Quand cela? demanda Bettina,

— Quand je suis arrivée. Il était très en colère contre un de ses valets.

— Vous avez dû être toute retournée. Il fait toujours cet effet—là sur les gens craintifs dans votre genre. Moi, il ne me fait plus peur, du moins pas vraiment. C'est un tyran, lui aussi, comme tout le monde dans cette maison, y compris les domestiques! Nanny disait toujours : « Tel maître, tel valet. »

— Votre Nanny, est—elle encore ici? demanda Nolita.

Un silence suivit. Bettina avait brusquement repris son expression désagréable, les sourcils froncés.

— Ils l'ont renvoyée, dit—elle enfin avec fureur. Ensuite elle est morte: Ils ont essayé de me faire croire qu'elle était allée rejoindre le bon Dieu, mais je sais très bien qu'on l'a seulement mise dans un trou, sous la terre!

Nolita dit avec douceur :

— Elle doit vous manquer. Comme à moi mon père et ma mère.

— Grand—mère m'a dit que vos parents étaient morts. Pourquoi?

demanda Bettina.

— Ils ont été tués dans un accident, répondit Nolita, et sa voix se brisa.

Bettina fit un pas en avant, comme pour la réconforter, mais elle s'arrêta brusquement.

— Ça ne sert à rien de pleurer, ça ne les fera pas revenir, dit—elle d'un ton morne. Mais moi, je ne pardonnerai jamais à grand—mère d'avoir renvoyé Nanny. C'est pour ça que je la déteste, papa aussi d'ailleurs. Ce sont deux monstres!

— Vous ne devriez pas dire des choses pareilles. Votre Nanny, si elle était là, ne serait pas très contente de vous en ce moment.

— Mais puisqu'elle n'est plus là, je dirai ce que je veux, et je ferai ce que je veux! Grand—mère me reproche de ne pas me conduire en « lady », mais je ne tiens pas à en être une si c'est pour lui ressembler!

Le valet de chambre apportait le thé et il évita sans le savoir à Nolita de répondre. La théière et le plateau étaient en argent, la tasse en fine porcelaine, ce qui n'aurait pas dû étonner Nolita après tout ce qu'elle avait déjà vu de Sarie Park,

— Merci beaucoup, dit—elle au valet qui déposait le plateau sur la table.

— Vous en avez mis un temps! Et vous n'avez même pas apporté de biscuits! lui reprocha Bettina.

— On ne m'avait pas dit que vous en désiriez, milady, répondit le valet, l'air faussement contrit.

— Bon! Eh bien, allez en chercher!

— Non, non! Le thé suffira, protesta Nolita.

— Ça ne lui fera pas de mal de descendre et de remonter l'escalier! fit observer Bettina quand le valet fut sorti. Sous prétexte qu'il est affecté à mon service, il engraisse à force de ne rien faire.

— Vous savez très bien que vous ne devriez pas parler de cette façon, remarqua Nolita.

— Pourquoi pas? riposta la fillette, de nouveau agressive.

— Tout simplement parce que c'est laid, répondit Nolita en se servant un peu de thé. Avant de vous rencontrer, je pensais même n'avoir jamais rien vu d'aussi laid que tout ce qui se trouve rassemblé dans cette maison.

— Laid? répéta Bettina, stupéfaite. Mais tout le monde dit que c'est la plus belle, la plus extraordinaire, la plus somptueuse maison de tout le pays!

— La mienne est toute petite; elle n'est pas plus grande que cette pièce. Mais elle est belle parce que mon père et ma mère l'ont remplie d'amour. Elle m'a toujours paru pleine de soleil.

— Quelle drôle de manière de voir les choses...

— Mais c'est comme ça! Quels que soient leurs traits, les gens

aimables vous attirent toujours, alors que ceux qui sont méchants et cruels paraissent laids et vous font peur,

— Est—ce que vous m'avez trouvée laide quand je vous ai fait peur? demanda Bettina.

— Très laide et très effrayante.

— Et grand—mère aussi?

— Je ne peux pas répondre à cette question, sinon c'est moi qui deviendrais laide.

La fillette s'assit en face de Nolita, le menton appuyé sur ses mains.

— En somme, dit—elle, sous prétexte que vous êtes jolie, vous voudriez que tout soit joli autour de vous.

— Cela a été le cas pour moi jusqu'à présent.

— Et c'est pour ça que vous pleurez?

— Non, c'est parce que je voudrais rentrer chez moi, dit Nolita.

— Personne ici ne pourra vous comprendre. Nos domestiques vivent tous dans la terreur d'être congédiés.

— Ce que je veux dire, c'est que je ne pourrais pas supporter de rester si vous étiez méchante avec moi ou si vous me faisiez peur.

— Eh bien, je vais essayer de me conduire de façon à ne pas vous faire peur et vous pouvez compter sur moi pour empêcher les autres de vous faire peur aussi.

Nolita sourit malgré elle à travers ses larmes.

— Mais c'est moi qui ai été embauchée pour veiller sur vous!

— J'ai l'impression que vous n'êtes même pas capable de commencer par vous—même!

—C'est vrai, soupira Nolita qui repensa à la façon dont elle avait laissé sa tante, puis la marquise, et enfin cette étrange et précoce enfant, disposer de sa personne.

—Vous avez peut—être raison : je ferais mieux de partir tout de suite, avant d'être renvoyée. Je sais d'avance que je ne suis pas capable de faire ce qu'on attend de moi,

Bettina la regardait avec attention, la tête un peu penchée sur l'épaule.

— Si vous retournez chez vous, demanda—t—elle, qu'allez—vous faire?

— Je ne sais pas, avoua Nolita. Le problème, c'est que je n'ai pas d'argent. Il faudra que je travaille, mais je ne sais pas faire grand—chose.

— Et que—savez—vous faire?

— Je joue du piano, mais qui me paierait pour ça? Je lis beaucoup, et je connais assez bien les choses de la nature, mais encore une fois, qui pourrait me payer pour ça?

Nolita parlait à cette fillette comme à une amie du même âge. En réalité, elle essayait d'y voir clair en elle—même.

— La seule chose que je sache faire vraiment, c'est monter à cheval. Et je possède le plus merveilleux cheval du monde, avoua—t—elle, soudain animée.

Elle comprit aussitôt qu'elle avait été imprudente. Bettina pourrait parler d'Eros à sa grand—mère qui elle—même le répéterait à lady Katherine. Et elle serait obligée de le vendre!

Inquiète, elle ajouta avec vivacité :

— Je vous en prie, oubliez ce que je vous ai dit. C'est un secret.

— Un secret?

— Un secret très, très particulier. Promettez—moi de ne le répéter à personne.

— Je vous le promets. Croix de bois, croix de fer, si je mens je vais en enfer! Mais expliquez—moi pourquoi le fait que vous possédez un cheval doit rester secret.

— Je n'aurais jamais dû vous en parler, dit Nolita, très malheureuse.

— Mais vous en avez parlé, et maintenant je le sais!

— Oui, mais il ne faut pas que quelqu'un d'autre le sache.

— Pourquoi?

Nolita regarda Bettina bien en face.

— Puis—je vous faire confiance ? Vraiment confiance?

— Je vous ai déjà fait le serment : croix de bois, croix de fer. Mais je suis prête à jurer sur tout ce que vous voudrez.

— Dans ce cas, je vais tout vous raconter. Mais cela compte pour moi plus que tout au monde, sachez—le.

— Je ne vous trahirai jamais!

Bettina était visiblement sincère. À voix basse, comme si elle craignait que quelqu'un puisse l'entendre, Nolita lui parla d'Eros. La fillette l'écoutait, à la fois curieuse et surexcitée.

La pendule qui était sur la cheminée sonna l'heure tout à coup. Nolita sursauta.

— Une heure! Nous devons descendre déjeuner et je n'ai pas encore défait mes bagages. Je ne vous ai même pas demandé où se trouvait ma chambre!

— On se sera sans doute occupé de vos affaires. Mais je vais vous montrer où vous serez installée.

La fillette sauta sur ses pieds et conduisit Nolita de l'autre côté du palier. La pièce dans laquelle elle la fit entrer ne correspondait guère à l'image qu'on pouvait se faire d'une chambré de gouvernante. Très grande, très bien meublée, elle avait deux fenêtres donnant sur les jardins qui s'étendaient derrière la maison jusqu'à la forêt. La vue était aussi belle que de celles qui donnaient sur le lac. Deux femmes de chambre étaient en train de déballer et de suspendre ses vêtements.

— Quelle quantité de robes vous avez! s'exclama Bettina avec une

pointe d'envie.

— C'est ma tante qui me les a données. Mais je ne risque pas de les porter avant longtemps.

— Pourquoi?

— Parce qu'elles ont toutes besoin d'être mises à ma taille. Il y en a pour des semaines et des semaines, peut-être même des mois!

— Vous n'aurez pas besoin de le faire. Mlle Bromley est là pour ça.

— Qui est Mlle Bromley?

Mais Bettina avait déjà donné l'ordre à une femme de chambre, avec son autorité habituelle, d'aller chercher Mlle Bromley sur l'heure. La servante s'empressa d'obéir.

— C'est la couturière, expliqua Bettina. Elle passe son temps à se plaindre parce que j'abîme mes affaires. Mais je déteste tous ces vêtements! Je refuse de porter ceux que grand-mère me rapporte de Londres.

— Pourquoi donc? demanda Nolita.

— Toutes ces robes font partie de leur plan d'éducation. Ils veulent faire de moi une « lady » et je ne veux pas être une « lady ».

Nolita se mit à rire :

— Vous l'êtes de naissance et vous ne pouvez vous en débarrasser, vous n'y pouvez rien. Et d'ailleurs, c'est très amusant de s'habiller. C'est la première fois que j'ai de pareilles robes.

Bettina réfléchit un instant.

— Vous les trouvez jolies ?

— Oui, très.

Bettina se tut de nouveau, puis s'exclama :

— Je suppose que vous trouvez la mienne très laide.

— Comme je suis obligée de me conduire comme une dame moi-même, la politesse m'interdit d'acquiescer, répondit Nolita, l'œil malicieux.

Bettina hésita puis déclara d'un ton brusque, comme si elle faisait un gros effort sur elle-même :

— Je vais aller me changer. Non pas pour avoir l'air d'une lady, mais pour faire comme vous.

Nolita s'assit devant sa coiffeuse. Elle était consciente d'avoir remporté une petite victoire, mais, pour le moment, elle se sentait trop épuisée pour s'en féliciter.

Bettina était une chose, la marquise et son fils en étaient une autre. Et, à eux deux, ils faisaient de Sarle Park une bien laide et bien triste demeure.

— Ils sont splendides! Absolument superbes! s'écria Nolita qui ne trouvait pas de mots pour exprimer son enthousiasme.

Après avoir savouré en compagnie de Bettina le déjeuner délicieux et copieux qui leur avait été servi par deux valets de pied, Nolita avait timidement suggéré quelle aimerait voir les écuries.

Bettina ne demandait pas mieux que de l'y conduire.

— Je vous ferai visiter la maison ensuite. Mais nous devons avoir terminé avant cinq heures.

— Pourquoi cinq heures?

— Parce que c'est l'heure où les invités commencent à arriver. Il y a une réception, ici, chaque week—end.

— J'espère bien que je ne les rencontrerai pas, déclara Nolita étourdimement.

— Je pense que si. Vous verrez toutes ces coquettes qui tournent autour de papa.

Singeant leur attitude, Bettina dit d'une voix affectée et caressante :

— C'est si merveilleux, marquis! si merveilleux! Et vous aussi, marquis, vous êtes un homme merveilleux!

L'imitation était parfaite et assez peu charitable. Nolita n'aurait pas dû tolérer que l'enfant se moque ainsi de son père, mais d'un autre côté, elle pensait qu'il serait maladroit de relever et de critiquer tout ce que disait la fillette.

— Vous riez! remarqua Bettina d'un ton accusateur.

— Je sais que je ne devrais pas, répliqua Nolita.

— Les domestiques rient toujours quand j'imité les amies de papa. Mais j'ai beaucoup plus de mal à imiter les gigolos de grand—mère...

— Bettina! Voilà un mot que vous ne devez pas utiliser!

— Pourquoi?

— Parce que c'est grossier et horrible.

— Mais c'est comme ça que les domestiques appellent les hommes qui viennent voir grand—mère!

— Vous ne devriez pas parler de votre papa et de votre grand—mère avec les domestiques, dit—elle sans conviction.

Elle était dans une situation très délicate. Il était devenu

impossible d'apprendre à Bettina la moindre règle de bienséance. Plus tôt elle partirait, mieux cela vaudrait, car sa mission était impossible.

— Vous pensez que ce que je fais est très laid, n'est—ce pas?

— Attacheriez—vous quelque importance à ce que je pense? demanda Nolita.

Bettina réfléchit un instant.

— Je veux que vous restiez parce que vous ne ressemblez pas à toutes ces vieilles dames guindées qui essaient de me faire apprendre mes leçons, ni à ces gouvernantes qui courent se plaindre à grand—mère chaque fois que j'ouvre la bouche.

— Je ne ferai jamais ça.

—Si vous restez, j'essaierai de vous obéir si ce que vous me demandez n'est pas trop difficile.

Nolita sourit, son regard perdit un instant sa tristesse et elle déclara :

— Si vous essayez, eh bien, j'essaierai moi aussi de rester, du moins quelque temps.

Elle lui devait de faire une tentative. Bettina lui inspirait de l'affection mais en même temps, elle se sentait impuissante à dompter une nature aussi complexe et il lui paraissait difficile, pour ne pas dire impossible, de corriger ses manières. Peut—être arriverait—elle à quelques résultats si elle gagnait son amitié? Mais elle n'était pas très optimiste.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'elle fut aux écuries, elle oublia tout pour ne s'intéresser qu'aux chevaux; c'étaient les plus beaux qu'elle ait jamais vus.

Si papa était là... pensa—t—elle.

Il n'aurait pas manqué de partager son enthousiasme. Les chevaux étaient installés dans un luxe aussi grand que les habitants de la maison. En contemplant les boxes fraîchement repeints, leur disposition, les derniers modèles de mangeoires et leur provision de paille, Nolita regretta qu'Eros ne puisse pas jouir des mêmes avantages.

Elles avaient été accueillies par un vieux palefrenier qui avait salué Bettina avec respect.

— Je n'ai pas besoin de vous, Sam, lui avait—elle dit d'un ton brusque. C'est moi qui vais faire visiter les écuries à Mlle Walford.

— Très bien, milady. Mais méfiez—vous de Dragonfly. Il est nerveux aujourd'hui.

— Comme d'habitude! répondit Bettina, qui voulait avoir le dernier mot.

Elles faisaient une visite méthodique et s'arrêtaient devant chaque box. Le nom de chaque bête était inscrit au—dessus de sa mangeoire, ce qui plut beaucoup à Nolita.

A sa grande surprise, elle constata que Bettina connaissait tout des chevaux, depuis leur pedigree jusqu'aux courses qu'ils avaient gagnées.

Après en avoir inspecté une bonne douzaine, Nolita lui demanda :

— Quel est votre favori?

Bettina haussa les épaules :

— Je ne monte pas très souvent, maintenant!

— Pourquoi donc? s'étonna Nolita.

— On me fait accompagner par un valet qui tient mon cheval par la longe! Mais je considère que je suis trop grande pour ce genre de promenades!

— Bien sûr! s'exclama Nolita. Et pourquoi retient-on votre monture par la longe?

Bettina prit un air renfrogné.

— Parce que je suis riche, et on a peur que je ne tombe et que je ne me casse quelque chose!

— Je suis tombée des dizaines de fois et je suis toujours entière!

— Dites ça à papa! Mais je suis certaine qu'il ne vous écouterait pas vous non plus.

Nolita n'avait pas envie de dire le moindre mot au marquis.

— Peut-être vous autorisera-t-on dans quelque temps à monter avec moi? Je veillerai à ce que vous ne preniez pas de risques inutiles.

Le regard de Bettina s'éclaira :

— Quelle bonne idée! Nous pourrions aller faire une promenade demain matin!

Comme Nolita paraissait sceptique, Bettina continua :

— Je dirai à Sam que vous m'accompagnez à la place du valet d'écurie. S'il insiste pour nous donner une longe, nous pourrions toujours nous en débarrasser dès que nous serons hors de leur vue.

Nolita n'approuvait pas le procédé, mais elle comprenait tout à fait qu'une petite fille de douze ans ne veuille pas se laisser promener comme un bébé. Dès l'âge de cinq ans, on lui avait permis de monter librement son poney et à sept ans, elle montait déjà les chevaux de son père. Comme elle l'avait dit à Bettina, elle était tombée plus d'une fois mais elle ne s'était jamais gravement blessée. Elle avait appris à remonter immédiatement sur son cheval pour ne pas avoir peur.

Nolita entendit tout à coup un cheval s'agiter et frapper le sol de ses sabots.

— C'est Dragonfly, expliqua Bettina. C'est un cheval rétif. Je ne comprends pas pourquoi papa tient à le garder!

Mais Nolita le comprit au premier coup d'œil. C'était un superbe étalon à la robe merveilleusement lustrée. Sa tête aurait pu être sculptée par Michel—Ange en personne. Il montra les dents et coucha les oreilles en arrière, mais Nolita se mit à lui parler tout bas :

— Tu es un très beau cheval et, puisque tu fais l'admiration de tous, je ne vois pas pourquoi tu éprouves le besoin d'être désagréable.

Dragonfly la regarda avec méfiance mais elle continua à s'adresser à lui d'une voix douce, musicale et caressante. Au bout d'un moment, il s'approcha et appuya ses naseaux contre les barreaux.

— Tu es beau. Très, très beau! répétait Nolita. Et peut-être qu'un jour je pourrai te monter.

Bettina voulut intervenir, mais Nolita lui fit signe de se taire et continua à flatter l'animal. Puis lentement, sans cesser de lui parler, elle ouvrit le portillon et entra dans le box. Sam avait deviné ses intentions et il la surveillait de loin. Mais il la laissa faire. Elle caressa l'encolure de Dragonfly qui ne bougea pas. Puis, au bout de quelques minutes, il vint frotter sa tête contre elle et elle lui posa la main sur l'encolure.

— Voilà. Nous sommes amis maintenant. Si je reviens te voir demain, j'espère que tu ne m'auras pas oubliée!

Elle sortit du box, referma la porte et l'étalon s'approcha des barreaux comme s'il regrettait de la voir partir.

Sam la rejoignit.

— Eh bien! Vous avez la manière avec les chevaux, mademoiselle!

— C'est peut-être le plus bel animal que j'aie jamais vu, mais je pense qu'il a besoin que quelqu'un l'aime et le fête, répondit Nolita,

— Il nous fait trop peur pour ça, mademoiselle!

— Eh bien ! si vous me le permettez, je le ferai à votre place. Je lui ai promis de venir le voir demain et je ne manquerai pas à ma promesse.

— Pensez-vous qu'il comprenne réellement ce que vous lui dites? demanda Bettina.

— Je le crois, répondit Nolita dans un sourire.

— Parlez donc à Sam de notre sortie de demain! lui souffla l'enfant.

Nolita s'adressa au palefrenier.

— Je suis très bonne cavalière. Si vous n'y voyez pas d'objection, j'aimerais emmener lady Bettina en promenade, mais sans le valet d'écurie.

Sam eut l'air d'hésiter, puis se décida :

— Je crois que ça ira, mademoiselle, étant donné la façon dont vous savez vous y prendre avec les chevaux.

— Choisissons tout de suite ceux que nous prendrons! s'écria Bettina, surexcitée.

Le choix était vaste et il en devenait difficile. Nolita fixa le sien sur un cheval bai qui lui rappelait Eros et Bettina opta pour un alezan. Sam aurait préféré pour elle une bête moins jeune et plus paisible mais il ne put la convaincre.

— Je veux Red Flag et pas un autre! déclara—t—elle, obstinée.

— Très bien milady, soupira le palefrenier, résigné.

— Je vous interdis de monter des chevaux dangereux! dit une voix d'un ton tranchant derrière elles.

Nolita et Bettina sursautèrent et se retournèrent en même temps. Elles n'avaient pas vu le marquis s'approcher.

— Mais j'aime Red Flag, papa! s'écria Bettina qui avait retrouvé toute son agressivité.

— L'important n'est pas de savoir si vous l'aimez ou non, mais de savoir si vous êtes capable de le maîtriser, répondit froidement le marquis.

— Je ne vois pas comment je pourrai en faire la preuve si on me traîne toujours au bout d'une ficelle, comme un jouet!

Le marquis ne répondit pas et tendit la main à Nolita.

— Heureux de faire votre connaissance, Mlle Walford! Je vous dois des excuses. Je n'avais pas compris qui vous étiez lorsque je vous ai vue arriver ce matin.

Nolita lui fit la révérence. Il la regardait d'un air surpris mais elle se contenta de lui serrer la main et baissa les yeux, trop effrayée pour parler.

Sam semblait désireux d'aplanir les difficultés entre le père et la fille et il intervint :

— A mon avis, milord, lady Bettina sera très bien sur Red Flag tant que Mlle Walford sera avec elle.

Le marquis haussa les sourcils :

— Mlle Walford aurait—elle l'intention de monter?

— Si vous le permettez, milord. Elle s'y connaît, milord, c'est moi qui vous le dis. Dragonfly s'est frotté contre elle et il s'est même laissé caresser l'encolure. Si je ne l'avais pas vu de mes yeux je ne voudrais pas le croire!

— J'ai moi—même de la peine à le croire, Sam! s'exclama le marquis.

— Laissez—nous vous montrer ce que Mlle Walford est capable de faire, papa! (Elle prit Nolita par la main.) Allez voir Dragonfly, comme tout à l'heure, papa ne pourra pas dire que Sam lui raconte des histoires!

Mais Nolita, nerveuse, résistait.

— Non, non. Il ne faut pas!

— Allons! supplia Bettina. Si vous refusez, papa ne me laissera pas partir en promenade avec vous, et je n'approcherai plus jamais un cheval de ma vie!

La menace parut venir à bout de la résistance de Nolita. Si Bettina ne montait plus à cheval, elle ne pourrait pas monter non plus. Et même si elle avait un peu l'impression de trahir Eros, elle mourait

d'envie d'essayer les chevaux du marquis.

Elle se laissa entraîner par Bettina jusqu'au box de Dragonfly. Comme s'il avait senti qu'elle revenait, le cheval l'attendait, la tête sur les barreaux. Nolita lui parla comme la première fois, mais à voix basse, à cause du marquis qui l'écoutait et, lentement, elle ouvrit la porte. Elle lui flatta l'encolure et Dragonfly, comme il l'avait déjà fait quelques minutes auparavant, vint se frotter contre elle.

Mais Nolita eut brusquement l'impression que ce n'était pas suffisant pour convaincre le marquis. Il devait penser qu'elle avait trouvé Dragonfly mieux disposé que d'habitude, et c'est tout..

— Passez—moi un licou, demanda—t—elle à Bettina.

La fillette en décrocha un du mur et Nolita le passa sur la tête du cheval.

— Nous allons faire une petite promenade, mon ami, dit—elle. J'ai envie de te voir à la lumière du jour.

Sans cesser de lui parler, elle le fit sortir de son box. Elle avait conscience d'être observée. Non seulement par Sam et le marquis, mais par un certain nombre de palefreniers qui regardaient avec stupeur cette charmante jeune fille conduire un cheval, réputé méchant, jusque dans la cour.

N'ayant pas pensé qu'elle ferait une rencontre, Nolita était sortie, comme elle le faisait chez elle, sans chapeau.

A cette différence près qu'elle portait aujourd'hui une des élégantes toilettes de sa tante. C'était une robe très simple, en mousseline blanche brodée de petites fleurs bleues que lady Katherine avait fait faire dans le but de se rajeunir. Mais c'était exactement ce qui convenait à une jeune fille, et sur Nolita elle était parfaite. Le soleil jouait dans ses cheveux et le tableau quelle offrait, marchant à côté du grand étalon noir, était saisissant.

Elle conduisit le cheval jusqu'au fond de la cour. Dragonfly gardait la tête haute et se mouvait avec grâce, comme s'il faisait un tour d'honneur.

— Pas un écart, pas une ruade, marmonna Sam. Je n'ai jamais vu Dragonfly se conduire comme ça depuis qu'il est dans vos écuries, milord!

Comme Nolita le ramenait, Sam s'avança pour lui prendre la bride. Aussitôt, Dragonfly se cabra pour montrer qu'il ne voulait pas se laisser mener par Sam.

— Du calme, mon joli ! dit gentiment Nolita. Je vais te ramener à ton box et, demain, je t'emmènerai pour une plus longue promenade... Peut-être même pourrai—je te monter, ajouta—t—elle en jetant un coup d'œil à Sam.

Elle avait bel et bien oublié le marquis.

Sans attendre la réponse, elle fit rentrer Dragonfly, lui enleva son

licou et, après lui avoir flatté une dernière fois l'encolure, l'enferma dans son box.

Bettina battit des mains.

— Alors? s'écria—t—elle à l'adresse de son père. Vous voyez bien que je serai en sécurité avec Mlle Walford!

— Je le crois en effet, répondit le marquis.

Quand Nolita les eut rejoints, il lui dit :

— J'aimerais vous parler, Mlle Walford. Quand vous rentrerez à la maison avec Bettina, venez me voir : je vous attendrai dans mon bureau.

— Vous n'allez pas la tourmenter, j'espère! intervint vivement Bettina.

— Que voulez—vous dire? demanda le marquis.

— Un rien l'effraie dans notre maison et si elle a peur de nous, elle partira! Et moi, je veux quelle reste, vous m'entendez? Je veux qu'elle reste ici!

Le marquis ne répondit pas. Il se contenta de regarder sa fille avec une expression sévère et réprobatrice. Puis il tourna les talons et s'en fut. Bettina et Nolita le suivirent un instant des yeux.

— Pourquoi veut—il vous voir? demanda Bettina, tandis que Sam s'éclipsait discrètement,

— Je suppose qu'il veut m'expliquer ce qu'il attend de moi, mon rôle auprès de vous.

— Promettez—moi que vous ne l'écoutez pas s'il vous dit des choses horribles sur mon compte!

Nolita réfléchit un instant.

— Je vous promets de ne me fier qu'à mon propre jugement et de ne pas me laisser influencer.

La fillette se détendit aussitôt.

— Alors c'est très bien. Je m'arrangerai pour que vous m'aimiez. Et je vous conseille de dompter papa comme vous avez dompté Dragonfly!

Nolita rougit et s'écria :

— Oh! Mais non! Je ne peux pas faire ça!

— Pourquoi pas?

— Parce que Dragonfly est un cheval!

— Mais papa est tout aussi désagréable!

Nolita était d'accord avec elle sur ce point. Elle n'avait pas oublié la façon dont il avait traité le valet d'écurie. C'était stupide de sa part, mais elle était si terrifiée à la perspective d'avoir un entretien avec le marquis qu'elle ne parvenait pas à suivre le bavardage de Bettina.

Le marquis pense peut—être que j'ai voulu me rendre intéressante avec Dragonfly. Peut—être considère—t—il qu'une personne de ma condition ne peut pas monter ses chevaux, pensait—elle.

Elle n'avait aucune idée de ce qu'il voulait ni de ce qu'il allait lui dire. Mais elle avait plus envie de s'enfuir que d'aller lui parler. Et non seulement de le fuir lui, mais Sarle Park et tout ce qu'il représentait.

Elle éprouvait un sentiment voisin de la pitié pour Bettina, mais elle était sincèrement persuadée que l'enfant avait besoin d'une personne compréhensive, attentive et capable de la guérir de son agressivité.

Je n'ai pas assez d'expérience pour ça, se disait—elle. Je risque de ne faire qu'empirer les choses.

Mais, en réalité, au fond d'elle—même, elle savait parfaitement que ce qui la tourmentait, c'était l'entretien à venir avec le marquis. Le mieux était d'en finir au plus vite. Comme elles arrivaient à la maison, Nolita déclara aussitôt à Bettina :

— Je crois que je ferais bien d'aller voir votre père tout de suite.

— Il vous attend, c'est sûr. A moins que ses invités ne soient déjà arrivés.

A l'idée quelle risquait de rencontrer les amies du marquis, Nolita comprit qu'elle n'avait pas intérêt à tarder davantage.

— Où est son bureau? demanda—t—elle.

— Je vais vous y conduire, dit Bettina. Quand j'étais petite, ma Nanny m'avait appris des comptines. Et je pensais que « le roi qui est dans son château en train de compter son argent », c'était papa, et je m'imaginai que ce n'était pas son argent qu'il comptait, mais le mien!

Comme Nolita ne faisait pas de commentaire, elle poursuivit :

— Et « la reine qui était dans le salon, mangeant tout le miel », c'était grand—mère, bien sûr. Le miel, c'était les jeunes gens qui venaient la voir. Elle en avait un, à cette époque—là, qui avait les cheveux blonds comme du miel et une voix sirupeuse et collante.

Elles avançaient dans un couloir rempli de tableaux de maîtres et de pièces de mobilier français très rares. Nolita avait le cœur battant, les lèvres sèches, et se sentait incapable de proférer un son.

Bettina s'arrêta enfin, ouvrit une porte, et Nolita entra à sa suite dans une pièce immense et impressionnante. C'était le bureau dont tout homme peut rêver, avec des sofas et de profonds fauteuils de cuir rouge. Les murs étaient ornés de peintures de Stubbs et de Sartorius représentant des chevaux et au centre de la pièce trônait un vaste bureau—ministre derrière lequel le marquis était assis.

Il se leva lentement en les voyant entrer.

— Voici Mlle Walford, papa, dit Bettina. Et tâchez d'être gentil avec elle.

— Quand j'aurai besoin de votre avis, Bettina, je vous le demanderai!

Ils se regardèrent l'un l'autre d'un air furieux, au grand désespoir de Nolita.

— Je désire parler à Mlle Walford seul à seule, déclara le marquis.

— J'étais sûre que vous alliez dire ça! riposta Bettina. Mais je vous préviens : si vous l'effrayez et qu'elle décide de s'en aller, j'ameuterai toute la maison et je casserai tout ce à quoi vous tenez le plus!

— En voilà assez, Bettina! Retournez immédiatement dans la salle d'étude et attendez que Mlle Walford vienne vous rejoindre! lui ordonna le marquis d'une voix tonnante.

Bettina s'apprêtait à répondre quand Nolita s'interposa :

— Je vous en prie, Bettina. S'il vous plaît.

La fillette la regarda, hésita, puis sortit en claquant la porte. Nolita aurait bien voulu la suivre.

— Je vous prie d'excuser ma fille. Asseyez—vous, Mlle Walford, ajouta le marquis en désignant le fauteuil qui lui faisait face.

Nolita avait les jambes si tremblantes qu'elle obéit avec reconnaissance. Elle attendit qu'il parle, pleine d'effroi et d'appréhension. Après l'avoir examinée quelques instants, il remarqua :

— Vous êtes beaucoup plus jeune que ce à quoi je m'attendais.

— C'est ce que tout le monde dit ici. Mais je n'y peux rien.

— Non, bien sûr que non! répondit—il avec un sourire. De toute évidence, Bettina n'a pas l'air de considérer cela comme un inconvénient.

Comme Nolita ne répondait pas, il reprit :

— Je suis sûre que personne ne vous a prévenue - bien que votre tante le sache tout à fait - que Bettina est une enfant très difficile. Personne ne sait comment la prendre.

Nolita baissa les yeux, trop intimidée pour le regarder en face.

— Pour être franc, je dois vous avouer que, jusqu'à présent, toutes les personnes auxquelles nous avons confié Bettina l'ont trouvée agressive et désobéissante : elles ont toutes soit donné leur démission, soit été congédiées par ma mère pour incompetence.

Il se tut, attendant sa réponse, Nolita avait du mal à parler. D'une toute petite voix, elle bégaya ;

— Si j'ai bien compris, Bettina tenait beaucoup à sa vieille nourrice.

— C'est la seule personne pour qui elle ait jamais eu de l'affection. Mais elle a été atteinte de tuberculose, et ma mère, avec raison, a cru bon de la renvoyer.

— A—t—elle expliqué à Bettina pourquoi ce renvoi était nécessaire?

— Je n'en sais rien. J'imagine que oui.

Nolita en doutait fort, mais elle se borna à dire :

— Je pense qu'en perdant sa nourrice qu'elle aimait, Bettina a éprouvé un sentiment d'insécurité qui l'a rendue agressive et méfiante.

— On dirait que vous connaissez la psychologie des enfants, observa le marquis.

Nolita eut l'impression qu'il se moquait d'elle.

— Je crains, malheureusement, d'être bien ignorante à ce sujet. Mais Bettina me fait pitié.

— Pitié? Pourquoi vous ferait—elle pitié? Elle a tout ce qu'on peut désirer au monde et si quelque chose lui manque vous n'aurez qu'à le lui acheter.

Choquée, Nolita comprit que l'attitude du marquis envers sa fille était erronée. Malgré sa frayeur, elle ne put s'empêcher de répliquer d'un ton plus ferme :

— Peut-être ne serez—vous pas d'accord avec moi. Mais je crois que ce qui manque à Bettina ne peut pas s'obtenir avec de l'argent.

— Pouvez—vous m'expliquer ce que vous voulez dire?

— Je pense que Bettina manque d'affection.

Les mots étaient presque inaudibles, mais le marquis les entendit cependant. Il jeta à Nolita un regard surpris, remua les lèvres comme pour répondre vertement mais se ravisa. Il se leva brusquement, alla se planter devant la cheminée, le dos tourné, et contempla les fleurs qui, en cette saison, garnissaient le foyer.

— Je suppose que vous pensez que cette enfant a besoin d'une mère, déclara—t—il enfin, au grand étonnement de Nolita.

A son ton, celle—ci comprit qu'un grand nombre de femmes avaient déjà dû se proposer pour jouer ce rôle auprès de la fillette, et tians le seul but de plaire au marquis. En pensant à ce qu'elles devaient être, dures et égoïstes comme sa tante Katherine, elle frémit. Pour Bettina, ce serait un désastre.

— La plupart des petites filles aiment autant leur père que leur mère, répondit—elle.

Le marquis se retourna d'un bloc :

— Suggérez—vous par là que je ne donne pas à ma fille toute l'affection qu'elle réclame? demanda—t—il d'une voix rude et forte.

Effrayée, Nolita murmura :

— Excusez—moi. Je n'aurais pas dû dire ça. Je cherchais seulement à vous aider.

Elle avait la voix si faible que le marquis la regarda, surpris :

— Vous avez l'air terrorisée! Pourquoi êtes—vous venue ici si cela vous faisait si peur?

— C'est ma tante qui m'y a obligée, avoua-t-elle. Je n'avais nulle part où aller et je n'ai pas d'argent.

Le marquis la regarda comme s'il la soupçonnait de mentir. Il reprit cependant sur un autre ton :

— Quand ma mère m'a annoncé que lady Katherine nous proposait sa nièce pour tenir compagnie à Bettina, l'idée ne m'est pas venue que

la situation pouvait vous déplaire.

— Après la mort de mes parents, tante Katherine m'a interdit de rester chez moi et ne m'a laissé aucun choix. J'ai dû la suivre à Londres.

— Maintenant je comprends! s'exclama le marquis. Dans ce cas, Mlle Walford, si nous reprenions tout depuis le début?

Comme Nolita le regardait, interloquée, il sourit.

— Venez. Asseyez—vous confortablement et expliquez—moi comment vous vous y prendrez pour dompter ma fille comme vous avez dompté Dragonfly.

Nolita se leva docilement, et pensa avec un petit sourire que Bettina lui avait dit la même chose à propos de son père. Elle alla s'asseoir dans un grand fauteuil de cuir, toujours inquiète néanmoins, et elle le regarda s'installer en face d'elle.

— Je crains que vous n'ayez eu l'impression d'arriver dans une maison bien étrange ce matin, avec ce malheureux incident...

Nolita rougit.

— Vous avez dû penser que j'étais violent et brutal. Mais je ne supporte pas que l'on se montre cruel avec mes chevaux. D'ailleurs, on n'aurait jamais dû embaucher ce garçon!

— Il avait tort, mais...

Elle s'arrêta, craignant d'aller trop loin.

— Mais ma réaction a été excessive, enchaîna le marquis. Vous avez raison, Mlle Walford. En vérité, j'étais bouleversé par un autre événement qui venait de se produire.

De toute évidence, le marquis lui faisait des excuses et Nolita ne savait comment répondre.

— J'imagine aussi que le premier contact avec Bettina a dû vous causer un choc, continua le marquis. A moins que ma mère n'ait eu la sagesse de vous y préparer?

Nolita ne pouvant pas lui avouer que la marquise douairière lui avait causé un choc plus grand encore que celui provoqué par sa fille; elle ne répondit pas.

— Vous n'êtes ici que depuis quelques heures, mais il semble que bien des événements se soient déjà produits. Enfin, vous avez vu mes chevaux et, si je ne me trompe, ils compenseront pour vous bien des choses.

C'était bien vrai!

— Permettez-vous à Bettina de monter avec moi sans lui imposer une longe?

Il sourit

— Je la laisserai monter avec vous comme je vous laisserai désormais le soin de décider de tout ce qui la concerne, Mlle Walford. Ce qui me chagrine pour le moment, c'est que nous ayons pu vous

faire aussi peur. Croyez que nul ne le voulait!

— C'est sans doute que tout est si nouveau pour moi... Mes parents me manquent... murmura—t—elle.

— J'ai cru comprendre qu'ils avaient été tués dans un accident, dit le marquis avec bonté.

Nolita hocha la tête, incapable de dire un mot.

— Je comprends ce que vous ressentez, poursuivit—il. En ce qui concerne ma fille et cette maison, je vous demande de faire un essai loyal avant de juger si la situation vous est intolérable et de prendre la décision de partir.

C'était en effet ce qu'elle pensait devoir faire.

— J'aimerais, en effet, essayer. Mais j'ai peur que vous ne me jugiez pas à la hauteur.

— Mon instinct me dit, au contraire, sans raison aucune, que vous êtes fort capable de réussir avec ma fille là où tout le monde a échoué. A sa manière, bien entendu, c'est la première fois aujourd'hui que je la vois manifester de l'intérêt pour quelqu'un d'autre qu'elle—même.

— Je ferai ce qui me paraît juste, milord. Mais je n'ai jamais vécu dans une maison telle que la vôtre et je risque de commettre quelques erreurs, et même de faire des choses que vous désapprouverez.

— J'en doute. Je crois au contraire que vous savez d'instinct distinguer le bien du mal, comme je sais d'instinct choisir les chevaux.

— Vos chevaux sont magnifiques! s'exclama Nolita, les yeux brillants.

— J'ai remarqué qu'ils vous intéressaient beaucoup!

— J'avais l'habitude d'aider papa au dressage et à l'entraînement. C'était son gagne—pain, et il nous fallait travailler dur.

— Avez—vous réussi à déterminer la meilleure méthode à employer?

Bien qu'elle, le sentît sceptique et convaincu qu'elle ne pouvait rien lui apprendre qu'il ne sût déjà, elle répondit avec honnêteté :

— J'ai découvert, milord, que les pires chevaux peuvent réagir comme Dragonfly si on les traite bien et si on leur prodigue de l'affection, de l'amour et de l'intérêt.

— Nous voici revenus à l'amour, Mlle Walford! J'ai l'impression que pour vous, nombreux sont ceux — bêtes et gens — qui ont besoin d'amour! Non seulement mes chevaux et ma fille, mais peut—être aussi d'autres pauvres diables dans cette maison, y compris moi—même, ajouta—t—il avec un sourire méprisant.

— Je ne peux répondre à cette question, milord, dit—elle le cœur battant.

Et de peur qu'il ne veuille prolonger la conversation sur ce sujet, elle se leva.

— Puis—je retourner à la salle d'étude maintenant? Comme vous

l'avez remarqué vous—même, je ne suis là que depuis quelques heures et je dois travailler. Je pourrai peut-être vous dire bientôt ce qu'il faudra faire pour venir en aide à Bettina. C'est la seule raison de ma présence ici.

Le marquis se leva avec lenteur.

— Vous avez raison, Mlle Walford. Bettina est la seule et unique raison de votre présence dans ma maison.

Il lui ouvrit la porte. Nolita sortit avec l'impression d'échapper à un interrogatoire de police qui, en fin de compte, n'avait pas été si terrible. Néanmoins, le marquis lui apparaissait maintenant non seulement comme un être redoutable, mais aussi comme un homme imprévisible et mystérieux.

Enfin libérée, elle se sentit des ailes. Elle grimpa l'escalier en courant et se précipita dans la salle d'étude où Bettina l'attendait.

A sa grande surprise, la fillette se rua sur elle et lui jeta les bras autour du cou.

— Ça va? Papa ne vous a pas effrayée? Vous n'allez pas partir?

Les mots se bousculaient sur ses lèvres.

— Mais non! Tout va bien! Vous pourrez monter sans longe et j'ai le droit de vous procurer tout ce que vous voulez!

Bettina poussa un cri de joie :

— Oh! Vous êtes formidable! Je savais que vous pourriez ensorceler papa!

— Je ne crois pas l'avoir ensorcelé! Mais à moins que vous ne fassiez quelque chose de vraiment stupide, je pense qu'il n'interviendra pas.

Bettina battit des mains.

— C'est tout ce que je voulais! Maintenant, nous allons pouvoir nous amuser! Et, qui sait? ajouta—t—elle avec un sourire et les yeux brillants, même si vous n'en croyez pas un mot, peut-être arriverez—vous à faire de moi une lady?

Red Flag sauta l'obstacle.

— Parfait! s'écria Nolita. Vous l'avez passé magnifiquement!

— Vraiment? demanda Bettina, le regard brillant. Vous ne dites pas cela pour me faire plaisir?

— Je ne mens jamais, et surtout pas à propos des chevaux. Vous faites des progrès de jour en jour.

C'était leur troisième sortie. Nolita avait vu tout de suite que Bettina était capable de devenir une bonne cavalière. Malheureusement, on ne lui avait pas appris à se tenir en selle et elle ne savait pas maîtriser son cheval. La fillette était passionnée par ce nouvel exercice et, tous les matins, elle se précipitait aux écuries à peine le petit déjeuner avalé.

Dans son désir de plaire à Nolita et de ne pas lui faire peur, elle avait déjà beaucoup amélioré son comportement. Nolita ne la reprenait pas quand elle s'adressait aux domestiques sur son ton agressif habituel, ni quand elle se cabrait si on lui demandait de faire quelque chose. Mais elle avait remarqué que dans ces occasions, Bettina lui jetait souvent un bref coup d'œil, et si Nolita paraissait mécontente elle adoucissait aussitôt le ton.

Elles avaient souvent des querelles, mais les éclats de colère de Bettina faisaient partie de sa personnalité et elle n'en avait même pas conscience.

Le jour d'avant, par exemple, un dimanche matin, elle avait fait une scène parce que Nolita lui avait dit qu'elles devaient aller à l'église et qu'en conséquence, la promenade à cheval serait écourtée.

— A l'église? Mais je n'y vais pas! s'était exclamée Bettina.

— Mais moi, si! La messe a lieu à onze heures, et je vous serais très reconnaissante de commander une voiture pour dix heures et demie.

— Et peut-on savoir pourquoi vous voulez aller à l'église? demanda Bettina d'un ton hargneux.

— Pour prier Dieu de...

— Dieu n'existe pas! Je n'y crois pas! Et s'il existe, eh bien, je le déteste, parce qu'il a fait mourir Nanny!

C'était l'occasion que Nolita attendait.

— En vérité, vous devriez le remercier de l'avoir rappelée à lui.

— Le remercier? s'écria Bettina, stupéfaite.

— Votre grand—mère ne vous a pas dit qu'elle était très gravement malade?

— Elle m'a raconté qu'elle était partie en vacances. Et après, comme je n'arrêtais pas de demander pourquoi elle ne revenait pas, elle m'a annoncé qu'elle était morte.

Voilà un bel exemple de la cruauté et de l'insensibilité dont les adultes font preuve envers les enfants, se dit Nolita!

— Votre père m'a expliqué que votre pauvre Nanny était atteinte de tuberculose. C'est une terrible maladie qui rend de plus en plus faible, qui fait tousser et qui finit par faire mourir dans de grandes souffrances.

— Je n'en crois rien, répliqua Bettina furieuse.

— Pourtant c'est vrai. Et si vous l'aimiez, vous devriez remercier Dieu de ne pas l'avoir laissée souffrir trop longtemps.

— Si je l'avais su, j'aurais pu aller la voir, lui dire au revoir...

—C'est ce que vous auriez voulu, bien sûr. Mais la tuberculose est une maladie très contagieuse et votre Nanny, qui vous aimait elle aussi beaucoup, ne vous aurait pas laissée courir ce danger. Elle a préféré partir et ne plus vous voir.

Cet aspect des choses, qu'on lui avait caché, laissa Bettina songeuse.

— Si je veux aller à l'église, c'est parce que je m'y sens plus près de ma mère. J'ai besoin de son aide, comme de celle de Dieu, expliqua Nolita.

— Pourquoi avez—vous besoin d'aide? demanda Bettina avec curiosité.

Nolita répondit avec franchise.

— Pour savoir si ce que je fais ici est bien. La pensée de Maman ne me quitte jamais mais c'est à l'église que je la sens vraiment tout près de moi.

Il y eut un silence. Puis Bettina demanda d'une toute petite voix :

— Si j'y vais avec vous, est—ce que je sentirai aussi ma Nanny près de moi?

— J'en suis sûre. De toute manière, vous avez à remercier Dieu. Prier ne consiste pas seulement à réclamer quelque chose, mais aussi à exprimer sa reconnaissance.

Elle n'en dit pas plus. Mais à leur retour de la promenade, comme Nolita s'apprêtait à se changer, Bettina lui demanda :

— Dois—je mettre un chapeau?

— A l'église, les femmes se couvrent la tête, en signe de respect. Mais les marques de respect diffèrent suivant les religions. Les musulmans, par exemple, retirent leurs chaussures avant d'entrer dans une mosquée.

Bettina se mit à rire.

— Et si nous faisons semblant d'être dans une mosquée ?

— Je pense que le révérend serait plutôt surpris, répondit Nolita dans un sourire.

Comme elle voyait que la fillette hésitait encore, elle ajouta :

— Si vous n'avez pas envie de venir avec moi, Bettina, je le comprendrai très bien.

— Mais aimeriez-vous que je vous accompagne ?

— Bien sûr ! Sinon je ne saurai même pas où je devrai m'asseoir et je me sentirais bien seule sans vous.

— Je vais mettre ma plus jolie robe, déclara la petite fille.

Nolita comprit que c'était la première fois qu'on faisait appel à elle ; elle n'avait jamais eu l'occasion de donner quelque chose d'elle-même. Elle avait été élevée dans l'idée qu'elle était riche, qu'elle pouvait tout acheter et qu'elle n'avait aucun effort personnel à fournir.

Nolita passa une des ravissantes toilettes de sa tante retouchée par Mlle Bromley, posa un petit chapeau garni de fleurs sur sa tête et prit une ombrelle assortie.

— Moi aussi je veux une ombrelle, décida Bettina dès qu'elle la vit

— Bien sûr ! Je vais vous en prêter une. J'en ai au moins une demi—douzaine dans mon armoire. Choisissez—la vous—même.

— Vous parlez sérieusement ? Grand—mère ne me permet jamais de toucher à ses affaires.

— Puisque ma tante a eu la bonté de partager ses vêtements avec moi, je ne vois pas pourquoi je ne les partagerais pas aussi avec vous.

Bettina choisit une ombrelle assortie à sa robe, qui était très jolie et très élégante. Nolita n'avait jamais revu celle que Bettina portait le jour de son arrivée, toute déchirée, et qui représentait sans doute pour elle l'étendard de la révolte.

Une voiture les attendait devant la porte. Nolita descendit le grand escalier en priant le ciel de ne pas rencontrer les invités du marquis qui avaient envahi la maison depuis le vendredi.

Personne n'avait demandé à voir la petite fille. Elles s'étaient arrangées toutes les deux pour aller aux écuries aux heures où elles ne risquaient guère de croiser quelqu'un, et elles avaient avec soin évité de passer par les jardins.

Il était néanmoins impossible d'ignorer l'affluence des convives au rez—de—chaussée. Il suffisait d'écouter les conversations des domestiques.

Une femme de chambre était venue leur porter leur petit déjeuner dans la salle d'étude, où, habituellement, cette tâche était réservée à un valet de pied.

— Cinquante personnes à dîner demain ! s'était—elle exclamée.

— Et que va—t—on leur servir ? avait demandé Bettina, curieuse.

— Assez de nourriture pour faire couler un navire! Et assez de vin pour remplir le lac!

— Et après, danseront—ils?

— Un orchestre est venu de Londres, et toutes les tables de jeu sont installées. Comme dit Mme Briggs : « D'ici demain matin, bien des fortunes auront été faites et défaites! »

Nolita trouvait que ces conversations n'étaient pas ce qui convenait à Bettina. Mais elle pouvait difficilement y mettre fin sans se montrer désagréable.

Lorsque Bettina fut couchée, Mme Flower vint lui demander si elle n'avait besoin de rien. En réalité, elle avait surtout envie de bavarder.

— C'est une honte, mademoiselle, vous êtes la nièce de lady Katherine et vous n'êtes pas invitée en bas, avec les autres; vous restez là toute seule, sans personne à qui parler!.

— Je suis très heureuse comme ça, Mme Flower. Croyez—le si vous voulez, je n'ai pas la moindre envie d'assister à une réception ou de danser.

— C'est curieux! Vous seriez pourtant la plus jolie de toutes avec une de ces toilettes que votre tante vous a données.

— J'ai bien peur de n'avoir jamais l'occasion de les mettre. Elles resteront suspendues sur leurs cintres jusqu'à ce que les mites les aient mangées!

— Il n'y a pas de mites dans cette maison! avait protesté l'intendante. Vous êtes si jolie, mademoiselle, avait—elle ajouté en la regardant, que c'est un crime de vous tenir enfermée. Vous devriez pouvoir sortir et vous amuser, comme toutes les jeunes filles de votre âge!

Après un moment de silence, Mme Flower avait repris comme poursuivant ses pensées :

— Si vous faisiez vos débuts dans le monde, je ne pense pas que vous seriez invitée à des réceptions comme celle que donne le marquis cette semaine. Ses amies sont très belles mais elles ne sont pas du même rang que celles qui venaient ici du temps du défunt marquis!

— Personne ne parle jamais de lui. Était—il très conventionnel?

— Plutôt très carré. Il aimait que tout soit à sa place et il ne recevait que le dessus du panier de l'aristocratie. Ce n'est pas lui qui aurait approuvé les écarts du Prince de Galles, pas plus que ceux de son fils!

Nolita se demanda ce que la marquise douairière pensait des principes de son mari. Comme si elle l'avait deviné, Mme Flower poursuivit :

— Milady était beaucoup plus jeune que son mari et il était très sévère avec elle, trop sans doute. C'est sans doute pour ça qu'aujourd'hui, elle...

Elle s'interrompt, craignant d'aller trop loin, mais Nolita n'avait pas de mal à deviner ce qu'elle hésitait à dire. Au risque de paraître indiscrète, elle ne put s'empêcher de demander :

— Comment se fait-il que la mère de lady Bettina soit morte si jeune?

Mme Flower eut l'air surpris.

— Comment? On ne vous l'a pas dit? Elle a fait naufrage en allant voir son père en Amérique. C'est pourquoi le marquis n'a jamais autorisé Bettina à rendre visite à son grand-père.

— Je l'ignorais. C'est affreux! s'exclama Nolita.

— Personne n'y fera allusion devant vous, mais sachez que la marquise était partie furieuse, à la suite d'une querelle avec son mari. Dans sa précipitation, elle a pris le premier bateau venu. Ils ont essuyé une tempête, et il n'y a pas eu un seul survivant.

— Quelle tragédie! Surtout pour Bettina.

— Je pense qu'elle ne se souvient pas de sa mère. Quand milord s'est marié, il était beaucoup trop jeune pour perdre sa liberté. Mais le défunt marquis était un homme autoritaire et ces deux pauvres jeunes gens qui se connaissaient à peine se sont retrouvés devant l'autel avant d'avoir pu dire « ouf »!

Nolita commençait à comprendre l'atmosphère étrange de cette grande maison.

Si c'était son père qui avait obligé le marquis à épouser une riche Américaine, il y avait fort à parier que c'était aussi le père de la jeune fille qui avait voulu cette alliance avec la noblesse anglaise. La jeune femme avait bel et bien été sacrifiée à des intérêts qui n'étaient pas les siens.

Nolita comprenait aussi l'origine du cynisme du marquis. Il avait perdu ses illusions, il n'avait pas eu le temps d'aimer sa femme, mais ce n'était pas une raison pour priver sa fille d'affection, d'autant quelle lui ressemblait par bien des traits de son caractère.

Tout en descendant l'escalier, Nolita regardait Bettina. Avec sa robe blanche et son petit chapeau blanc noué sous le menton par des rubans roses, c'était une petite fille dont plus d'un père eût été fier.

Nolita sursauta lorsqu'elle vit le marquis pénétrer dans le hall en même temps qu'elles. Il leur jeta un regard surpris :

— Où allez-vous donc ainsi habillées, de si bonne heure?

— A l'église, papa, répondit Bettina. Mlle Walford dit que nous avons toutes sortes de remerciements à adresser au bon Dieu. Vous devriez peut-être le remercier, vous aussi, de ce que César a remporté le Grand Prix hier.

Nolita fut très étonnée. Elle n'avait pas pensé que Bettina aurait prêté attention à la nouvelle que Sam lui avait annoncée le matin même. Toute l'écurie avait dû parier sur César et s'était réjouie avec

Sam de ce que le marquis possédât un nouveau vainqueur.

— C'est une bonne idée, remarqua le marquis. Mais j'ai à faire ce matin.

— Vous avez encore du temps devant vous avant d'aller déposer vos hommages aux pieds de ces dames, dit Bettina d'un ton méprisant. On vient à peine de leur monter leur petit—déjeuner.

Le marquis fronça les sourcils. Très gênée, Nolita se hâta de sortir. Elle était déjà installée dans la voiture lorsque Bettina la rejoignit en courant, Elle s'assit à côté d'elle et elles restèrent silencieuses jusqu'au moment où leur équipage franchit le pont sur le lac.

Bettina demanda d'une petite voix :

— Est—ce que je vous ai fâchée?

— Je préfère ne pas y penser, répondit Nolita.

— Mais pourquoi papa perd—il tout son temps avec ces pimbêches stupides?

Nolita comprit soudain que l'enfant était jalouse. Comment cette idée ne lui était—elle pas venue plus tôt? Elle essayait par tous les moyens d'attirer l'attention de son père.

Nolita devait—elle expliquer au marquis que s'il se montrait plus gentil et plus affectueux avec sa fille, que s'il lui faisait de temps à autre un compliment, tout pourrait changer dans leurs rapports et dans le caractère de Bettina ?

Non, il lui faisait trop peur et elle n'oserait jamais lui dire une chose pareille.

Ce matin—là, en regardant Bettina monter Red Flag, Nolita pensa à tout ce que le marquis perdait en ne s'occupant pas lui—même de sa fille. Il ne venait jamais l'admirer ni l'encourager. Il ne venait jamais constater ses progrès. Son attitude était à l'opposé de celle de son propre père et Nolita en souffrait pour la petite fille.

— Savez—vous ce que nous allons faire, Bettina? Nous allons sauter de nouveau cet obstacle et, demain, nous demanderons à Sam de monter la barrière.

— Et après—demain, on la montera encore? demanda Bettina.

Nolita hocha la tête.

— Formidable! Et quand l'obstacle sera aussi haut que celui du Grand National, on demandera à papa de me donner le prix.

Comme si ses paroles avaient eu un effet magique, Nolita aperçut le marquis qui galopait vers elles sous le couvert des arbres.

— Voici votre père! Montrez—lui de quoi vous êtes capable et tenez—vous bien en selle comme je vous l'ai appris. Regardez comme il monte bien, lui. C'est un excellent cavalier.

— Je vais l'étonner, répondit Bettina simplement.

Et elle dirigea Red Flag vers l'obstacle.

Le cheval passa largement au—dessus de la barrière, Bettina

continua jusqu'au bout du champ puis revint sur ses pas : elle voulait sauter encore une fois.

Le marquis arrêta son cheval à côté de celui de Nolita.

— Bettina a fait de grands progrès avec vous, mademoiselle.

— Elle monte très bien, milord. Comme je m'y attendais, d'ailleurs.

— Serait—ce un compliment détourné? demanda—t—il.

— Bien sûr! répondit Nolita, les yeux rivés sur Bettina qui revenait sur l'obstacle.

Puis sans réfléchir, sans choisir ses mots, elle ajouta :

— Faites—lui des compliments. Elle les mérite! Vous rendez—vous compte que personne ne lui dit jamais qu'elle fait quelque chose de bien et de bon ?

Le marquis la regarda d'un air surpris, mais elle n'en avait cure. Elle gardait les yeux fixés sur Bettina qui allait sauter — et qui sauta parfaitement. Elle revint vers eux, les joues rouges, les yeux brillants, différente de la petite fille morose et brutale qu'elle était quelques jours avant. Elle arrêta Red Flag en face d'eux et, Comme Nolita s'y attendait, regarda son père. Nolita n'ajouta pas un mot.

— Je ne savais pas que vous montiez si bien, dit le marquis.

— Vous trouvez que je monte bien? insista Bettina qui espérait encore des compliments.

— Oui. Je vois qu'il va falloir que je fasse remettre en état pour vous l'ancien champ de courses, j'y songe déjà depuis quelque temps.

Bettina ouvrit de grands yeux.

— C'est vrai, papa? Oh! ce serait merveilleux! Je ne l'ai pas encore montré à Mlle Walford.

— Je suis sûr que Mlle Walford trouvera l'idée excellente. Je m'en occuperai dès que je serai rentré à la maison. Et maintenant, si nous allions faire un petit tour ensemble?

La perspective d'avoir un champ de courses à sa disposition enchantait Bettina qui se mit à bavarder comme une pie. Pas une seule fois, elle ne se montra agressive ou capricieuse.

— Mlle Walford avait décidé que l'on relèverait un peu plus tous les jours l'obstacle que je viens de sauter. Mais avec le champ de courses, nous n'en aurons plus besoin. J'essayerai de vous battre, papa, à condition bien entendu que vous ne montiez pas Dragonfly!

— Et pourquoi pas Dragonfly? demanda le marquis.

— Sam dit qu'il sera plus rapide que tous les chevaux que vous avez jamais possédés.

— Dans ce cas je le monterai à la première occasion.

— Oh! Laissez—moi le monter d'abord! s'écria Nolita, sans réfléchir.

— Vous êtes bien sûre de vouloir prendre ce risque? Ce cheval a des réactions imprévisibles. Il pourrait vous jeter à terre!

— Ce ne serait pas la première fois que la chose m'arriverait, répondit Nolita en souriant. D'ailleurs, je pense qu'il se conduira mieux avec moi qu'avec vous.

— Je le crois sans peine, reconnut le marquis. Vous avez un pouvoir sur lui qui nous manque, à nous pauvres mortels!

Elle vit qu'il se moquait d'elle et elle rougit en baissant les yeux.

— Je le pense vraiment, s'empressa d'ajouter le marquis.

Elle tourna la tête pour le regarder, surprise de voir qu'il l'avait devinée. Mais son expression la mit mal à l'aise et, gênée, elle toucha légèrement son cheval du bout de sa cravache pour les dépasser.

— Papa! s'écria Bettina, regardez! Il y a quelqu'un là—bas! Qui cela peut—il bien être?

Elle lui montra du doigt, au loin, un cavalier qui se dirigeait vers les arbres.

Le marquis jeta un regard distrait dans la direction qu'elle lui indiquait.

— Ce doit être un fermier.

— Il monte comme un Américain, remarqua Nolita.

— Qu'est—ce qui vous fait dire cela? demanda le marquis.

— Il chevauche long.

Le marquis chercha à l'apercevoir de nouveau, mais il avait disparu dans les bosquets.

— Vous êtes très observatrice, Mlle Walford. Je n'ai pas fait attention à sa façon de monter. Je me suis seulement demandé ce qu'il faisait sur mes terres.

Ils venaient d'atteindre un champ tout en longueur, au sol bien plan. Bettina s'écria :

— Je vous défie à la course, papa!

— Très bien! Allons—y, Mlle Walford! répondit le marquis avec bonne humeur.

Bettina galopait en tête, et Nolita remarqua que le marquis, qui aurait pu facilement la rattraper, retenait son cheval. Bien entendu, elle fit de même, et Bettina termina avec une bonne longueur d'avance sur eux.

— J'ai gagné! J'ai gagné! cria—t—elle. Je vous ai battus tous les deux! Et maintenant, papa, dites que je peux monter tous les chevaux de votre écurie, et pas seulement Red Flag!

— Certainement, répondit le marquis, mais à une condition.

— Laquelle? demanda la fillette, inquiète.

— Que Mlle Walford approuve votre choix, répondit—il en souriant.

— Je ferai ce qu'elle dit, mais je ne veux pas que Sam s'en mêle.

— Vous avez marqué un point, Bettina, ne poussez pas trop votre avantage.

Mais il n'avait pas perdu son sourire et Nolita eut l'impression, pendant le trajet qu'ils firent ensemble pour rentrer, qu'il était fort bien disposé.

De retour dans la salle d'étude, Bettina demanda à Nolita :

— Papa sait que je suis bonne cavalière, n'est—ce pas?

— Il a été très impressionné. Je pense que vous pouvez l'ensorceler, comme vous m'aviez conseillé de le faire.

— Je crois que papa préférerait que ce soit vous.

— Et moi, je crois que vous devriez lui faire la surprise qu'il découvre qu'il a une fille charmante et très douée.

Bettina resta un instant silencieuse.

— Comment pourrait—il penser ça? demanda—t—elle enfin.

— Il le pensera si vous l'êtes.

— Et comment l'être?

— Ce n'est pas plus difficile que de monter à cheval.

Bettina se mit à rire.

— Bon. Surprenons—le. Peut—être qu'ensuite, lui et grand—mère cesseront de me faire des reproches continuels!

Nolita prit soudain conscience avec soulagement qu'elle n'avait pas revu la marquise depuis son arrivée. Mais elle ne pouvait ignorer que les domestiques étaient choqués par la conduite de celle—ci. Ils faisaient attention à leurs propos en présence de Nolita et s'arrêtaient souvent au milieu d'une phrase, mais il n'était pas difficile de deviner de quoi ils parlaient. Quant à Bettina, moins elle en saurait, mieux cela vaudrait.

Ce jour—là, Nolita devait avoir deux heures de liberté après le déjeuner : un professeur venu de l'extérieur devait donner à Bettina une leçon de français.

— Je ne veux pas de cette leçon! Je veux rester avec vous,; dit—elle à Nolita.

— Vous devez apprendre le français, et l'apprendre bien. Mon père considérait qu'il était très important de connaître plusieurs langues.

— Pourquoi ?

— Parce que si vous allez à l'étranger, vous comprendrez ce que disent les gens et vous pourrez leur parler sans avoir besoin d'un interprète.

Bettina gardait les sourcils froncés. Nolita poursuivit :

— Imaginez que vous assistez à un dîner où tout le monde rit, et vous ne pouvez même pas savoir de quoi! Il paraît que les Français font volontiers des compliments aux dames. Supposez que l'un d'eux vous dise qu'il vous trouve jolie et élégante, qu'il admire la façon dont vous montez à cheval, et que vous, pendant ce temps, pensez qu'il vous parle de la pluie et du beau temps...

Bettina se dérida :

— Je ne voudrais pas rater un compliment!

— Alors, il faut apprendre le français!

— Pourriez-vous demander à Mademoiselle de m'apprendre ce qu'un Français pourrait me dire, afin que je puisse le comprendre?

— Vous le lui demanderez vous-même. Mais il ne suffit pas de comprendre. Il faut encore être capable de répondre!

— Je suis sûre que Mademoiselle ne sait rien de tout cela. Elle est vieille, laide, et personne n'a jamais dû lui faire le moindre compliment.

— Mais elle est française. Si vous travaillez bien, vous pourrez peut-être persuader votre papa, d'ici un an ou deux, de vous envoyer faire un voyage en France.

— Vous pensez qu'il me le permettrait?

— Pourquoi pas?

— Et vous viendriez avec moi?

— Cela dépendra de beaucoup de choses; mais cela me ferait plaisir de pratiquer un peu mon français, répondit Nolita de façon évasive.

— Alors, nous irons ensemble! s'écria Bettina triomphante. Oh! mademoiselle Walford, vous avez toujours des idées merveilleuses! Comment se fait-il que les autres n'y pensent jamais?

— Vous savez ce que je vais faire? Comme votre père sort cet après-midi, il n'y aura personne dans la bibliothèque. Je vais aller voir si je peux trouver un livre sur la France, avec des illustrations, que nous pourrions lire ensemble.

— Cela me plairait, répondit Bettina. Cela me plairait même beaucoup.

— Très bien. Dans ce cas, j'y vais tout de suite.

Elle pensa aussi qu'elle avait la permission du marquis pour acheter tout ce dont Bettina pouvait avoir besoin. Mais elle verrait d'abord la bibliothèque de Sarle Park qui avait la réputation d'être bien fournie; elle pourrait y trouver d'autres livres intéressants pour Bettina.

Dès que la fillette fut assise en face de Mademoiselle, une dame triste et austère, Nolita descendit à l'étage au-dessous.

La maison paraissait très calme, les invités étaient partis. Nolita prit le couloir qui desservait la bibliothèque, non loin du bureau du marquis.

Elle fut contente, en entrant dans la pièce, de la trouver déserte. Cette bibliothèque était en effet fort impressionnante. Il y avait tant de livres qu'elle se demanda comment il était possible d'en trouver un en particulier.

Par bonheur, elle aperçut sur la table un gros volume relié en cuir

sur lequel on pouvait lire : *Catalogue de la bibliothèque du très noble marquis de Sarle*. Elle l'ouvrit. Écrits à la main, d'une écriture élégante, tous les titres y étaient répertoriés.

La section française était importante. Dès qu'elle eut réussi à la situer, Nolita déplaça vers elle, avec difficulté, un lourd escabeau d'acajou. Le livre qu'elle cherchait était classé sur les rayonnages les plus élevés.

Elle trouva le volume et l'ouvrit : elle l'aurait souhaité plus abondamment illustré. Elle le remit en place et en choisit un autre. Celui—ci, publié une dizaine d'années auparavant, montrait toutes les améliorations que le baron Haussmann avait apportées à Paris grâce à son plan d'urbanisme. Cela devrait intéresser Bettina. Elle le mit sous son bras et en saisissait un autre quand elle entendit un bruit de pas.

Pensant qu'il s'agissait du marquis, elle s'apprêtait à lui expliquer la raison de sa présence dans la bibliothèque, quand, regardant l'homme du haut de son escabeau, elle reconnut M. Farquahar.

Elle espéra un instant qu'il ne la remarquerait pas, mais il s'arrêta au pied de l'échelle et s'écria :

— Ah, vous voilà enfin, jolie demoiselle! Je commençais à croire, ne vous voyant nulle part, que vous n'existiez que dans mes rêves!

Nolita, mal à l'aise, ne trouva rien à répondre.

— Je constate que non seulement vous êtes bien réelle, mais encore que vous êtes plus ravissante que dans mon souvenir, poursuivit—il.

— Je suis venue chercher quelques livres pour Bettina, murmura—t—elle, un peu oppressée.

— Eh bien! je vais vous aider, déclara Farquahar. Ou plutôt, descendez donc de là pour que nous puissions bavarder. J'attends ce moment depuis assez longtemps!

— Je dois retourner à la salle d'étude!

— Chercheriez—vous à me fuir? demanda—t—il, avec un sourire qu'elle trouva déplaisant et très familier.

Elle mit le second volume sous son bras et se mit lentement à descendre. M. Farquahar ne bougeait pas. Il l'attendait au bas des marches, lui barrant le passage. Nolita s'arrêta à mi—chemin, hésitante.

—Comment pouvez—vous perdre votre temps avec cette enfant ennuyeuse et insupportable? Quand on est aussi jolie que vous, on a bien d'autres sujets d'intérêt!

Il y avait quelque chose dans le ton de sa voix qui l'effraya. Elle répondit, tremblante :

— J'aime beaucoup Bettina, et elle m'attend. Voulez—vous me laisser passer?

— Pas sans que vous ayez payé pour ça! déclara—t—il en lui

tendant les bras.

Il n'y avait pas à se méprendre sur ses intentions. Nolita poussa un cri.

— Laissez—moi passer! Vous n'avez pas le droit de me parler comme ça.

— Personne n'en saura rien. Le Dragon fait la sieste et je suis libre de m'amuser comme je l'entends.

— Cessez de parler de cette façon; c'est malhonnête et déplaisant!

— Je suis d'accord. Pourquoi parler? S'embrasser est beaucoup plus agréable, vous verrez! répliqua—t—il, en cherchant à la saisir par le bras.

Nolita recula et remonta quelques marches, ce qui le fit rire.

— Je ne suis pas sûr que cet engin puisse nous supporter tous les deux. Mais cela, vaut la peine d'essayer! dit—il en posant le pied sur l'escabeau.

Nolita ne savait que faire :

— Allez—vous—en! Partez! Laissez—moi tranquille!

— Je n'en ai pas du tout l'intention, répliqua—t—il avec une expression cynique qui lui fit peur.

Il grimpa quelques marches. Nolita laissa de nouveau échapper un cri.

— Que se passe—t—il ici? demanda tout à coup une voix.

Le cœur de Nolita bondit dans sa poitrine. C'était le marquis. De toute sa vie, elle n'avait jamais vu arriver quelqu'un avec autant de plaisir.

Il s'avança vers eux, les sourcils froncés. Il n'eut pas besoin de prononcer un mot, M. Farquahar redescendit précipitamment les marches et avec une désinvolture qu'il était loin d'éprouver, il salua le marquis.

— Bonjour, Sarle ! Je vous croyais sorti.

— Eh bien, vous vous êtes trompé. Et ma mère réclame vos services!

Plus encore que ses paroles, le ton du marquis était volontairement insultant. Le visage en feu, M. Farquahar répondit aimablement :

— Mais bien sûr. J'y vais sur—le—champ. Je ne voudrais pour rien au monde la contrarier.

Le marquis ne dit rien, mais lui jeta un tel regard qu'Esmond Farquahar détourna les yeux et prit la porte.

Nolita, perchée au sommet de l'escabeau, tremblait encore.

— Je suis désolé que cet imbécile vous ait bouleversée à ce point, dit calmement le marquis. Passez—moi ces livres. Vous descendrez plus aisément.

Elle obéit et descendit, encore très émue. Comme pour la mettre à l'aise, le marquis examina les livres qu'il avait en main.

— Du français! Je ne pensais pas que c'était dans les possibilités de Bettina.

— Je veux seulement lui montrer des illustrations pour l'intéresser à la France et lui donner envie d'apprendre la langue.

Le marquis sourit :

— Vos méthodes sont à la fois si fines et si simples! Je commence à penser que j'ai été tout à fait stupide.

Il s'aperçut qu'elle était très pâle, encore sous le coup de la frayeur.

— Asseyez—vous un instant, proposa—t—il. Je vous promets que Farquahar vous laissera en paix désormais. Je sais qu'aucune maison respectable ne devrait accueillir un pareil individu sous son toit, mais, malheureusement, je n'y peux rien.

Il avait ajouté ces derniers mots comme pour lui—même. Nolita éprouva soudain pour lui de la compassion. Elle avait trouvé Esmond Farquahar vulgaire la première fois qu'elle l'avait vu, quand il lui avait adressé ce clin d'œil dans le salon de la marquise. Mais elle voyait à présent qu'il était ce que son père appelait un goujat, un de ces malappris comme il en rencontrait sur les champs de courses et qu'il n'aurait en effet jamais songé à ramener chez sa femme.

Nolita se sentait encore tremblante et accepta l'invitation du marquis de bonne grâce. Elle s'assit sur le sofa. Grâce à lui, elle avait échappé à une expérience humiliante et dégradante.

— N'y pensez plus, ajouta le marquis comme s'il lisait dans ses pensées. C'est la rançon de votre beauté. Lorsqu'ils vous voient, les hommes perdent la tête...

Nolita le regarda, étonnée qu'il ait pu dire ou penser quelque chose d'aussi flatteur.

— Je trouvais, poursuivit—il, que vous aviez l'air trop jeune pour l'emploi. En vérité, vous paraissez jeune, car vous l'êtes en effet! Votre tante n'aurait—elle pas pu vous chaperonner pour vous faire profiter de la saison à Londres?

Nolita baissa les yeux.

— Tante Katherine pense qu'elle est trop jeune elle—même pour servir de chaperon, balbutia—t—elle.

— Et vous beaucoup trop séduisante, acheva le marquis. Ma foi, les coquettes sont toutes les mêmes à travers le monde, incapables de dominer leur jalousie...

— Je vous en prie... Il ne faut pas critiquer tante Katherine. D'ailleurs, je n'ai aucune envie de passer la saison à Londres. Personne ne veut me croire, mais c'est vrai : les réceptions et les bals ne me tentent pas. J'aime la campagne et monter à cheval.

— Auriez—vous pu le faire, si vous étiez restée chez vous? demanda le marquis.

Il pensait qu'elle n'aurait pas eu les moyens d'entretenir des

chevaux. Elle faillit lui parler d'Eros, elle sentait qu'il pourrait la comprendre. Mais elle se ravisa; c'était trop dangereux. Il risquait d'aller tout raconter à sa tante.

Devant son silence, le marquis reprit :

— Eh bien! Vous êtes à la campagne et mes chevaux sont à votre disposition, mademoiselle Walford. Cela peut-il servir de compensation?

— Oui, bien sur, et je vous en suis très très reconnaissante. Je n'aurais jamais cru qu'un jour il me serait donné de monter des bêtes aussi magnifiques.

Elle s'arrêta un instant et ajouta, de façon un peu incohérente :

— Je ne me plains pas, croyez—moi. Je ne me plains pas d'être ici. Je suis contente d'être avec Bettina. Il me semble qu'elle commence à avoir confiance en moi. C'est tout simplement ridicule de ma part de me laisser effrayer par quelques bêtises!

— Et par M. Farquahar, fit observer le marquis d'une voix dure.

— Je vous en prie, ne dites rien, ne faites rien à ce sujet, supplia—t—elle. Si jamais votre mère l'apprenait, elle pourrait en être blessée ou bouleversée. Et, du reste, il n'y a rien à raconter, puisque vous m'avez tirée de cette situation gênante...

— Je dois m'assurer que pareille chose ne se reproduira pas, répliqua le marquis.

— Je ferai attention désormais et je ne m'aventurerai pas seule dans cette partie de la maison.

— Mais c'est insensé de penser que vous ayez besoin de protection dans ma propre maison! s'écria—t—il. J'ai bien envie de...

Nolita lui posa la main sur le bras.

— Non, non! Je ne sais pas ce que vous avez l'intention de faire, mais ne le faites pas, je vous en supplie. Si on apprend ce qui s'est passé ici aujourd'hui, je serai obligée de m'en aller.

Le marquis ne répondit pas, ne bougea pas, mais Nolita eut l'impression qu'il avait compris ce qu'elle avait essayé de lui dire.

Elle s'aperçut qu'elle avait toujours la main posée sur son bras, la retira doucement et se leva.

— Je vais remonter, milord. Je vous remercie d'avoir été si gentil. J'espère qu'avec le temps, je m'habituerai à ces petits événements qui ne sont pas si terribles après tout !

— Restez telle que vous êtes! riposta—t—il d'un ton tranchant. Ce n'est pas à vous, c'est à nous de changer!

Elle le regarda avec stupeur.

— Vous direz à Bettina, ajouta—t—il en lui rendant ses livres, que si elle fait de réels progrès en français, je verrai à l'envoyer en France, ou même à l'y emmener moi—même.

Nolita poussa une exclamation de joie.

— C'est ce que je lui avais laissé entrevoir. Je suis très contente que vous y ayez pensé aussi! Quand je vais le lui annoncer, elle va faire des progrès et travailler, j'en suis sûre.

— Je tiendrai ma parole, mademoiselle Walford.

— Merci, milord.

Nolita lui fit une révérence et, ravie, ayant oublié pour l'instant jusqu'à l'existence d'Esmond Farquahar, elle se précipita vers la salle d'étude.

— J'ai fini! s'écria Bettina.

Nolita vint regarder par—dessus son épaule. Bettina était très absorbée, depuis le petit déjeuner, par la confection d'une carte d'anniversaire pour sa grand—mère. Le dessin n'était pas mal et les couleurs assez jolies.

— C'est très bien! approuva Nolita. Surtout pour un premier essai!

— Vous pensez qu'elle plaira à grand—mère?

— Je suis certaine qu'elle sera enchantée, ne serait—ce que parce que c'est la première fois que vous lui offrez quelque chose.

— Je lui en ai déjà donné une à Noël, mais je l'avais achetée toute faite.

— Ce n'est pas la même chose. Ma mère attachait beaucoup plus de prix aux choses que je faisais moi—même qu'à toutes celles que je pouvais acheter.

Bettina réfléchit un instant.

— Comme j'ai beaucoup d'argent, les gens attendent toujours de moi que je leur offre des choses très coûteuses.

Nolita sourit.

— Le cadeau le plus précieux que l'on puisse faire à quelqu'un c'est de lui donner de soi—même, de son amour.

— Et c'est ce que vous donnez aux gens? demanda Bettina.

— Comme je n'ai pas d'argent, c'est ça ou rien!

Elles éclatèrent de rire. Puis Bettina prit sa carte et un bouquet de fleurs qu'elles avaient arrangé ensemble avec goût.

— Allons voir grand—mère tout de suite. Après, nous pourrions aller nous promener.

Nolita avait appris par Mme Flower que c'était l'anniversaire de la marquise ce jour—là. Et, pour éviter de rencontrer Esmond Farquahar, elles avaient décidé d'aller la voir le plus tôt possible.

Elles avaient cueilli les fleurs la veille, à la fin de l'après—midi. Cela avait été l'occasion de faire comprendre à Bettina, puisqu'il s'agissait d'un cadeau, qu'elle ne devait pas se borner à commander un bouquet aux jardiniers, mais qu'elle devait choisir, couper et arranger les fleurs elle—même. C'était quelque chose qu'elle n'avait jamais fait auparavant, et elle avait été enchantée du résultat de ses efforts,

comme elle était à présent ravie de sa carte.

— Pensez—vous que grand—mère comprendra que les colombes que j'ai dessinées sont celles qui sont sur la pelouse?

— J'en suis sûre.

— Vous devez venir avec moi, déclara Bettina quand elles furent dans l'escalier.

Nolita hésita.

— Il vaut mieux que vous soyez seule avec votre grand—mère.

— Non, je veux que vous veniez, insista l'enfant.

Nolita sentit que Bettina était sur le point de faire un caprice. Comme elle tenait à ce que la petite fille parût sous son meilleur jour, elle céda.

— D'accord pour cette fois, Bettina. Mais à l'avenir, il vaudra mieux que vous y alliez seule.

Bettina serra les lèvres. Elle n'aimait pas sa grand—mère et si elle avait accepté de lui faire quelque chose de ses propres mains à l'occasion de son anniversaire, c'était parce que Nolita lui avait présenté la chose comme un jeu.

Elles arrivèrent dans l'aile sud. Nolita frappa à la porte et une femme de chambre vint leur ouvrir.

— Milady peut—elle recevoir sa petite—fille? Elle lui apporte un cadeau pour son anniversaire.

— Je vais voir, répondit la femme de chambre, très étonnée.

Elle disparut dans la chambre de la marquise. Bettina se mit à tripoter son bouquet. Nolita sentait qu'elle aurait préféré déposer sa carte et ses fleurs et retourner tout de suite dans la salle d'étude.

La femme de chambre réapparut et annonça :

— Milady vous attend.

Bettina entra mais s'aperçut que Nolita ne la suivait pas.

— Venez avec moi... supplia—t—elle.

Pour éviter une scène, Nolita entra derrière Bettina dans la chambre de la marquise.

La pièce était somptueuse. La marquise était couchée dans son lit tendu de rideaux de soie bleue et surmonté d'une ronde d'anges dorés sculptés. Vue de loin, elle était très belle dans sa liseuse de mousseline rose bordée de dentelle. Malgré l'heure matinale, elle avait déjà plusieurs rangs de perles autour du cou.

— Bon anniversaire, grand—mère! dit Bettina en avançant, son bouquet dans une main, sa carte dans l'autre.

Nolita, très fière d'elle, la trouvait charmante. Elle lui avait mis sa plus jolie robe et avait fixé dans ses cheveux bruns deux gros nœuds de satin rose. La marquise pouvait la contempler avec satisfaction, du moins l'espérait—elle.

De l'endroit où elle se trouvait, près de la porte, Nolita jeta un

coup d'œil par la fenêtre qui donnait sur la terrasse. A sa grande surprise, elle aperçut M. Farquahar assis là, en robe de chambre, un journal ouvert devant lui, en train de prendre son petit déjeuner.

Nolita était si ébahie qu'elle resta à le regarder, sans même s'en rendre compte. Comme s'il avait senti sa présence, Esmond Farquahar tourna la tête et l'aperçut à son tour. Consternée, Nolita le vit se lever et détourna les yeux.

Bettina était debout près de sa grand—mère, qui lui demandait d'une voix affectée :

— Vous avez dessiné cela toute seule?

— Oui, grand—mère! Et Mlle Walford et moi nous avons cueilli toutes ces fleurs pour vous hier soir. Ce matin, nous les avons arrangées et attachées avec un de mes rubans.

— Vous vous êtes donné grand mal, observa la marquise.

Bettina lui avait rappelé l'existence de Mlle Walford et elle jeta un regard vers la porte; son expression se durcit lorsqu'elle vit Farquahar et Nolita face à face.

Comme sa grand—mère ne faisait plus attention à elle, Bettina insista :

— Vous avez remarqué les colombes sur la carte, grand—mère?

Mais la marquise ne répondit pas.

Elle regardait Esmond Farquahar, debout dans l'embrasure de la fenêtre, devant Nolita, beaucoup plus intéressé par la jeune fille que par le lit de la marquise.

— Vous pouvez aller maintenant, Bettina. Merci pour vos cadeaux, dit celle—ci d'un ton sec.

D'abord surprise, Bettina comprit qu'elle était libre, et courut rejoindre Nolita.

— Venez, mademoiselle Walford. Allons faire une promenade à cheval, dit—elle en la tirant par la manche.

Elles allaient sortir quand la marquise cria d'un ton impérieux :

— Un instant, mademoiselle Walford!

Nolita s'arrêta.

— La prochaine fois, je voudrais voir ma petite—fille seule. Il est inutile de l'accompagner. Vous n'avez qu'à rester à votre place, c'est—à—dire dans la salle d'étude!

— Bien, milady. Je ne l'oublierai pas, répondit Nolita d'un ton tranquille.

En sortant, elle entendit la marquise qui disait :

— J'ose espérer, Esmond, que vous avez assez de bon sens pour ne pas...

Nolita ferma la porte et entraîna Bettina en courant, comme si elle devait fuir à tout prix un événement très déplaisant.

Ce n'est que plus tard, comme elle passait sa tenue de cavalière,

qu'elle comprit qu'elle avait été choquée par la scène à laquelle elle venait d'assister.

En dépit des réflexions de Bettina à propos des jeunes amis de sa grand—mère, en dépit des allusions de Mme Flower, elle ne s'était jamais vraiment demandé ce que de telles relations impliquaient. Le spectacle d'Esmond Farquahar en robe de chambre, comme chez lui dans la chambre à coucher de la marquise, lui avait paru si scandaleux que tout son être se révoltait. Elle aurait voulu ne plus y penser. Par malheur, on ne domine pas si aisément ses pensées et ses sentiments...

Bettina n'avait pas été moins étonnée qu'elle. Elles se dirigeaient ensemble vers les écuries quand la petite fille demanda :

— Pourquoi cet horrible M. Farquahar prenait—il son petit déjeuner sur la terrasse de grand—mère? Et à une heure pareille! Il y a des siècles que nous avons pris le nôtre!

— Parce que nous avons beaucoup de choses à faire aujourd'hui : d'abord notre promenade à cheval et ensuite, je vous ai réservé une petite surprise.

— Qu'est—ce que c'est? demanda Bettina, enthousiaste et qui avait déjà oublié sa grand—mère.

— J'ai pensé que nous pourrions essayer de nous procurer nous—mêmes notre déjeuner en allant à la pêche.

— Mais comment?

— Il paraît qu'il y a des truites dans le lac. Si vous êtes d'accord, nous prendrons un panier de pique—nique, au risque de nous passer de plat de résistance.

— Vous voulez dire de truites?

— Oui. Je sais les faire cuire sur un feu si toutefois vous réussissez à en attraper. Je suis souvent allée à la pêche avec mon père.

Dès leur retour de promenade, Bettina enchantée se précipita dans ce qu'on appelait la salle d'armes pour y réclamer des lignes et un filet; Nolita s'occupait de faire préparer un panier de pique—nique.

Une demi—heure plus tard, elles se mettaient en route, portant chacune une anse du panier, la ligne sur l'épaule. Bettina était ravie par cette partie de pêche et par l'idée de faire cuire son propre déjeuner.

— On ne m'a jamais dit qu'il y avait des truites bonnes à manger dans le lac! J'avais déjà vu des poissons dans l'eau, mais je n'aurais jamais songé à en attraper pour les manger!

— Nous n'en attrapons peut—être pas aujourd'hui, fit observer Nolita. Nous serons peut-être obligées d'aller honteusement mendier un œuf avec notre thé, en rentrant.

— Jamais de la vie! Nous attrapons au moins un poisson, quitte à y passer la nuit!

Nolita éclata de rire :

— Je crois que vous perdrez patience bien avant!

Elle emmena Bettina près du lac, dans un coin à découvert mais hors de vue de la maison et où elles ne risquaient pas d'accrocher leurs hameçons dans des branches.

Le père de Nolita lui avait appris à pêcher suivant les règles, mais elle ne s'était jamais exercée que dans le petit ruisseau qui traversait le champ derrière leur maison. Le lac était très large et profond sur les berges, il fallait sans doute une très longue ligne pour atteindre le poisson au milieu du bassin.

D'abord, elle montra à Bettina comment tenir sa ligne et la lancer, ce qui prit déjà une bonne heure.

— Maintenant, allez—y, dit enfin Nolita. Et je vais essayer de mon côté. Je commence à avoir faim!

— Moi aussi! avoua Bettina.

Par malchance, le vent se mit soudain à souffler de face. Pour avoir quelque chance, il aurait fallu qu'elles soient sur la rive opposée, mais il était trop tard pour faire un si long chemin.

Noîita lança sa ligne et constata qu'il lui était impossible d'atteindre le centre du lac. Elle commençait à regretter d'avoir entraîné Bettina dans cette aventure, lorsqu'elle entendit résonner les sabots d'un cheval.

Elle aperçut bientôt le marquis qui s'approchait et les regardait, très surpris.

Bettina l'avait aperçu elle aussi.

— Je sais pêcher, papa! Je sais pêcher! cria—t—elle.

Le marquis descendit de cheval.

— Combien en avez—vous pris?

— L'ennui, c'est que nous avons le vent contre nous, expliqua Nolita. Et, à mon avis, le poisson doit se trouver au milieu du lac...

— Vous avez raison, dit le marquis en souriant. Mais je peux peut—être vous aider.

Il noua les rênes autour de l'encolure de son cheval et s'empara de la canne à pêche de Nolita.

— Si vous attrapez un poisson, papa, vous devrez rester et déjeuner avec nous, dit Bettina. Sinon, nous allons mourir de faim.

Amusé, le marquis demanda à Nolita :

— C'est vous qui avez eu cette idée?

— J'ai cru que ce serait une bonne idée, mais je commence à penser que les dieux sont contre nous!

Le marquis se mit à rire.

— Voyons ce dont je suis capable!

Il lança sa ligne avec une grande habileté, Bettina laissa tomber la sienne sur l'herbe et courut près de lui.

— Je voudrais bien être capable d'en faire autant !

— Je vous apprendrai, répondit le marquis, contre toute attente. Mais, pour l'instant, je dois m'occuper d'urgence de votre déjeuner.

Après quatre ou cinq tentatives infructueuses, la ligne plongea brusquement.

— Il a mordu! Il a mordu! s'écria Bettina.

— Venez m'aider, lui dit le marquis en tournant le moulinet. Nous allons essayer de faire tomber le poisson dans le filet de Mlle Walford.

Nolita courut chercher le filet qu'elles avaient laissé dans l'herbe. Tenant la canne avec précaution, le marquis laissa Bettina rembobiner le fil, tout en lui indiquant au fur et à mesure comment ferrer la truite. La tête hors de l'eau, d'un mouvement lent et régulier, vers le rivage. Au dernier moment, celle—ci fit un effort désespéré pour s'échapper, mais Nolita la recueillit dans son filet.

Bettina était au comble de l'excitation.

— J'ai pris un poisson! J'ai pris un poisson! C'est le mien, n'est—ce pas, papa?

— Disons, pour être justes, que nous avons droit chacun à la moitié...

C'était une belle truite mouchetée d'environ une livre et demie. Le marquis la tua après avoir enlevé l'hameçon.

— Pensez—vous que cela suffira pour nous trois? demanda—t—il à Nolita avec un sourire.

— Si nous en avons une ou deux de plus, le repas serait moins austère...

Malgré son imposante stature qui se découpait sur le ciel, Nolita constata que le marquis ne lui faisait plus peur. Elle se sentait même très à l'aise avec lui. Peut—être avait—elle l'impression de se retrouver à la pêche avec son père.

Pensant qu'il essayait de prendre un autre poisson, Nolita envoya Bettina chercher du bois, lui montra comment préparer le feu et, quand il eut pris, enveloppa la truite dans du fenouil.

Elle allait la faire cuire quand le marquis revint avec deux autres poissons.

— J'espère que j'ai gagné le droit de déjeuner avec vous! déclara—t—il.

— Mais que va—t—on penser chez vous si l'on ne vous voit pas rentrer? demanda Nolita.

— Quelle importance? répondit—il avec un haussement d'épaules.

Nolita n'ajouta rien mais elle était convaincue que la marquise, si elle l'apprenait, verrait d'un très mauvais œil leur déjeuner sur l'herbe. Elle avait conscience de lui avoir déplu dès le premier regard et c'était sans doute pour éviter que M. Farquahar —ou même son fils— ne la rencontre que la marquise ne lui avait pas demandé une seule fois depuis son arrivée de lui amener Bettina. Il valait mieux espérer

qu'elle n'ait jamais vent de la façon dont Esmond Farquahar s'était conduit avec elle dans la bibliothèque. Nolita tremblait à cette seule pensée.

Mais elle oublia tout quand ils en furent aux truites. Elle avait apporté des citrons pour en relever le goût, de la salade de laitue et des tomates.

Bettina riait en se brûlant les doigts; quant au marquis, il déclara n'avoir jamais rien mangé d'aussi délicieux et jura qu'à l'avenir il ne voulait plus voir une seule note de poissonnier à Sarle Park.

Pour toute boisson, ils avaient de la limonade, que le marquis parut boire avec autant de plaisir que Bettina. Il mangea presque tout le fromage à lui seul, tandis que Bettina essayait de lui faire griller un toast. Le résultat fut une croûte noirâtre et carbonisée.

— Personnellement, j'aime autant le pain frais. Celui que fait mon chef est excellent, remarqua le marquis en riant.

— Oui, c'est mon avis aussi, dit Nolita. Mais je pense que ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée de faire donner à Bettina quelques leçons de cuisine.

— Pensez-vous qu'elle risque un jour de ne plus pouvoir se permettre d'entretenir des domestiques? demanda le marquis, mi—étonné, mi—ironique.

— Il me semble tout simplement que c'est un bon moyen pour se mettre en tête les poids et les mesures.

Le marquis éclata de rire.

— Vous avez des idées aussi astucieuses qu'originales, mademoiselle Walford. C'est entendu, Bettina apprendra l'arithmétique en faisant des gâteaux. Me direz-vous maintenant quelles leçons elle peut tirer de la pêche, sinon qu'elle risque d'avoir à se passer de déjeuner?

— Ça lui aura donné au moins un certain sens du rythme et je suis sûre qu'elle a compris qu'un père peut lancer sa ligne plus loin qu'une petite fille.

Le marquis se mit de nouveau à rire.

— Je dois vous quitter malheureusement, dit-il à contrecœur. Mais je serai ravi de vous accompagner dans d'autres sorties de ce genre,

— Vous me montrerez comment lancer la ligne aussi loin que vous? demanda Bettina.

— Bien sûr. Et je vous procurerai une meilleure canne à pêche. J'utilisais celle-ci quand j'avais votre âge. Celles qu'on fabrique aujourd'hui sont beaucoup plus légères et beaucoup plus souples.

— Ce serait un beau cadeau... Mais mon anniversaire est encore si loin!

— Eh bien, disons que ce sera un cadeau à mi—chemin de deux

anniversaires...

Bettina battit joyeusement des mains.

— Si je peux avoir un cadeau entre deux anniversaires, pourquoi pas aussi un goûter? demanda—t—elle à Nolita en rentrant à la maison. Nous pourrions faire un gâteau extraordinaire et inviter papa à le partager avec nous.

— C'est une bonne idée. Mais n'avez—vous pas d'amis que vous pourriez inviter aussi?

Il manquait à Bettina la compagnie d'enfants de son âge.

— Je n'ai pas d'amis parce que je me suis toujours très mal conduite chez eux.

Au moins, elle est franche! pensa Nolita en souriant.

— Que faisiez—vous par exemple?

— Je faisais pleurer les petites filles en cassant leurs jouets idiots et je battais les garçons qui se moquaient de moi.

— Rien d'étonnant si on ne vous invite plus!

— Oh! on m'inviterait si je voulais, parce que je suis riche.

Nolita ne répondit pas. Mais devant son expression, Bettina finit par demander :

— Ai—je dit quelque chose qu'il ne fallait pas?

— Vous donnez l'impression d'être vaniteuse, snob et pleine de suffisance.

— Et vous trouvez ça laid?

— Très laid. Moi qui vous trouvais justement si jolie ce matin, quand vous avez donné le bouquet de fleurs à votre grand—mère.

— Cet idiot de M. Farquahar vous a trouvée très jolie, lui aussi. Il vous regardait d'un drôle d'air. C'est ce qui a mis grand—mère en colère.

Nolita en eut le souffle coupé. Bettina avait l'esprit vif et elle était très observatrice. Sa grand—mère aurait dû s'en apercevoir. Mais que faire?

— Pour vous dire la vérité, Bettina, je n'aime pas du tout M. Farquahar. Je le trouve affreux. Si vous voulez bien, nous ne parlerons plus de lui. Pensons plutôt à votre père et à la façon dont il nous a brillamment procuré notre déjeuner.

— Papa aussi est affreux parfois. Mais pas aujourd'hui, remarqua Bettina.

— Non. Aujourd'hui, il a été très gentil.

Et c'était vrai. Le marquis avait fait preuve d'une gentillesse et d'une compréhension tout à fait inattendues de sa part. Était—il, comme Bettina, en train de changer?

Le lendemain matin, en arrivant à l'écurie, Nolita alla comme à son habitude caresser Dragonfly dans son box.

— Bonjour, Dragonfly. Tu es très beau, ce matin. Tu vas bien?

— De mieux en mieux tous les jours, c'est sûr, dit Sam. Comme je le disais encore hier à Monsieur, ce n'est plus du tout la même bête que celle qu'on a connue. Et tout ça grâce à Mlle Walford!

— J'aimerais que vous disiez vrai. Mais vous savez que même les chevaux les plus indomptables finissent par se calmer au bout d'un certain temps quand ils se sont enfin adaptés à leur nouvelle écurie.

— Monsieur a dit que le jour où vous voudriez le monter, il n'y verrait pas de mal.

Les yeux de Nolita se mirent à briller d'excitation.

— Oh! alors, tout de suite, Sam!

— Voulez-vous que j'envoie un valet avec vous, mademoiselle? Ce serait plus raisonnable.

— Non. Cela rendrait peut-être Dragonfly nerveux. Ça ira, je vous assure. N'ayez pas peur.

Nolita sella elle-même l'étalon; elle sentait qu'il la laisserait faire tout ce qu'elle voudrait. Elle avait l'impression de vivre le moment le plus extraordinaire de sa vie.

Bettina et Nolita se mirent en route. Dragonfly fit mine de se cabrer, histoire de montrer son indépendance, et traversa le parc au trot. Puis elles ralentirent l'allure.

— Pourquoi teniez-vous tant à monter Dragonfly, mademoiselle Walford?

— D'abord, parce que c'est le plus beau cheval que j'aie jamais vu, et ensuite par défi : je voulais savoir si j'arriverais à le tenir.

Bettina resta pensive un moment.

— Et moi? Est-ce que je suis aussi un défi pour vous? demanda-t-elle enfin.

— Oui, d'une certaine manière.

— Est-ce que vous vous sentez fière d'avoir réussi à vous promener sur le dos de Dragonfly?

— J'en suis fière, naturellement, répondit Nolita qui comprenait où elle voulait en venir. Mais je suis en même temps très contente, parce que je crois qu'il est heureux maintenant. Il était méchant et désagréable parce qu'il croyait que personne ne l'aimait.

— Personne ne m'aimait avant que vous n'arriviez ici.

— Tout le monde avait sans doute envie de vous aimer, mais personne ne savait comment s'y prendre. Chacun avait peur de vous, comme Sam et les palefreniers avaient peur de Dragonfly...

— Vous aussi, vous aviez peur de moi.

— C'est vrai. Mais je vous ai aimée très vite.

— Vous m'aimez vraiment? demanda Bettina.

— Vraiment et sincèrement! déclara Nolita.

A sa propre surprise, alors qu'en arrivant à Sarle Park elle s'était

prise à détester tout le monde.

Bettina avait su trouver le chemin de son cœur. Elle l'aimait et éprouvait un étrange sentiment de bonheur, lorsque, le soir, au moment de se mettre au lit, la fillette lui passait les bras autour du cou et l'embrassait, comme elle n'avait sans doute jamais embrassé personne depuis la disparition de sa Nanny.

Nolita n'avait aucune expérience des enfants, mais elle observait, fascinée, la façon dont l'esprit de Bettina travaillait. Et elle avait la même impression que si elle avait gagné une course quand elle constatait, ayant amorcé un raisonnement, que Bettina le poursuivait pour aboutir aux mêmes conclusions qu'elle.

Je suis bien contente de ne pas m'être enfuie dès le premier jour, se dit—elle. En définitive, grâce à Bettina et aux merveilleux chevaux du marquis, elle avait trouvé là un bonheur inespéré.

Ce jour—là, elles galopèrent en terrain plat comme elles le faisaient tous les matins, puis se dirigèrent vers l'ancien champ de courses. C'était une joie, pour l'une comme pour l'autre, de surveiller les travaux, de voir le terrain se niveler petit à petit et les obstacles se dresser. Le marquis avait même pensé à aménager une rivière.

Suivant les instructions du marquis, les obstacles n'étaient pas très hauts; Bettina devait pouvoir sauter sans difficulté ni danger. Mais quand tout serait installé, il y aurait de quoi faire des compétitions fort excitantes.

Pour parvenir au champ de courses, elles devaient traverser un petit bois. Elles mirent leurs montures au pas et chevauchèrent de front sur le chemin de terre.

Comme il faisait plus frais que les jours précédents, Nolita avait mis une veste, assortie à son costume de cavalière mais beaucoup moins élégante que les vêtements de lady Katherine. C'était une veste qui avait autrefois appartenu à sa mère.

Quoique élimée et fanée par endroits, elle lui allait bien et flattait sa silhouette élancée.

Comme elles montaient de très bonne heure le matin et quelles ne rencontraient jamais personne sauf, parfois, le marquis, elles ne portaient pas de chapeau. Nolita préférait que rien ne vienne distraire l'attention de Bettina, et un chapeau qui s'envole quand on est lancé au galop peut être une dangereuse source de distraction.

— Je me demande si papa viendra nous rejoindre aujourd'hui? demanda tout à coup Bettina.

— Je ne sais pas, répondit Nolita qui espérait qu'il le ferait.

— Papa aime Herc... commença Bettina mais elle s'arrêta, stupéfaite.

Nolita suivit son regard et aperçut quatre hommes à cheval, à l'orée du bois, qui leur tournaient le dos.

Nolita se demandait qui ils pouvaient être, quand elle remarqua qu'ils avaient leurs étrières très bas. Elle se rappela aussitôt le cavalier qu'elle avait vu le premier jour disparaître sous les arbres, et dont elle avait pensé qu'il était américain.

Ces quatre hommes ne bougeaient pas mais, si absurde que cela puisse paraître, Nolita avait l'impression qu'ils avaient quelque chose de menaçant. Cependant, il fallait avancer, elles n'avaient pas le choix : c'était le seul chemin pour sortir du bois. Et retourner en arrière aurait été céder à une peur ridicule.

En arrivant à leur hauteur, Nolita, nerveuse, dit poliment :

— Bonjour...

Elle n'obtint pas de réponse mais un des cavaliers se retourna et, terrifiée, elle s'aperçut qu'il était masqué.

— Qui êtes—vous? Laissez—moi tranquille! s'écria Bettina.

Sans un mot, le cavalier masqué saisit les rênes de Dragonfly qui se cabra aussitôt. Nolita essaya de le maîtriser, mais l'homme descendit de son cheval pour l'arracher de sa selle. Comme elle tentait de lui résister, Dragonfly se cabra de nouveau et les rênes lui échappèrent.

Fou de fureur, Dragonfly se retourna, évita de justesse un autre cheval et, les étrières lui battant les flancs, reprit au grand galop le chemin de l'écurie.

L'homme masqué saisit Nolita par un bras et l'entraîna brutalement à la suite des trois autres cavaliers, dont l'un conduisait le cheval de Bettina par la bride.

— Qu'est—ce qu'ils font, mademoiselle Walford? Où nous emmènent—ils? criait la petite fille.

— Je ne sais pas, ma chérie. Faites attention à ne pas tomber.

— Je me tiens, répondit Bettina. Mais ils n'ont pas le droit de faire ça!

En effet, pensa Nolita. Mais comment les en empêcher?

Quand ils furent au bout du chemin, Nolita sentit le cœur lui manquer. Une voiture les attendait, une solide carriole de voyage attelée à quatre robustes chevaux. Le cocher regardait droit devant lui; on ne pouvait voir son visage.

— Montez! lui ordonna le cavalier masqué.

Ce simple mot suffit pour lui confirmer qu'elle avait raison : il était bien américain. Elle comprit aussi que ces hommes avaient l'intention d'enlever Bettina; elle craignit un instant que l'enfant ne fasse une scène, les hommes pouvant l'assommer et disparaître avec l'enfant.

— Non! Je ne descendrai pas! Vous ne pouvez pas m'y obliger! hurla Bettina quand on l'arracha de sa selle.

Nolita lui tendit les bras et elle courut se réfugier auprès d'elle.

— Il faut leur obéir, lui dit Nolita d'une petite voix tremblante en la serrant contre elle.

— Très bien! Mais quand papa apprendra ça, il sera furieux, il appellera la police et ils iront tous en prison!

Un cavalier fit un commentaire que Nolita ne comprit pas mais qui fit rire tous ses compagnons.

Comme il n'y avait rien d'autre à faire, elle monta dans la voiture avec Bettina. On claqua la porte derrière elles, on les enferma à clef et le véhicule s'ébranla.

Nolita s'aperçut que les vitres avaient été masquées. Elles se trouvaient dans la plus complète obscurité, mis à part quelques points lumineux qui filtraient par les fissures de la carrosserie.

— On m'a kidnappée, mademoiselle Walford! Vous vous rendez compte? Ces gens vont exiger une rançon pour me libérer! s'écria Bettina.

Nolita la prit dans ses bras et la serra contre elle. C'était la vérité. Elle l'avait compris tout de suite, mais elle n'avait pas voulu se l'avouer. Ces Américains allaient sans doute réclamer au marquis une très forte rançon pour lui rendre sa fille.

— Nous aurions dû nous enfuir au galop dès que nous les avons aperçus! poursuivait Bettina indignée. Il est vrai qu'ils nous auraient rattrapées assez vite.

— Nous ne pouvions rien faire, répondit Nolita. Essayons d'être courageuses.

Mais sa voix tremblait.

— Vous avez peur, mademoiselle Walford. Je sais que vous avez horreur de ce genre de choses, mais dites—vous que ce n'est pas vous qu'on enlève, c'est moi!

— Je sais... mais je ne voudrais pour rien au monde que vous restiez seule avec eux.

— Je suis contente que vous soyez là. Il n'empêche que je suis furieuse, absolument furieuse!

Nolita était soulagée de voir qu'elle était en effet beaucoup plus enragée qu'effrayée.

— J'ai demandé un jour à papa si on kidnappait les gens en Angleterre comme en Amérique. Il m'avait répondu non, mais il avait ajouté que si je devais voyager à l'étranger, un détective me suivrait ou bien j'aurais un garde du corps.

C'était sans doute une précaution nécessaire. Mais Nolita n'aurait jamais pensé que quelqu'un vivant à Sarle Park, en plein milieu de l'Angleterre, pouvait être menacé de kidnapping.

— Où croyez—vous qu'ils vont nous emmener? mademoiselle Walford?

— Je n'en ai aucune idée, répondit Nolita, qui tremblait en pensant qu'on allait peut-être les faire passer à l'étranger.

Si on les expédiait en Amérique, le marquis ne pourrait jamais les

retrouver... Même ailleurs, en Europe, la tâche serait difficile.

Elles voyagèrent ainsi dans l'obscurité très longtemps. Nolita, qui ne lâchait pas la main de Bettina, ne faisait pas que réfléchir. Elle priait aussi.

« Mon Dieu, faites que le marquis nous retrouve... S'il vous plaît, ne permettez pas qu'on fasse du mal à cette enfant... et éloignez de moi cette frayeur... »

Comme elle répétait inlassablement cette prière, Bettina lui demanda :

— Est—ce que vous priez pour que tout s'arrange, mademoiselle Walford?

— Oui, nous ne pouvons pas faire grand—chose d'autre, malheureusement. Il faut que ces prières s'envolent vers votre papa, comme ces petites colombes que vous avez dessinées pour votre grand—mère... pour l'aider à nous retrouver.

— Vous pensez vraiment que nous pouvons faire ça.

— J'en suis sûre. Essayez vous aussi de lui envoyer une prière sortie de votre esprit. Elle sera pour lui comme une lumière qui le guidera vers l'endroit où ces bandits nous tiendront cachées.

— Comme l'étoile de Bethléem qui a guidé les Rois Mages vers Jésus?

— Exactement.

— Je crois que j'ai oublié toutes les prières que Nanny m'avait apprises, déclara Bettina après un moment de réflexion.

— Je suis convaincue que si vous lui envoyez une petite colombe en lui demandant de vous aider, elle le fera.

— En avez—vous envoyé une à votre mère?

— Bien sûr. Et aussi à mon père. Cela l'aurait rendu fou de rage de voir ce que ces bandits se permettent de faire.

— Papa aussi sera fou de rage.

— J'en suis sûre ! Mais il faut qu'il retrouve notre trace, et ce sera difficile sans notre aide.

Elles roulaient toujours et roulèrent encore longtemps; Nolita priait et elle savait que Bettina priait, elle aussi.

— Je déteste être dans le noir! s'écria soudain la fillette. Si seulement nous pouvions regarder dehors!

— Les vitres ont été passées à la peinture, répondit Nolita qui posa machinalement la main sur la portière.

Elles étaient peintes, en effet, mais de l'intérieur, et elle se mit à gratter jusqu'à ménager un petit trou.

— Voyez—vous quelque chose? demanda Bettina, surexcitée.

— Essayez vous—même...

Bettina s'agenouilla et colla son œil sur l'éraflure.

— On ne voit pas grand—chose, dit—elle, à part de l'herbe...

— Grattons plus haut...

Elles eurent du mal, car la couche de peinture était épaisse et elle devait travailler debout. Nolita réussit enfin à dégager un petit coin de vitre à travers lequel elle aperçut des maisons : comme elle l'avait supposé, on arrivait à Londres.

— Je vois des maisons! s'écria Bettina de son côté. Mais cela ne nous dit pas ce que nous allons pouvoir faire en arrivant!

— Comportez—vous avec dignité. Les cris et les pleurs ne serviraient à rien, répondit Nolita qui redoutait de voir les ravisseurs les malmener.

— Et s'ils nous brutalisent? demanda Bettina d'une petite voix.

— Il n'y a pas de raison si nous ne tentons pas de nous enfuir ou d'attirer l'attention, observa Nolita qui ne pouvait s'empêcher de trembler à cette idée.

— Je m'occuperai de vous, déclara Bettina de façon tout à fait inattendue. Mais cela ne sera pas facile.

— Je sais. Et c'est pourquoi, bien que vous détestiez cette idée, il va falloir nous conduire en grandes dames, avec calme et dignité.

La carriole s'arrêta. Nolita retint son souffle. Elle entendit des gens parler avec l'accent américain, puis la portière s'ouvrit.

Sur l'instant, aveuglée par la frayeur et par la lumière, elle ne vit rien.

Un homme masqué, grand et menaçant, grimpa dans la voiture.

— Vous pouvez retirer vos bandeaux maintenant, leur cria—t—on d’une voix rude, avec un fort accent américain.

Nolita arracha aussitôt le foulard avec lequel on lui avait bandé les yeux avant de quitter la berline.

Elle avait eu le temps de voir qu’on bâillonnait également Bettina. Elle lui avait tendu la main et la petite fille s’y était accrochée jusqu’à leur séparation brutale.

Néanmoins, tandis qu’on la faisait avancer en la tenant par les bras, elle avait entendu Bettina marcher à côté d’elle. Elles avaient traversé ce qui lui sembla être une cour, puis avaient passé une porte. Nolita avait trébuché sur une marche, mais l’homme l’avait retenue. Puis on leur avait annoncé :

— Il y a un escalier maintenant. Trois étages!

Tout en montant, Nolita, effrayée à l’idée d’être séparée de Bettina, avait demandé :

— Bettina? Vous êtes là?

— Oui... Je suis là...

Bettina aurait continué si l’homme qui les suivait n’avait aussitôt crié, d’une voix autoritaire:

— On ne parle pas! Silence!

Nolita crut ensuite pénétrer dans un grenier. On avait ferme la porte et c’est alors qu’on leur avait enfin permis d’enlever leur bandeau.

D’abord éblouie par la lumière, Nolita vit qu’elle ne s’était pas trompée : elles étaient dans les combles. La maison devait être importante si on en jugeait d’après les dimensions de la pièce dans laquelle elles se trouvaient.

Il y avait des poutres comme dans tous les greniers et plusieurs lucarnes; mais celles—ci étaient non seulement condamnées par des planches à l’intérieur, mais munies, à l’extérieur, de barreaux de fer qui paraissaient avoir été fixés tout récemment.

Le mobilier se composait d’un tapis, d’une table et de quelques chaises. Par une porte ouverte, Nolita aperçut une chambre à coucher.

La lumière venait d’un vasistas, lui aussi condamné par des barreaux. Ne voyant ni bougies ni lampes à gaz, Nolita eut le

sentiment très désagréable qu'elles allaient, dès que le jour serait tombé, se retrouver dans l'obscurité.

Elle fit un effort pour reporter son attention sur leurs ravisseurs. Des quatre qui les avaient enlevées, il n'en restait que deux, ceux qui les avaient conduites en voiture.

Dès qu'elle avait été débarrassée de son bandeau, Bettina s'était précipitée vers Nolita et elle ne lâchait plus sa main.

— Peut-être daignerez-vous nous expliquer ce que tout cela signifie et pour quelle raison vous nous avez amenées ici? demanda Nolita avec un courage qu'elle était loin d'éprouver.

— Il me semble que c'est assez clair, répondit celui qui s'était occupé de la faire avancer.

Elle l'avait reconnu à sa voix. Il n'était pas très grand mais trapu et large d'épaules, il parlait d'une voix fruste. Il était en tout point conforme à l'idée que se faisait Nolita d'un bandit américain.

Il portait une cagoule qui couvrait son visage jusqu'à la lèvre supérieure et qui lui donnait, comme à son compère, un aspect plutôt terrifiant. Et à la façon dont Bettina lui serrait la main, Nolita sentait qu'elle était elle aussi vraiment effrayée.

Comme s'il comprenait leur terreur, l'homme ajouta :

— On ne vous fera aucun mal si vous faites ce qu'on vous dit et si on touche en vitesse la rançon.

— Alors vous êtes des kidnappeurs! s'exclama Nolita.

— Ça vous étonne? répliqua-t-il, goguenard.

— Vous n'avez pas le droit de me kidnapper! s'écria Bettina, son courage revenu. Mon père vous fera jeter en prison !

— Faudra d'abord qu'il nous attrape! Et puis, votre père ne nous intéresse pas. C'est votre grand-père qui va payer!

— Grand-père? Mais il est en Amérique!

Le bandit se mit à rire.

— Ce n'est pas si loin!

Nolita comprit qu'ils étaient venus exprès d'Amérique afin de kidnapper Bettina, à cause de la fortune de son grand-père. Et le cavalier qu'ils avaient aperçu un jour avec le marquis devait être là pour surveiller leurs allées et venues et préparer l'enlèvement.

Elle pria pour que le marquis, qui avait dû voir revenir Dragonfly seul, ait compris ce qui s'était passé. Mais comment pourrait-il les retrouver dans une ville comme Londres, si toutefois c'était bien là qu'elles étaient? Il devait y avoir des centaines, des milliers de greniers pareils au leur, et il faudrait des années à la police — si même c'était possible — pour les visiter tous.

Elle commençait à penser que les criminels américains étaient loin d'être stupides malgré leurs apparences. Ils devaient être arrivés à Londres avant même que le marquis ait eu le temps d'entreprendre des

recherches. Autrement dit, elles avaient bel et bien disparu sans laisser de traces.

— Et maintenant, voilà ce que vous allez faire, ordonna l'homme masqué à Bettina. Vous allez vous asseoir et écrire à votre grand—père. Vous lui dites que vous êtes kidnappée et que s'il ne paie pas un million de dollars pour votre liberté, vous serez tuée!

Bettina poussa un cri de terreur. Nolita intervint :

— Inutile d'essayer d'effrayer lady Bettina en lui tenant des propos pareils! Vous savez très bien que, morte, elle ne vaudra plus rien pour vous. Si vous voulez obtenir votre argent, vous avez intérêt à la garder vivante!

Bettina, qui la regardait, s'approcha d'elle et s'agrippa des deux mains à la sienne.

— Est—ce qu'ils me tueraient vraiment? murmura—t—elle.

— Mais non! répondit Nolita. Pour un kidnapping, ils ne risquent que la prison. Ils ne sont pas assez fous pour jouer leur tête en commettant un meurtre!

Son ton était si ferme que Bettina parut convaincue. Mais, en vérité, Nolita était elle—même très effrayée et il lui avait fallu un grand effort pour empêcher sa voix de trembler.

Admirant sans doute son courage, le bandit eut un petit rire.

— Ma foi, ce n'est pas la peine de s'enervé, déclara—t—il. Le Vieux Sac d'Or va pas laisser moisir ici sa petite—fille pour quelques dollars!

Il alla installer une chaise devant la table et ajouta d'un ton moqueur :

— Allez, Votre Grâce! Plus vite vous prévenez votre grand—père, plus vite vous retournez chez votre papa!

Bettina jeta un regard interrogateur à Nolita.

— Faites ce qu'on vous demande, ma chérie. Il n'y a pas d'autre solution.

— Ça, c'est du bon sens! approuva le bandit. Et vous verrez : si vous vous tenez comme il faut, on vous soignera bien.

Bettina s'approcha de la table en hésitant. Il y avait devant elle du papier, un encrier et un porte—plume.

— Écrivez ce que je vous ai dit, ordonna l'Américain. Vous pouvez utiliser les mots que vous voulez.

Bettina écrivait bien d'habitude. Mais Nolita, qui se tenait debout près d'elle, constata que, sous le coup de l'émotion, elle n'arrivait plus à former ses lettres. Et comme sa plume était de mauvaise qualité, elle faisait en plus des taches d'encre.

Elle réussit cependant, tant bien que mal, à transcrire le message et gribouilla à la fin :

Je suis désolée, grand—père, que vous soyez obligé de donner tout cet argent. Mais ces hommes sont très, très méchants et j'espère bien qu'ils iront en prison des années et des années!

*Votre petite—fille affectionnée,
Bettina.*

— Voilà! déclara—t—elle d'un air de défi.

Comme pour répondre à Nolita qui lisait avec inquiétude ce qu'elle avait ajouté, elle déclara:

— Il a dit que je pouvais utiliser les mots que je voulais!

— C'est vrai, reconnut Nolita en tendant la feuille à l'homme masqué.

Il la lut et se mit à rire.

— Ce n'est pas très aimable, milady! Si j'étais méchant comme vous dites, je ne vous donnerais pas à manger et je vous enfermerais dans une cave toute noire.

— Vous ne feriez rien de pareil! s'écria Nolita.

Il comprit, à son expression, qu'elle cherchait à tout prix à rassurer Bettina. Il la regarda plus attentivement,

— Vous êtes mignonne, ma belle! On. pourrait peut—être causer tous les deux, quand vous aurez terminé votre service.

Une peur affreuse s'empara de Nolita, très différente de celle quelle avait ressentie jusque—là. Cet homme était un fou dangereux, plus dangereux encore qu'Esmond Farquahar.

Elle passa le bras autour des épaules de Bettina et répondit d'une voix tremblante :

— Je suis toujours de service. Je dois veiller sur lady Bettina et je ne veux pas qu'elle ait peur.

L'homme eut un ricanement qui lui fit courir un frisson dans le dos.

— On verra ça. Les affaires d'abord : je dois faire partir cette lettre à New York tout de suite.

Il tourna les talons et se dirigea vers la porte où son complice était resté en faction. Ils sortirent tous deux, après avoir échangé quelques mots que Nolita n'entendit pas, mais qui n'avaient rien de plaisants à en juger par le gros rire qu'ils déchaînèrent.

Quand elles se retrouvèrent seules, Nolita prit Bettina dans ses bras et la serra contre elle.

— Oh! ma chérie...

— Vous croyez qu'ils ont vraiment l'intention de me faire du mal?

— Non, je suis sûre que non!

Mais elle était convaincue maintenant que si Bettina était en danger, elle ne l'était pas moins, quoique d'une tout autre manière. Elle ne pouvait bien sûr pas l'expliquer à cette enfant. Elle ne pouvait que prier en silence et souhaiter que ses appréhensions fussent vaines.

Il y a une semaine encore, elle n'aurait même pas compris le danger quelle courait. C'était à cause de M. Farquahar qu'elle avait pris conscience qu'elle risquait d'être entraînée dans des situations si effrayantes qu'elle préférait ne pas y penser.

— Puisque nous sommes seules, explorons notre prison... Voyons si nous ne pouvons pas nous échapper d'une manière ou d'une autre, proposa—t—elle.

Elle savait que c'était impossible. Ce qu'elle espérait trouver, c'était le moyen de s'enfermer. Mais comme elle aurait pu le prévoir, s'il y avait bien une énorme serrure sur la porte de sortie et une autre sur celle de la chambre à coucher, il n'y avait de clef nulle part.

Dans la chambre, presque aussi vaste que la première pièce, les fenêtres étaient également condamnées. Il manquait une vitre, grâce à quoi elles recevaient un peu d'air frais. Mais c'était insuffisant : l'air était chaud et étouffant sous les toits.

Elles disposaient de deux lits, d'une table, de chaises et même d'une commode, luxe bien inutile puisqu'elles n'avaient rien à y ranger. Elles aperçurent également une table de toilette avec une cuvette en porcelaine et un broc d'eau froide.

Elles se débarrassèrent de leur veste et s'empressèrent d'aller se laver la figure. On leur avait même fourni du savon et une serviette, mais Nolita n'en fut qu'à moitié satisfaite. Elle avait tout à coup la désagréable impression que les kidnappeurs avaient prévu qu'elles auraient à séjourner là un certain temps.

— Combien de temps met une lettre pour arriver à New York? demanda—t—elle à Bettina.

— Je n'en sais rien. J'écris à grand—père seulement à Noël, ou pour le remercier de ses cadeaux.

— Il vous en a fait souvent jusqu'ici?

— A Pâques, il m'a envoyé un bracelet avec des diamants. Et, le mois dernier, une selle comme en ont les cow—boys au Texas.

— Pourquoi ça? Quelle drôle d'idée!

Bettina secoua la tête.

— Je ne sais pas. On ne me parle jamais de mon grand—père. Papa ne l'aime pas et grand—mère dit qu'il est trop riche pour être humain.

— L'avez—vous déjà rencontré?

— Oh! il y a très longtemps. Il est venu passer une nuit à la maison, juste pour me voir. On m'avait mis mes plus beaux habits et on m'avait fait toutes sortes de recommandations pour que je me tienne bien.

— Et comment est—il? demanda Nolita.

— C'est difficile à expliquer. Mais Nanny a dit qu'il était coriace, dur comme le granit.

Nolita n'exprima pas tout haut sa pensée mais elle songea que si ce

grand—père était un homme aussi dur, peut-être refuserait-il de payer la rançon.

Elle avait entendu son père parler des enlèvements d'enfants en Amérique. Un bébé avait été kidnappé dans son landau à Central Park. Les parents avaient payé une énorme rançon, mais on leur avait rendu leur enfant mort; les ravisseurs avaient été incapables de le soigner convenablement.

— Il faudrait résister à ces gens—là! s'était exclamé son père quand on avait parlé de cette tragédie dans la presse anglaise. Si on refusait de payer les rançons, ils commenceraient peut-être à trouver que le kidnapping n'est pas une profession si lucrative!

— Pour la plupart des gens, l'argent n'a aucune importance quand il s'agit de retrouver un enfant qu'on aime, avait répondu sa mère de sa voix douce.

Le grand—père de Bettina l'aimait il assez pour lui sacrifier un million de dollars, lui qui ne l'avait presque jamais vue? Et s'il refusait, le marquis pourrait-il réunir cet argent? Cela représentait une somme énorme pour lui.

Nolita essaya de se convaincre qu'elle s'inquiétait à tort— La vie de Bettina n'était—elle pas plus importante que tout l'argent du monde? Et cette fois encore, elle se prit à essayer d'envoyer un message au marquis, sur les ailes de ses colombes, pour le supplier de les retrouver, et vite!

Si elles avaient de l'eau pour se laver, elles n'avaient rien à boire. Et la chaleur devenant de plus en plus insupportable, elles avaient de plus en plus soif. Pour tout arranger, Bettina déclara tout à coup :

— J'ai faim. Je suis sûre que l'heure du déjeuner est passée depuis longtemps.

— On va sans doute nous apporter quelque chose à manger, répondit Nolita.

Elle frémissait à l'avance à la perspective de voir revenir leurs ravisseurs, bien qu'elle s'efforçât de se persuader qu'elle n'avait aucune raison de se sentir aussi nerveuse.

Elles avaient fini de passer en revue les deux pièces.

— Si seulement il y avait une corde quelque part! Nous pourrions ouvrir une fenêtre et essayer de nous laisser glisser dans la rue, suggéra Bettina.

— Ce serait très dangereux..Même avec une corde, je ne crois pas que j'en aurais le courage, fit remarquer Nolita.

— Vous avez pourtant été très courageuse quand vous avez dit à ce bandit qu'il ne me tuerait pas.

— Je ne voulais pas qu'il vous effraie par ses menaces stupides.

— S'ils me tuaient, qui me regretterait? Grand—mère serait sans

doute très contente, reprit Bettina après un instant de silence.

— Ne dites pas des choses pareilles! s'écria Nolita. Même si elle se fâche parfois contre vous, je suis sûre quelle serait très malheureuse si elle ne devait plus jamais vous voir.

— Elle serait bien plus malheureuse si on tuait son cher M. Farquahar!

— En voilà des propos! C'est horrible et morbide. Jouons plutôt à la bataille navale. Il reste une feuille de papier et nous nous partagerons la plume.

L'idée plut à Bettina. Elles s'installèrent et firent une partie absorbée jusqu'au moment où la fillette déclara :

— J'ai faim et j'ai soif! Croyez—vous que si nous criions assez fort, ils viendraient voir ce qui se passe?

— Non! Nous n'avons pas intérêt à faire ça, répondit Nolita.

Mais elles entendirent presque aussitôt des bruits de pas dans l'escalier. La clef tourna dans la serrure et deux hommes masqués entrèrent avec des plateaux.

— Le déjeuner! s'écria Bettina.

Nolita constata avec soulagement qu'aucun des deux hommes n'était celui quelle craignait de voir apparaître.

— Qu'avez—vous apporté à manger? demanda Bettina.

— Du rosbif, puisqu'on dit que les Anglais aiment ça! Pour moi, je préférerais un hamburger, déclara—t—il en posant le plateau sur la table. Si vous voulez autre chose, il faudra vous en passer; il y a trop d'étages pour mon goût.

— N'importe quoi fera l'affaire, merci beaucoup, répondit Nolita d'un ton tranquille.

Elle sentit que l'homme était étonné par sa réserve et sa politesse. Bettina inspectait son plateau.

— Du rosbif froid, des pickles qui ont un aspect bizarre, du pain, du fromage mais pas de beurre, et rien que de l'eau, constata—t—elle.

— Si vous voulez du champagne, il faudra payer, intervint l'autre bandit. Et comme vous étiez en balade sur votre cheval, vous n'avez sûrement pas un centime en poche!

— Nous ne nous plaignons pas, s'empressa de dire Nolita.

— Il vaut mieux pour vous! M'est avis qu'on est bien trop gentils avec vous! Si j'étais le chef, je couperais les doigts de la petite fille l'un après l'autre et je les enverrais à son grand—père jusqu'à ce qu'on touche l'argent. Il n'y a pas trente—six façons pour régler les choses en vitesse.

Bettina poussa un cri. Furieuse, Nolita demanda :

— Pourriez—vous avoir l'amabilité de nous laisser déjeuner tranquilles?

Elle lui jeta un regard de défi, ayant oublié sa peur avec sa colère.

Des cris, puis un coup de feu éclatèrent tout à coup, empêchant l'homme masqué de répondre.

Un deuxième coup de feu claqua, puis un troisième. Les deux ravisseurs se précipitèrent dans l'escalier.

Bettina courut vers Nolita.

— Que se passe—t—il? Pourquoi tire—t—on?

— Je ne sais pas! J'espère seulement que c'est votre père.!. Peut—être a—t—il réussi à nous retrouver!

— Si c'est lui, il nous aura sauvées! s'écria Bettina. Je ne serai plus jamais méchante! Je ferai tout ce qu'il voudra. Je serai toujours, toujours gentille!

Nolita la serra dans ses bras. Elle entendait maintenant des voix au loin et osait à peine respirer, de crainte de nouveaux coups de feu.

Puis, brusquement, dominant le tumulte, des pas résonnèrent dans l'escalier. Nolita craignait de voir apparaître l'homme qui l'avait menacée. Viendrait—il les terroriser davantage? Ou simplement montait—il fermer la porte que les autres avaient laissée ouverte en sortant dans leur course?

Les pas se rapprochaient. Elles tendaient l'oreille toutes les deux, incapables de faire un mouvement.

La porte s'ouvrit brutalement. Avec un indicible soulagement, Nolita reconnut le marquis. Bettina poussa un cri et courut dans ses bras.

— Papa! Papa!

Il la souleva et, au grand étonnement de Nolita, l'embrassa sur les deux joues. Puis il tourna les yeux vers Nolita qui s'avança vers lui à son tour, comme attirée par une force irrésistible.

Sans lâcher Bettina qui le tenait par le cou, il lui tendit une main chaude et puissante, au contact de laquelle Nolita sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Elle faillit éclater en sanglots.

— Vous êtes sauvées! s'écria le marquis sur un ton qu'elle ne lui connaissait pas. Vous ont—ils maltraités?

— Oh! Papa! Papa! s'exclama Bettina. Nous avons prié pour que vous veniez nous sauver. Mlle Walford et moi nous avons envoyé nos prières sur les ailes de petites colombes, pour qu'elles vous disent où nous étions.

— Elles m'ont sûrement aidé. Mais c'est Dragonfly que nous devons remercier en premier.

— Dragonfly vous a dit où nous étions? demanda Bettina, stupéfaite.

— Pas exactement. Mais il m'a fait comprendre qu'il s'était passé quelque chose de très grave, car j'avais tout d'abord pensé qu'il avait désarçonné Mlle Walford.

Nolita avait laissé sa main entre les siennes, comme une noyée qui

se raccrocherait à son sauveteur. Elle la retira aussitôt.

— Je vous raconterai plus tard tout ce qui s'est passé. Partons d'ici sans tarder, s'exclama le marquis.

— Oh! oui, papa, emmenez—nous! supplia Bettina.

Nolita alla prendre leurs jaquettes et suivit le marquis dans l'escalier, sa fille dans les bras. Elle put constater qu'il s'agissait d'une grande et belle maison, comme elle l'avait supposé tout de suite, quoique très sommairement meublée. Les kidnappeurs l'avaient louée vide, à seule fin d'y retenir Bettina prisonnière.

Dans le vestibule, Nolita aperçut de dos deux des bandits au moment où ils sortaient, escortés par des policiers. Il y avait aussi des soldats en armes qui se mirent au garde—à—vous lorsqu'ils virent apparaître le marquis.

Un officier surgit d'une pièce donnant sur le hall et lui demanda avec un sourire :

— Vous avez retrouvé votre fille, milord?

— Elles étaient au grenier et, grâce à Dieu, saines et sauves, répondit le marquis.

— Vous avez dû passer un bien mauvais moment, remarqua l'officier, en s'adressant à Nolita, qu'il regardait avec une admiration non dissimulée.

— Vous avez raison, dit le marquis. Et plus vite je les sortirai d'ici, mieux cela vaudra.

— Nous aurons besoin de vous demain, monsieur, pour établir le rapport.

— Évidemment. Et je ne ménagerai pas mes efforts pour que ces canailles soient punies comme elles le méritent. Vous pouvez compter sur moi.

— N'ayez crainte. Ils seront châtiés!

— Merci, dit le marquis. Et transmettez à votre colonel toute ma gratitude pour l'aide que vous et vos hommes m'avez apportée.

— Je n'y manquerai pas, milord, dit l'officier qui ne quittait pas Nolita des yeux.

Il la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle soit sortie, derrière le marquis portant toujours Bettina dans ses bras. Dehors, elle commença à comprendre comment le marquis avait réussi à les retrouver si vite.

Elle aperçut un fourgon, celui qui avait dû amener les soldats, et deux voitures de police dont l'une s'ébranlait justement, avec les malfaiteurs à son bord.

Deux valets à cheval les attendaient, tenant Hercule par la bride. Le marquis cherchait quelque chose des yeux, un policier s'empressa de le rassurer :

— J'ai envoyé chercher un fiacre, milord. Il ne va pas tarder.

Au même moment, le véhicule apparaissait, un policier courait à

côté de lui.

Le marquis installa Bettina à l'arrière, puis fit monter Nolita devant lui. Gomme elle voulait prendre le strapontin, il insista pour qu'elle s'installe à côté de Bettina. Enfin, après avoir remercié le policier, le marquis donna au cocher l'adresse de Sarle House, à Londres, et la voiture se mit en route.

— Venez vous asseoir à côté de moi, papa, supplia Bettina. Il y a bien assez de place. Je peux même me mettre sur vos genoux. Je veux être sûre que vous êtes vraiment là et que ces bandits ne me couperont pas les doigts.

Le marquis sursauta :

— Que me racontez—vous là?

Mais il obéit aussitôt, s'assit à côté de Nolita et prit Bettina sur ses genoux.

La présence si proche du marquis émouvait Nolita et éveillait en elle des sensations étranges. Il les avait sauvées, mais ce n'était pas la vraie raison. Pour être honnête, elle devait reconnaître qu'il s'agissait d'autre chose. De quelque chose qui s'était produit au moment où elle avait glissé sa main dans les siennes.

— J'ai eu si peur, papa, racontait Bettina. Ils ont tout d'abord dit qu'ils allaient me tuer, puis, si grand—père ne payait pas la rançon, ils me couperaient les doigts...

— Vous auriez dû savoir que je vous aurais délivrée bien avant, lui fit observer le marquis.

— Mlle Walford disait que nos prières voleraient jusqu'à vous comme de petites colombes. Elle a été très courageuse, plus courageuse que moi!

— C'est faux! intervint Nolita. Bettina a été extrêmement courageuse, milord. Si vous l'aviez vue, vous auriez été fier d'elle.

— Je suis fier de vous deux, répondit le marquis. Mais je ne veux pas que pareille chose puisse se reproduire!

— Bien sûr que non! s'écria Nolita. Mais il eût été très difficile d'imaginer que...

Il l'interrompit:

— J'aurais dû le prévoir. Je n'ai cessé de me reprocher mon insouciance pendant tout le temps où j'ai suivi votre voiture...

— Vous nous avez suivies? s'exclama Bettina. Mais comment?

— Je vous raconterai tout ce qui s'est passé. Vous avez été obligées d'abandonner ce repas peu appétissant que j'ai aperçu sur la table et je pense que vous devez mourir de faim. Je commencerai mon récit quand nous serons arrivés.

— C'est entendu, papa. Mais je brûle de curiosité! s'exclama Bettina.

Nolita aussi voulait savoir, mais elle dut attendre d'être à Sarle

House, dans un grand et ravissant salon, où Bettina et elle rejoignirent le marquis après un brin de toilette. Celui—ci obligea Nolita à boire une coupe de champagne avec lui.

— Cela vous aidera à vous remettre du choc, lui dit—il Sans compter que nous devons fêter votre retour.

— Puis—je en avoir, moi aussi? demanda Bettina.

Le marquis l'autorisa à prendre une gorgée dans son verre, après laquelle Bettina déclara que, tout compte fait, elle préférait la limonade.

Le marquis consulta sa montre.

— Il est plus de deux heures. Comme on ne nous attendait pas, je ne sais pas ce que nous allons avoir à manger. J'ai demandé qu'on nous apporte n'importe quoi, pourvu qu'on nous l'apporte vite.

Le maître d'hôtel vint annoncer que le déjeuner était servi et le marquis les fit passer aussitôt dans la salle à manger XVIII—, ovale, dans des tons de vert.

Le repas était délicieux, mais Nolita n'y fit guère attention, absorbée par le récit du marquis.

— Je venais d'arriver à l'écurie et je m'apprêtais à monter Hercule, lorsque Dragonfly a fait irruption comme un ouragan...

Il continua son histoire. Nolita revivait la scène, tant il savait donner de vie à son histoire.

— Milord! Dragonfly a désarçonné Mlle Walford! avait crié Sam.

Le cheval s'était arrêté à la porte de son box.

Je n'aurais pas dû lui permettre de le monter, s'était reproché le marquis.

Craignant un accident grave, il avait donné l'ordre à deux valets d'écurie de le suivre et, avant de s'éloigner, avait lancé à Sam :

— Courez à la maison, prévenir que nous aurons besoin d'un médecin.

Hercule était tout frais et il n'avait pas été nécessaire de le pousser; de lui—même, il avait senti qu'il fallait se presser. Il menait un train d'enfer et le marquis avait craint plus d'une fois que les valets ne le perdissent de vue.

Connaissant le chemin qu'elles prenaient chaque jour, il s'était dirigé droit sur le champ de courses. Mais tout à coup, il avait aperçu la cravache de Nolita, qui était tombée par terre au moment où on l'avait arrachée de sa selle.

Le marquis s'était arrêté et avait remarqué que le sol paraissait avoir été piétiné, non pas par deux chevaux, mais par plusieurs autres. A première vue, cela semblait déjà fort étrange.

En examinant le sol plus attentivement, il avait repéré les traces laissées par Dragonfly quand il avait fait demi—tour et constaté que celles des autres chevaux continuaient.

Il les avait suivies jusqu'à la route où il avait trouvé la trace des roues et celles des sabots de quatre chevaux. C'est alors qu'il avait commencé à soupçonner ce qui s'était passé, sans parvenir à le croire. Puis il avait aperçu quelque chose dans l'herbe.

— Jim! Allez voir ce qu'il y a là—bas, par terre! avait—il crié au valet qui venait de le rejoindre.

Ce qu'il lui avait rapporté n'était autre qu'un des gants de Bettina. A partir de ce moment, le marquis n'avait plus eu aucun doute. Après un rapide calcul, il en avait déduit que les ravisseurs ne devaient guère avoir plus d'une quinzaine de minutes d'avance sur lui.

Il avait aussitôt ordonné à Jim de se rendre au camp de la Défense du comté — où il savait qu'un régiment de cavalerie était en manœuvres — pour expliquer au colonel ce qui venait d'arriver. Il lui faisait demander de bien vouloir lui envoyer une douzaine de soldats, sous le commandement d'un officier, qui devraient attendre ses instructions à Londres, à Sarle House.

Puis il avait ordonné au second valet de le suivre jusqu'à Londres et, de là, d'aller droit au poste de police de Piccadilly où il devrait réclamer également que quelques policiers aillent attendre ses instructions à Sarle House.

S'étant assuré que les valets l'avaient bien compris, il avait lancé Hercule sur la route, à une allure folle.

Il n'y avait qu'une bonne route reliant Sarle Park à Londres pendant les trente premiers kilomètres. Le marquis avait fait le pari que c'était celle que les bandits avaient prise. Il préféra tout de même s'assurer qu'ils n'étaient pas partis vers le sud, dans la direction opposée, et il s'arrêta dans le premier village au risque de perdre quelques précieuses minutes. Il questionna les vieux qui, profitant du beau temps, étaient assis devant l'auberge. Oui, ils avaient bien vu passer une grosse voiture quelques minutes plus tôt et ils avaient même trouvé étrange que, par cette chaleur, tous les rideaux soient baissés. Elle était accompagnée de quatre cavaliers qui ne portaient pas de livrée.

Ils avaient à peine achevé leurs explications qu'ils avaient vu voler à leurs pieds une pièce d'or. Le marquis était déjà reparti à bride abattue.

Hercule était en nage et le marquis lui—même hors d'haleine quand il amorça une côte très raide. La route grimpait si fort que la voiture avait été obligée de ralentir et le marquis aperçut enfin devant lui ce qu'il cherchait.

Les cavaliers qui escortaient la voiture la serraient de trop près, et ils montaient tous les quatre à l'américaine, comme le lui avait fait remarquer Nolita à propos de cet homme qu'ils avaient surpris, un jour, sur la propriété.

— Vous aviez raison, lui dit le marquis. C'était bien un Américain ce jour—là. Si j'avais eu le moindre bon sens alors, j'aurais compris que Bettina courait un danger réel!

— Comment imaginer une chose pareille en Angleterre? s'écria Nolita.

— Par malheur, la fortune du grand—père de Bettina est utilisable des deux côtés de l'Atlantique, remarqua le marquis, ironique.

— Et si je disais que je ne veux pas de l'argent de grand—père, peut—être que cela n'arriverait plus? proposa Bettina.

— Je vais faire en sorte que cela n'arrive plus jamais, déclara le marquis d'une voix ferme. Vous comprenez maintenant pourquoi je ne vous ai jamais permis d'aller en Amérique? ajouta—t—il.

En effet, cela paraissait justifier son interdiction, reconnut Nolita. Et si l'on pensait que sa femme était morte dans l'Atlantique, pendant la traversée, il y avait vraiment de quoi craindre pour son unique enfant.

— Vous avez été très subtil, papa. Mais moi, j'aurais été tout de suite sûre que Dragonfly n'avait pas désarçonné Mlle Walford. Il l'aime trop pour ça!

— Cela m'avait paru étrange à moi aussi, reconnut le marquis avec un sourire. Et maintenant, si vous n'êtes pas trop fatiguées pour voyager, nous allons regagner la campagne. Le plus tôt sera le mieux.

— Sam doit être très inquiet, remarqua Bettina.

Nolita sourit. Il n'y a guère, Bettina se souciait fort peu des sentiments des autres et ne songeait qu'à elle—même. Elle se demanda si le marquis avait remarqué la différence.

Il l'avait notée lui aussi, elle en était sûre,

— Si nous ne voulons pas que Sam et grand—mère s'inquiètent, nous devons partir immédiatement.

Nolita craignit un instant que Bettina ne réplique quelque chose de désagréable à propos de sa grand—mère. Mais il n'en fut rien. Elle se leva de table et mit sa main dans celle de son père.

— Je suis heureuse que vous nous ayez délivrées, papa. Et le déjeuner était meilleur, cent fois meilleur même, que celui que ces bandits nous avaient apporté !

— J'espère que ces « bandits », comme vous dites, seront condamnés à dix ou quinze ans de repas immangeables, répondit le marquis.

— C'est tout ce qu'ils risquent? s'étonna Nolita.

— Si cela ne dépendait que de moi, ils passeraient en prison le reste de leur vie! répliqua le marquis d'un ton farouche.

Nolita sentait qu'il comprenait combien elle avait eu peur et combien elle avait été heureuse de le voir arriver.

Il est si intelligent, si fort. J'aurais dû savoir moi aussi qu'il nous

retrouverait, songea—t—elle.

Puis elle rougit, brusquement gênée par la façon dont il la regardait.

Un phaéton les attendait devant la porte, attelé à des chevaux que Nolita n'avait jamais vus à Sarle Park : quatre alezans parfaitement assortis, qui lui arrachèrent un cri d'admiration.

— J'étais sûr qu'ils vous plairaient, remarqua le marquis sur un ton badin.

Comme il avait insisté sur le « vous », elle se sentit rougir de nouveau.

Le marquis grimpa dans la voiture et prit les rênes. Nolita voulut faire asseoir Bettina à côté de son père, mais celle—ci refusa :

— Je préfère être sur le bord pour regarder les roues.

Nolita s'apprêtait à lui faire des remontrances mais le marquis l'en empêcha :

— Laissez—la s'installer où elle veut.

Nolita s'assit donc entre le marquis et Bettina, et ils se mirent en route.

— Si vous voulez éviter les endroits trop fréquentés... lui suggéra Nolita. Bettina et moi ne portons pas de chapeau...

Le marquis tourna la tête et regarda quelques secondes le soleil qui jouait dans les cheveux dorés de Nolita.

— Vous êtes très jolie comme ça, répondit—il.

Stupéfaite, Nolita se demanda d'abord si elle avait bien entendu. Puis une étrange chaleur l'envahit et elle comprit qu'elle l'aimait.

Ils mirent deux heures pour arriver à Sarle Park. Mais pour Nolita, qui ne pensait qu'à l'homme auprès duquel elle était assise et qui était en proie à des sensations inconnues et tumultueuses, ce furent deux heures de pur bonheur.

Elle n'avait jamais imaginé qu'elle pourrait éprouver des sentiments aussi forts et aussi merveilleux pour un homme, surtout pour le marquis. C'était si incroyable, qu'elle ne cherchait même pas à comprendre. Elle ne savait qu'une chose : l'amour qu'elle ressentait la transportait d'une joie, inexprimable. Elle avait l'impression d'avoir les yeux pleins de l'or du soleil, elle croyait que les roues de la voiture jouaient la plus belle musique du monde et que le marquis n'était autre qu'Apollon en personne, conduisant son char dans le ciel et chassant de sa divine lumière l'obscurité et la tristesse.

Je l'aime... se disait—elle, éblouie par sa force et par la façon dont il conduisait ses chevaux.

Si absurde que cela puisse paraître, il lui semblait quelle n'aurait jamais pu aimer un homme qui n'aurait pas fait corps avec son cheval, ou qui n'aurait pas été capable de le maîtriser; et le marquis lui donnait toutes les preuves nécessaires en ce moment même.

Ces mains, qui tenaient les rênes, elle y avait glissé la sienne et elle se rappelait ce qu'elle avait ressenti alors.

— Vous êtes bien silencieuse, observa tout à coup le marquis.

Ils avaient laissé derrière eux les dernières maisons de Londres et roulaient maintenant à travers champs. Comme si elle craignait qu'il ne devine les sentiments qui l'agitaient, Nolita se contenta de sourire en guise de réponse.

En arrivant, Sarle Park lui parut si beau qu'il lui sembla qu'elle rentrait enfin chez elle. C'était bien prétentieux de sa part, mais elle n'y pouvait rien. Le lac scintillait au soleil, l'étendard du marquis de Sarle flottait dans la brise, les colombes voletaient sur les pelouses, et tout cela faisait partie d'elle—même et de sa vie et il aurait été vain de le nier.

Lorsque le marquis arrêta le phaéton en bas des marches, Bettina s'écria :

— Nous sommes à la maison! Nous sommes sauvées! Vous ne trouvez pas que papa est un homme extraordinaire, mademoiselle Walford? Sans lui, nous serions encore dans cet horrible grenier.

— Tout à fait extraordinaire, répondit Nolita, gênée parce quelle sentait que le marquis ne la quittait pas des yeux,

Bettina sauta à terre et se précipita en courant au—devant du maître d'hôtel qui les attendait en haut du perron.

— Me voilà! Je suis sauvée! Dites—moi que vous êtes content de me voir!

— Bien sûr, milady. Nous étions tous très inquiets à votre sujet.

— J'ai été kidnappée et les bandits voulaient que grand—père leur donne un million de dollars, s'écria Bettina.

Elle ne se lassa pas de raconter l'aventure à tous ceux qu'elle rencontrait : Mme Flower faillit pleurer à l'évocation de toutes ces horreurs, les femmes de chambre et le valet affecté à la salle d'étude eurent droit, eux aussi, à une version et finalement la petite fille insista auprès de Nolita pour quelle l'accompagne à l'écurie retrouver Sam.

— J'ai bien cru que Dragonfly vous avait désarçonnée, mademoiselle Walford.

— Il m'est arrivé de le craindre aussi, répondit—elle. Mais, en réalité, il nous a sauvés. S'il n'était pas rentré droit à l'écurie, milord n'aurait jamais pu rattraper notre voiture.

— C'est terrible, des choses pareilles! s'écria Sam. Mais on fera plus attention à lady Bettina, maintenant, ça, vous pouvez en être sûre!

La journée avait été si fertile en émotions que Bettina, épuisée, accepta d'aller se coucher plus tôt que d'habitude.

Elle prit un bain, aidée par la femme de chambre, et dîna dans la

salle d'étude où Nolita lui tint compagnie.

— Il y a quelque chose que nous devons foire ce soir, lui fit remarquer celle—ci.

— Quoi donc?

— Remercier Dieu d'être ici et de ne pas nous avoir laissées passer la nuit dans notre grenier.

— Je lui en suis très reconnaissante, déclara Bettina. Vous pensez que Nanny sait que je suis sauvée?

— Bien sûr. Elle a sans doute même contribué à nous protéger.

Bettina sourit.

— C'est bien agréable de savoir qu'il y a ma Nanny, ou votre mère ou votre père, qui voient tout et qui peuvent nous aider en cas de malheur.

— N'oubliez jamais qu'ils sont là et qu'ils veillent sur vous de loin.

— La première fois, je ne vous ai pas crue quand vous m'avez parlé de Nanny. Mais maintenant, je sais que vous avez raison.

Des larmes montèrent aux yeux de Nolita, qui les attribua à la fatigue.

Mais elle savait que si elle avait dû rester avec les kidnappeurs, elle aurait passé une nuit terrible, pour bien d'autres raisons que Bettina. Merci, répétait—elle du fond du cœur, pleine de gratitude pour ses parents comme Bettina l'était pour sa Nanny.

La petite fille se mit au lit en bâillant, et à peine Nolita lavait—elle embrassée qu'elle dormait déjà.

Fatiguée elle aussi, Nolita se contenta pour souper d'une omelette qu'elle se fit servir une demi—heure plus tôt que d'habitude. Elle prit son bain et, en chemise de nuit, elle rentra dans la chambre de Bettina.

Celle—ci dormait à poings fermés. Nolita la borda et fit un saut dans la salle d'étude pour y prendre quelques livres qui venaient d'arriver de Londres.

Elle avait obéi au marquis et s'était empressée d'écrire à la librairie Murray pour commander les ouvrages quelle pensait devoir intéresser Bettina. A la suite d'une de leurs conversations, elle avait notamment réclamé un livre illustré, récemment paru, sur les Indes.

Impatiente elle—même de le regarder, elle l'ouvrit immédiatement et n'arriva plus à s'en détacher. Une heure plus tard, elle était encore en train de lire et d'admirer les illustrations.

Il faut que j'aille me coucher... se dit—elle. Mais elle tournait encore, une page quand la porte s'ouvrit. Surprise, elle leva les yeux et, soudain frappée d'horreur, elle reconnut Esmond Farquahar.

Il entra, de sa démarche désinvolte habituelle, en tenue de soirée, un gros cigare aux lèvres.

— Je suis venu voir comment vous vous portiez, jolie petite

mademoiselle, après les épreuves que vous avez traversées.

— Je vais très bien, merci, répondit froidement Nolita. Et maintenant, je vous prie de vous retirer.

— Si vous avez la moindre inquiétude quant à votre tenue, laissez—moi vous dire que je vous trouve très bien. Je ne savais pas que vous aviez d'aussi longs cheveux.

— Je vous prie de partir, dit Nolita.

Elle essayait d'évaluer s'il lui serait possible d'atteindre la porte sans qu'il l'arrête au passage. Elle était assise tout au fond de la pièce, terrifiée à l'idée qu'il pourrait simplement la toucher.

Comme si la même idée lui était venue, il se débarrassa de son cigare qu'il jeta dans une coupe de fleurs séchées.

— Vous êtes ravissante, dit—il. Plus jolie chaque fois que je vous vois. Ce qui malheureusement se produit rarement.

— Si vous ne sortez pas immédiatement, j'appelle, répondit Nolita d'une voix menaçante.

— Je crains que personne ne vous entende, répliqua—t—il. Et, d'ailleurs, à votre avis, comment interpréterait—on vos cris?

Incapable de répondre, Nolita se leva, serrant son livre sur sa poitrine comme un bouclier.

— On pensera, ma chère, que la jolie gouvernante reçoit en chemise de nuit. Et qu'en déduira—t—on?

Il se moquait d'elle. Nolita ne savait à quel saint se vouer.

Il s'avança. Comme un animal pris au piège, elle ne pouvait plus bouger et sa voix s'étrangla dans sa gorge.

— Laissez—moi tranquille, parvint—elle à bégayer.

Mais son sourire montrait clairement qu'il prenait plaisir à voir sa détresse et elle avait conscience qu'il profiterait du moindre geste de sa part pour s'emparer d'elle.

— Je vous en supplie, gémit—elle, sentant que tout était perdu.

Mais au moment même où il allait l'atteindre, la porte s'ouvrit et Nolita n'eut qu'une idée ; elle était sauvée.

Ce n'était pas le marquis, comme elle l'avait espéré. La personne qui apparut sur le seuil de la salle d'étude n'était autre que la marquise en personne!

Pétrifiée, Nolita regardait la marquise. Dans son déshabillé de satin broché couvert de dentelle et de petits nœuds de velours, elle était le vivant portrait de la reine Elizabeth I^{er}.

Sous ses paupières alourdies de fard, la marquise notait tous les détails de la scène qu'elle avait devant les yeux, Esmond Farquahar prit les devants avec aplomb :

— Je suis monté voir dans quel état se trouvait Bettina après sa triste mésaventure.

Sans lui prêter la moindre attention, la marquise tourna sa colère vers Nolita.

— Je pense, mademoiselle Walford, commença—t—elle d'un ton glacial, que quelqu'un doit se charger de vous dire que vous avez failli à votre devoir envers ma petite—fille. Si vous aviez pris soin d'elle comme il se doit, vous ne seriez pas parties en promenade sans un valet pour vous accompagner. Sachez que je vous tiens pour entièrement responsable de ce qui est arrivé aujourd'hui.

Sans laisser à Nolita le temps de répondre, elle poursuivit :

— Quant à votre manière de recevoir des visiteurs à cette heure et dans une pareille tenue, vous conviendrez qu'elle peut difficilement être tolérée.

Nolita voulut parler mais la marquise continua :

— En conséquence, vous quitterez cette maison demain matin à la première heure. Comme vous n'avez certainement pas assez d'argent pour payer votre transport jusqu'à Londres, je prends sur moi cette dépense, et je vous donne vos gages bien que vous ne les ayez pas mérités, ajouta—t—elle, d'un ton méprisant en jetant une enveloppe sur la table.

Puis, sans un autre regard pour Nolita, elle tourna les talons et, passant devant Esmond Farquahar, lui ordonna :

— Suivez—moi, Esmond.

Il la suivit aussitôt, comme un chien obéissant qu'il était. En les voyant disparaître, Nolita poussa un cri et se jeta à leur suite, comme pour les arrêter.

Elle aurait voulu se justifier, expliquer à la marquise qu'Esmond Farquahar ne se trouvait pas là sur son invitation. Mais elle savait que

la marquise n'écouterait rien de ce qu'elle pourrait dire; il était vain d'espérer convaincre cette femme qui la détestait depuis l'instant où elle avait posé les yeux sur elle.

La marquise était montée avec son enveloppe car elle savait où trouver Esmond Farquahar; il était clair quelle avait saisi la première occasion pour mettre Nolita à la porte.

Je ne peux rien faire de plus. Il ne me reste qu'à m'en aller, se dit —elle.

Elle prit soudain conscience qu'elle ne voulait pas quitter Sarle Park. Non pas seulement parce qu'elle s'était attachée à Bettina, mais aussi parce qu'elle ne voulait pas quitter le marquis.

Partir? Maintenant que Bettina a changé du tout au tout et que le marquis a confiance en moi?

Était—ce vraiment tout ce qu'il éprouvait pour elle? De la confiance? A son grand désespoir, elle savait bien que là s'arrêtaient ses sentiments. Il avait été très gentil avec elle, même avant le kidnapping, et aujourd'hui, il lui avait tendu la main. Mais ce geste, qui l'avait touchée au cœur et lui avait fait découvrir ses sentiments ne représentait pour lui qu'une façon de la rassurer, de lui faire oublier les terribles épreuves qu'elle avait subies.

Je l'aime! pensa—t—elle, désespérée. Quand elle aurait quitté Sarle Park, elle ne le reverrait plus jamais.

De retour dans sa chambre, elle ne put s'empêcher de penser à la façon dont, en arrivant, elle avait tout détesté dans cette maison. Maintenant, tout ce qu'elle aimait se trouvait là, à l'exception de son cheval Eros.

En songeant à lui, elle décida quelle rentrerait chez elle, quelles que soient les pressions que sa tante Katherine pourrait exercer. Mais même ainsi, elle laisserait son cœur derrière elle.

Elle refoula farouchement les larmes qui lui montaient aux yeux : elle ne voulait pas se laisser aller à pleurer. Parmi toutes ses malles, elle trouva une petite valise quelle remplait d'objets de première nécessité; elle y ajouta les deux robes les plus simples qu'elle possédait. Quand elle serait partie, les femmes de chambre emballeraient le reste, et si elle avait besoin de quelque chose, elle pourrait toujours écrire à Mme Flower et lui demander de le lui envoyer.

Elle se plierait à la volonté de la marquise et partirait dès l'aube.

En réalité, si elle y mettait tant de hâte, c'est qu'elle ne pouvait supporter l'idée d'avoir à faire ses adieux à Bettina et au marquis. La petite fille serait bouleversée et ferait peut-être une scène; et Nolita ne se sentait pas le courage de l'affronter. Il lui était assez douloureux de penser que, privée de son influence, Bettina redeviendrait probablement comme avant, agressive et malheureuse; elle allait

manquer à Bettina, et Bettina lui manquerait à elle aussi, terriblement. Elle le savait et elle en souffrait déjà.

Pour être honnête, elle devait s'avouer que la perspective de ne plus jamais revoir le marquis, de ne plus entendre sa voix, de ne plus sentir sa main dans la sienne, lui était tout aussi intolérable.

Elle boucla sa valise et se mit au lit aussitôt. Mais, malgré sa fatigue, il lui fut impossible de dormir. Tendue, désespérée, elle attendit l'aube et se leva dès les premières lueurs du jour.

Elle ouvrit les rideaux. Un léger brouillard recouvrait le lac. Le soleil levant chassait du ciel les dernières étoiles. Le spectacle quelle avait devant les yeux était si beau qu'elle comprit qu'il resterait à jamais gravé dans son cœur.

Elle s'habilla et, tout doucement, afin de ne pas réveiller Bettina à qui elle avait laissé une lettre, elle alla dans la salle d'étude chercher l'argent que lui avait jeté la marquise. Par fierté, elle aurait aimé pouvoir le laisser où il était. Mais elle n'avait pas de quoi payer son voyage et, en outre, les Johnson pourraient difficilement la nourrir sur les deux livres par semaine dont ils disposaient pour assurer leur propre subsistance.

Elle laissa sa valise en haut de l'escalier et descendit aux cuisines.

Cinq heures allaient sonner : les domestiques devaient prendre leur thé avant de commencer le travail.

En effet, dans l'office, elle trouva deux jeunes valets en bras de chemise qui la regardèrent, ébahis, quand elle leur demanda de commander une voiture pour la conduire jusqu'au relais de la diligence de Londres, et d'aller lui chercher sa valise. Tout se passa bien, ils ne lui posèrent pas de questions et elle s'en félicita intérieurement.

On l'installa dans le grand landau découvert que les domestiques utilisaient pour se rendre au village et elle arriva bientôt au carrefour. Le vieux cocher qui l'avait conduite jusque—là, et qu'elle ne connaissait pas, lui demanda tout à coup :

— Vous allez à Londres, mademoiselle?

— Oui, répondit—elle.

— Vous auriez plus vite fait par le train.

— Mais la gare est très loin!

— Pas plus de quatre kilomètres, mademoiselle. Et il y a un train qui arrive de Douvres vers six heures moins le quart.

— Dans ce cas, si vous avez ta gentillesse de m'y conduire? répondit Nolita en hésitant.

— J'y vais! dit—il, en remettant ta voiture en marche.

Nolita, qui n'avait pris le train qu'une seule fois, se sentait inquiète et nerveuse. Mais tout se passa sans encombre et elle arriva beaucoup plus vite à Londres que par la route. De la gare, elle prit un fiacre qui

l'amena jusqu'au relais dé poste d'Isling—ton. Elle n'eut aucun mal à trouver de la place dans ta diligence de Saint—Albans qui passait par son village.

Midi n'avait pas sonné quelle était déjà sur le chemin de sa maison, suivie d'un garçonnet qui portait sa valise. Elle trouva Johnson devant la porte, en train de tailler un massif. Il la regarda, médusé, et dit lentement, à sa manière habituelle :

— Mademoiselle Nolita! On ne vous attendait pas.

— Je sais, Johnson. Voilà. Je suis revenue.

Il l'examina avec attention, ayant deviné au tremblement de sa voix que quelque chose n'allait pas. Mais il connaissait le remède à tous ses maux.

— C'est Eros qui va être content de vous voir, mademoiselle.

Nolita eut un sourire qui chassa, pour un instant la tristesse de son regard. Elle donna quelques pièces de monnaie au garçon qui avait porté sa valise et partit en courant vers l'écurie.

Elle prit Eros par l'encolure et éclata en sanglots. Mais ce qu'elle pleurait, c'était ce qu'elle avait quitté à Sarle Park, et le marquis et ses chevaux, et la petite Bettina...

La joie de Johnson et de sa femme lui fut d'un grand réconfort. Mme Johnson ne se lassait pas de répéter :

— Ce n'était— plus du tout pareil sans vous, mademoiselle Nolita. Je disais à mon mari que c'était comme si la vie était partie de ta maison avec vous!

Nolita fut soulagée de voir qu'ils ne lui posaient pas de questions sur son retour.

Elle alla inspecter le jardin, suivie pas à pas par Eros, et félicita Johnson pour le travail accompli. Puis elle continua son chemin jusqu'à la rivière, dans le champ, derrière la maison.

— Que faire, Eros? Dis—moi, que vais—je devenir?

Il frottait doucement ses naseaux contre son épaule et elle se mit à lui parler, avec le sentiment qu'il la comprendrait mieux que personne.

— Je peux peut-être trouver du travail ici? Cela m'est égal, je veux bien balayer les rues, pourvu que je reste avec toi.

Elle lui avait déjà tenu les mêmes propos après la mort de ses parents; aujourd'hui, elle avait quitté encore deux êtres chers.

Mme Johnson lui prépara un déjeuner léger qu'elle se força à manger pour ne pas la vexer, mais elle n'avait pas faim.

Elle avait beau se répéter que c'était merveilleux, qu'elle était enfin chez elle, qu'elle avait retrouvé Eros, l'après—midi lui parut interminable. Elle retournait sans cesse en pensée à Sarle Park.

Que s'était—il passé là—bas?

Bettina avait—elle été bouleversée? Elle lui avait laissé un mot très court, ne sachant comment lui expliquer les raisons de son départ.

Bettina, ma chérie,

Je dois rentrer chez moi. Soyez toujours gentille et courageuse, comme vous l'avez été hier. Je vous enverrai tous les jours mes prières sur les ailes de nos colombes.

Avec toute ma tendresse et mon affection,

Nolita Walford.

Elle n'avait rien osé ajouter. Elle espérait que la marquise ne lui dirait pas qu'elle l'avait renvoyée de façon ignominieuse et, surtout, qu'elle lui cacherait quelle l'avait trouvée en compagnie d'Esmond Farquahar dans la salle d'étude.

Mais elle s'inquiétait à tort. La marquise n'aurait pas l'inconscience de jeter la honte sur M. Farquahar. A moins quelle ne soit tentée, par pure méchanceté, d'en parler à son fils? Dans ce cas, qu'en penserait-il?

Il l'avait tirée d'une situation difficile une fois, dans la bibliothèque, alors qu'Esmond Farquahar lui faisait des avances. Mais la marquise était capable de tourner les choses de telle façon qu'il croie que Nolita elle-même avait invité cet homme à monter la voir.

Elle passa l'après-midi à envisager toutes les possibilités, tous les aspects de la question, sans bien sûr trouver la réponse qu'elle ne connaîtrait sans doute jamais.

Il faut que je m'occupe, décida-t-elle.

Sans prendre la peine de changer sa robe de cotonnade contre une tenue de cavalière, elle partit faire une promenade avec Eros, essayant de retrouver la même joie qu'auparavant à sentir la fierté avec laquelle il la transportait, obéissant au moindre de ses commandements.

Mais, malgré Eros, elle se sentait désespérément seule. Et pourtant, il était tout ce qui lui restait, elle n'avait besoin de rien d'autre. Du moins essayait-elle de s'en persuader. En vain.

Il était presque sept heures du soir, le soleil se couchait, les ombres s'allongeaient, lorsqu'elle ramena Eros à l'écurie. Se sentant encore plus malheureuse sans lui, elle rentra lentement à la maison, si fatiguée qu'elle ne souhaitait qu'une chose : enfin dormir!

Elle allait pénétrer dans le vestibule quand elle entendit un cheval. Un fol espoir l'envahit. Au tournant du chemin, sortant des buissons, le cheval apparut, monté par une petite silhouette que Nolita reconnut aussitôt.

Elle poussa un cri et se mit à courir à la rencontre de la cavalière. Mais, avant quelle ait pu rejoindre Red Flag, Bettina avait sauté à terre et se précipitait dans ses bras.

— Je vous ai trouvée! Je vous ai trouvée! J'avais si peur de ne pas y arriver, à cause de la nuit.

Bettina lui couvrait les joues de baisers, les lèvres encore glacées d'effroi.

— Tout va bien maintenant, disait Nolita pour l'apaiser. Vous m'avez trouvée. Mais comment avez-vous fait? Vous n'avez tout de même pas parcouru tout ce chemin à cheval?

— Si. Et toute seule. Parce que sinon, on m'en aurait empêchée.

— Mais comment...? balbutia Nolita.

Bettina pleurait à chaudes larmes et Nolita se reprit.

— Vous allez tout me raconter. Venez. Entrons à la maison. Red Flag ira à l'écurie.

— Il est fatigué, répondit simplement Bettina. Nous sommes très fatigués tous les deux. La route a été longue...

— Très longue. Et je me demande même comment vous avez pu y arriver, soupira Nolita.

Elle lui passa un bras autour des épaules et l'entraîna. Johnson entra à l'écurie et elle l'appela pour lui demander de s'occuper de Red Flag.

— Il est très fatigué, lui expliqua-t-elle. Il arrive tout droit du Buckinghamshire.

— Ça fait un bon bout de chemin, mademoiselle, répondit Johnson en saisissant Red Flag par la bride.

Bettina était échevelée et couverte de poussière. Avant toute chose, Nolita l'emmena au premier et l'aida à retirer sa tenue de cheval.

— Vous allez coucher ici, dans ma chambre. Je vais m'installer un lit dans la pièce à côté.

Elle lui donna une de ses chemises de nuit et ajouta :

— Je descends demander à Mme Johnson de vous faire cuire des œufs. Avez-vous mangé quelque chose aujourd'hui?

Bettina secoua la tête.

— Je n'osais pas m'arrêter. J'avais trop peur qu'on me pose des questions ou qu'on me kidnape encore une fois.

Nolita comprit soudain le danger qu'avait couru la petite fille.

— Comment avez-vous pu commettre une telle folie, Bettina? Venir jusqu'ici toute seule!

— Mme Flower m'avait dit que grand-mère vous avait renvoyée. Et je ne voulais pas vous perdre, pas vous! Non, je ne pouvais pas!

Nolita l'embrassa, descendit demander les œufs à Mme Johnson et revint avec un verre de lait et des sablés tout frais.

— J'aime ces biscuits depuis mon enfance, expliquai-elle à Bettina. Ils vous permettront de patienter jusqu'à ce que vos œufs soient cuits.

Bettina but un peu de lait et demanda :

— Pourquoi m'avez-vous abandonnée? Vous savez que j'ai besoin de vous. D'ailleurs, je ne resterai pas à la maison sans vous!

— Nous parlerons de tout ça demain. Vous êtes trop fatiguée maintenant. Racontez—moi plutôt comment vous vous êtes débrouillée pour arriver jusqu'ici. Cela n'a pas dû être facile!

— Non, reconnut Bettina. Après avoir lu votre lettre, j'ai interrogé Mme Flower et elle m'a dit que grand—mère vous avait renvoyée.

L'information ne pouvait venir que de la femme de chambre de la marquise qui avait dû en répandre le bruit à l'office. Mais Nolita ne fit pas de commentaire et Bettina poursuivit :

— Je me suis habillée et j'ai cherché papa, mais il était parti pour Londres. Alors j'ai compris qu'il ne me restait plus qu'à essayer de vous rejoindre.

— Comment vous a—t—on laissée partir à cheval toute seule?
Bettina sourit.

— J'ai été maligne. J'ai dit à Sam que vous étiez trop occupée pour monter avec moi. Il a pensé que je ne savais pas que vous étiez partie. Je l'ai vu à son expression.

Nolita se fit la réflexion que Bettina était beaucoup plus intelligente qu'on ne le pensait.

— Sam a sellé Red Flag et je suis partie me promener dans le parc. Mais au lieu de traverser le bois, j'ai pris le chemin qui mène à l'autre grille.

— Je le connais, dit Nolita, qui commençait à deviner la suite.

— Ben m'accompagnait. Pendant qu'il allait ouvrir la grille, il m'avait donné les rênes de son cheval à tenir. Dès que la porte a été ouverte, je suis passée de l'autre côté avec Red Flag et j'ai donné un bon coup de cravache au cheval de Ben, qui s'est enfui au galop. Je me suis mise à galoper moi aussi, aussi vite que j'ai pu, vers la route.

Enchantée de son tour, elle adressa un sourire plein de malice à Nolita.

— J'ai entendu Ben crier mais je ne me suis pas retournée. J'ai galopé, galopé, jusqu'à ce que je sois à des kilomètres de la maison.

— Et ensuite?

— J'avais déchiré une page de mon atlas. Vous vous rappelez? Vous m'aviez montré l'endroit où vous habitiez et je ne l'avais pas oublié.

— C'est vraiment très astucieux! s'exclama Nolita.

— Je l'avais dans ma poche et je savais que je devais prendre la route qui mène à Saint—Albans.

Nolita était terrifiée à l'idée des dangers qu'avait courus cette petite fille, seule, traversant à cheval une région inconnue. Si elle était tombée, si quoi que ce soit était arrivé à Red Flag, on aurait peut—être mis des semaines avant de retrouver sa trace! Grâce au ciel, tout s'était bien terminé et il ne servait à rien de revenir là—dessus. Nolita se contenta donc de remarquer :

— Ce n'est pas étonnant si vous êtes fatiguée! Vous avez dû

voyager pendant près de dix heures.

— Ça m'a paru très long. Je ne me suis arrêtée que deux fois pour que Red Flag puisse boire une fois près d'un petit ruisseau, une autre fois près d'une rivière.

On frappa à la porte et Mme Johnson entra avec un plateau.

— Il n'y a rien d'autre à la maison que les œufs que vous avez demandés, mademoiselle Nolita.

— Je crois que lady Bettina a très faim et qu'elle est prête à manger n'importe quoi, répondit Nolita.

— J'adore les œufs brouillés, déclara Bettina, s'asseyant dans son lit.

Mme Johnson en avait préparé plusieurs avec des tomates du jardin, des toasts et un pot de miel.

Bettina; enchantée, avala tout jusqu'à la dernière miette.

— Je me sens mieux à présent! J'ai eu très peur d'avoir à passer la nuit dans les bois. Je craignais que Red Flag n'en profite pour se sauver. J'aurais été obligée de finir la route à pied.

— Ne vous tourmentez plus. Vous êtes ici, saine et sauve, et Red Flag aussi.

— Je vais pouvoir rester avec vous? Vous n'allez pas me renvoyer à la maison? Vous me le promettez?

— Vous savez bien que je ne peux pas vous le promettre, répondit Nolita. Votre père doit être terriblement inquiet.

Bettina lui prit la main.

— Je ne veux pas vous quitter. Je ne vous quitterai pas. Si vous me ramenez à la maison, je me sauverai encore et je reviendrai ici!

— Nous en reparlerons demain matin. Vous devez dormir maintenant.

— Je ne m'endormirai pas tant que vous ne me l'aurez pas promis! s'écria Bettina en lui passant les bras autour du cou. Je vous aime! Personne n'a jamais été aussi gentil avec moi! Ils pourront dire tout ce qu'ils voudront, je ne veux pas vous perdre. Je me battrai tant qu'il faudra pour qu'on me laisse rester avec vous!

La petite fille était au bord de la crise de nerfs.

— Ne vous mettez pas dans cet état, dit Nolita en l'embrassant; vous vous êtes montrée si intelligente et si courageuse aujourd'hui! Je vais vous dire ce que nous allons faire. Demain, nous écrirons une lettre à votre père pour lui dire où vous êtes et nous lui demanderons de venir nous parler. Il trouvera peut-être un moyen pour que nous puissions rester ensemble sans que votre grand—mère en souffre.

— Je la déteste! Elle ne m'aime pas. Elle n'aime que cet horrible M. Farquahar. Pourquoi ne va—t—elle pas habiter ailleurs? Nous serions si heureux à la maison sans elle!

Nolita trouvait cette solution eh effet très pertinente, mais elle ne

pouvait pas le dire à la petite fille. Elle se contenta de l'embrasser encore.

— Dormez maintenant, ma chérie. Nous aurons tout le temps demain d'échafauder des projets. Et, surtout, je veux que vous fassiez la connaissance d'Eros. Je suis sûre que Red Flag est en train de lui raconter votre voyage.

Bettina desserra un peu ses bras.

— Croyez—vous vraiment qu'ils peuvent se parler?

— Bien sûr! Je suis sûre que Red Flag est en train de se vanter d'avoir été assez habile pour vous amener ici tout seul.

Bettina éclata de rire.

— Et qu'est—ce qu'Eros va lui répondre?

— Il sera d'abord très jaloux. Puis il lui fera remarquer qu'il peut vous faire la démonstration de ses talents, danser, marcher sur ses membres postérieurs par exemple. Et ce sera au tour de Red Flag d'être jaloux.

— Je voudrais bien le voir danser! dit Bettina, curieuse et énervée.

— Alors, dormez vite et demain arrivera comme par enchantement.

A peine l'avait—elle de nouveau installée sur ses oreillers que les paupières de Bettina se fermaient. Épuisée, elle dormait déjà.

— J'aime votre petite maison, murmura—t—elle, et j'aime...

Sa voix s'éteignit : elle avait sombré dans le sommeil.

Nolita ferma les rideaux et sortit. Elle devait aller chercher des draps pour faire son lit mais, en passant, elle aperçut Mme Johnson dans la pièce voisine, déjà en train de le faire pour elle.

— Merci, madame Johnson! c'est vraiment très gentil. Comme je suis assez fatiguée, je vais descendre fermer et remonter tout de suite me coucher.

— C'est le plus raisonnable, mademoiselle. Je voulais vous dire aussi que c'est très bien que vous soyez revenue chez vous.

Elle avait dit cela avec tant de chaleur que Nolita descendit en souriant. Elle ouvrit la porte du salon et s'apprêtait à aller fermer les fenêtres, quand elle aperçut quelqu'un, le dos appuyé à la cheminée.

Son cœur bondit dans sa poitrine. Il lui sembla que la pièce venait soudain de s'illuminer, comme sous l'effet de milliers de bougies.

Dans la petite maison, le marquis avait l'air encore plus grand. Nolita marcha vers lui comme s'il était tout naturel qu'il soit là. C'était ce qu'elle avait attendu, ce qu'elle avait espéré, sans oser se l'avouer.

Puis elle pensa à la raison de sa présence chez elle.

— Bettina est là. Elle va bien, dit—elle.

— C'est ce que j'ai compris en voyant Red Flag dans l'écurie.

Devant l'air surpris de Nolita, il ajouta :

— Lorsque je suis arrivé, un homme m'a montré où conduire mon

cheval..

— Vous êtes venu à cheval?

— Depuis Londres. Un valet est venu me prévenir au début de l'après—midi que Bettina s'était enfuie.

— Comment avez—vous deviné qu'elle était ici?

— J'ai demandé pourquoi vous n'étiez pas avec elle, et quand j'ai appris que vous aviez quitté la maison de très bonne heure le matin, j'ai tout de suite pensé qu'elle vous avait rejointe.

Après un silence, il demanda :

— Pourquoi êtes—vous partie?

Nolita fut prise de court. Elle pensait qu'il le savait. Comment répondre à sa question?

Il attendait toujours sa réponse et elle finit par bégayer en rougissant :

— La marquise m'a congédiée.

— Pourquoi?

— Elle considère que je ne suis pas à la hauteur de ma tâche et que c'est ma faute si Bettina a été kidnappée hier..

— Est—ce la seule raison?

Après un silence, Nolita répondit d'une voix presque inaudible :

— M. Farquahar est monté dans la salle d'étude, tard hier soir; j'allais me mettre au lit mais je m'étais mise à lire et...

Le marquis eut un haut-le-corps.

— Cela n'aurait jamais dû arriver! Et je vous jure que cela ne se reproduira plus!

Il avait le visage contracté par la fureur. Elle détourna là tête.

— Non, je vous en prie. Il ne faut pas qu'à cause de moi, vous ayez des ennuis.

— Parce que vous pensez que vous m'évitez des ennuis en partant sans nous prévenir, moi et Bettina?

— Je lui avais laissé un petit mot où je lui demandais d'être gentille...

— Que deviendrait—elle sans vous? Et moi?

Nolita crut qu'elle avait mal entendu la fin de la phrase. Comme elle le regardait d'un air interrogateur, les yeux écarquillés, il l'attira doucement contre lui.

— Bettina ne peut pas vivre sans vous, Nolita. Pas plus que moi!

Très gentiment, comme s'il avait peur de l'effrayer, il chercha sa bouche.

La surprise empêcha Nolita de comprendre ce qui lui arrivait. Ces bras qui l'entouraient, ces lèvres sur les siennes, tout cela ne pouvait être qu'un rêve. Elle avait dû s'endormir.

Une chaleur merveilleuse l'envahit, devenant de plus en plus intense, de plus en plus délicieuse, et elle comprit que c'était l'amour

qu'elle avait toujours cherché mais qu'elle pensait ne jamais rencontrer.

C'était un amour beau et parfait, qui lui rappela soudain son père et sa mère. Un amour qui emportait son âme vers le ciel en chantant et qui la faisait se joindre au chœur des anges.

Devant la réaction de ses lèvres tendres et innocentes, de son corps tendu vers lui, le marquis mit encore plus d'ardeur dans son baiser. Il la serrait avec force et Nolita comprit qu'elle ne se sentirait plus jamais seule, qu'elle n'aurait plus jamais peur, parce qu'elle faisait désormais partie de lui comme il faisait partie d'elle—même.

— Je vous aime, ma chérie. Et je ne peux pas envisager la vie sans vous; il ne me reste qu'à vous demander : quand voulez-vous m'épouser?

Les yeux de Nolita avaient pris l'éclat du soleil levant. Elle appuya la tête contre sa poitrine.

— Je crains de vous effrayer, reprit le marquis d'une voix qu'elle ne reconnut pas. Mais je vous promets de veiller sur vous comme sur un trésor; je ferai en sorte que vous n'ayez plus jamais peur comme lorsque vous êtes arrivée à Sarle Park.

Nolita leva les yeux vers lui et retint son souffle. Il avait les traits immobiles, et dans le regard une expression qu'elle attendait depuis longtemps car elle y reconnaissait l'amour.

— Je vous aime, souffla-t-elle.

C'était ce qu'il voulait entendre. Il l'embrassa encore avec passion, impérieux, mais en même temps tendre et protecteur. Nolita s'abandonna dans ses bras jusqu'à ce qu'il l'entraîne sur le divan.

— Nous avons tant de choses à nous dire, tant de projets à échauffer. Mais, pour l'instant, je ne vois qu'une chose : vous êtes près de moi et je ne vous laisserai plus jamais vous enfuir.

— Mais je ne voulais pas m'enfuir!

— Lorsque j'ai appris que Bettina avait disparu et que vous aviez quitté la maison à l'aube, j'ai cru que j'allais devenir fou. Je ne savais pas où vous étiez partie, et j'ignorais jusqu'à votre adresse.

— Mais tante Katherine la connaissait!

— Je n'avais pas envie de la voir, ni de lui parler de mes sentiments pour vous. Je voulais d'abord connaître les vôtres!

— Vous ne les aviez pas devinés?

— Vous aviez l'air heureuse hier, de me voir arriver dans votre grenier. Mais, dans votre situation, vous auriez été heureuse de voir arriver n'importe qui si c'était pour vous sauver.

— Je priais pour votre venue.

— C'est ce que Bettina m'a dit. Mais il était bien naturel d'attendre d'un père qu'il vienne au secours de sa fille, n'est-ce pas?

Nolita hésita et murmura :

— Quand vous m'avez tendu la main et que je l'ai prise, j'ai compris que je vous aimais. Je vous aimais sans doute déjà, mais je n'en avais pas encore conscience.

— C'est ce que je voulais vous entendre dire. Je vous l'ai déjà expliqué, j'avais terriblement peur de vous effrayer et ce matin, j'ai cru que c'était ce qui était arrivé.

— Je ne serais jamais partie si votre mère ne m'y avait pas contrainte:

Le marquis la serra dans ses bras.

— Je pense depuis longtemps que l'étranger conviendrait mieux à la manière de vivre de ma mère. Demain, en rentrant, je lui demanderai de partir pour Monte—Carlo. Elle a toujours rêvé d'y avoir une villa.

— Mais je ne voudrais pas que vous la chassiez de chez elle!

— Quelle question! Je la connais assez pour savoir qu'elle sera enchantée. Elle déteste la campagne. Après quoi, mon doux trésor, nous nous marierons. Et le plus vite possible.

— Vous êtes sûr, tout à fait sûr, de vouloir m'épouser? Je vous aime moi aussi mais, si vous préférez, je pourrais continuer à tenir compagnie à Bettina, à lui apprendre des choses...

Le marquis éclata de rire.

— Pensez—vous vraiment que cela me suffirait? Je veux que vous me teniez compagnie à moi aussi et, surtout, je veux que vous deveniez ma femme.

Il lui prit la tête dans ses mains et la regarda dans les yeux :

— Qu'est—ce qui vous rend si différente de toutes les femmes que j'ai connues? Ce n'est pas seulement votre beauté, bien qu'elle m'enchanter, ni vos idées, ni la façon très spéciale dont vous raisonnez, bien quelles me ravissent...

Il s'arrêta pour lui donner un baiser sur le front.

— Je pense que c'est la pureté de votre âme et la bonté qui émane de vous qui m'ont envoûté depuis ce premier soir où nous avons parlé ensemble, et où j'ai essayé de mettre un terme à vos frayeurs.

— Vous me dites des choses si merveilleuses!

— Si elles sont merveilleuses, c'est parce que vous êtes vous—même merveilleuse. Vous avez déjà transformé toute la maison, mon amour, au point que j'ai de la peine à la reconnaître.

— J'ai fait ça, moi? demanda—t—elle avec étonnement.

— Vous avez transformé la petite fille difficile qui était la mienne en une enfant que j'aime et que je vais aimer de plus en plus, avec le temps. Vous m'avez fait comprendre que je devais changer non seulement ma conduite, mais toute ma personne. C'est comme si vous m'aviez apporté la lumière; vous rendez harmonieux tout ce que vous touchez.

Nolita poussa un cri d'effroi.

— C'est maintenant que vous me faites peur! Comment pourrais—je être tout ce que vous dites? Comment vais—je pouvoir être à la hauteur de ce que vous attendez de moi?

— La réponse est simple ; il suffit que vous restiez telle que vous êtes. Oh! mon ange, j'ai eu tant de chance de vous rencontrer!

Il l'embrassa encore et encore. Elle croyait voguer vers les étoiles qui brillaient maintenant dans le ciel. La nuit était pleine de vie et de lumière et il lui semblait que la splendeur de Dieu les enveloppait tous les deux. Leur amour était comme un phare éclairant le monde.

Plus tard, le marquis, plein d'une prévenance qu'elle n'aurait pas attendue de lui, déclara :

— Je dois vous envoyer au lit, ma chérie. Vous devez être très fatiguée.

— Et vous, où allez—vous dormir?

Il lui sourit :

— Il ne serait pas convenable que je passe la nuit chez vous. J'ai un ami à Saint—Albans qui se fera une joie de m'offrir l'hospitalité. Il sera étonné de me voir arriver aussi tard, mais je trouverai bien un prétexte à lui fournir.

— Et demain? hasarda Nolila.

— Demain, je retournerai à Sarle Park. Je laisserai Bettina avec vous pendant deux ou trois jours, mais je vous enverrai des domestiques qui s'occuperont de vous. Dès que la maison sera prête et que j'aurai obtenu la licence de mariage, je viendrai vous chercher.

Le cœur battant, Nolita répondit, un peu nerveuse :

— Vous avez tout résolu. Mais êtes—vous sûr que ce soit la bonne solution pour vous?

— J'en suis certain. Et j'ai l'intention de passer le reste de mes jours à m'assurer que c'est également la bonne solution pour vous. La vie que nous allons vivre sera très différente de celle que j'ai menée jusqu'ici. Je crois que Bettina désire par—dessus tout une famille et nous allons la lui donner.

— J'ai déjà pensé, en effet, qu'elle aurait besoin de la compagnie d'autres enfants, commença Nolita qui s'arrêta net et rougit tout à coup, comprenant que ce n'était pas du tout ce que le marquis avait voulu dire.

Il l'empêcha de se cacher le visage et l'embrassa de nouveau.

— J'ai tant de choses à vous raconter, mon trésor, tant de choses à vous apprendre! Et je connais le secret de votre mystérieux pouvoir sur les enfants, les animaux et sur moi, il faut bien l'avouer.

— Et quel est—il?

— Il est très simple. Vous le comprenez d'instinct et cela s'appelle l'amour!

Sans lui laisser le temps de reconnaître qu'il avait raison, il lui ferma la bouche d'un baiser.

C'était bien l'amour quelle avait cherché, l'amour qui avait manqué à Bettina, l'amour qui embellissait toutes choses et chassait la laideur qui l'effrayait dans le monde.

C'était l'amour qui courait maintenant dans ses veines, qui la plongeait dans une extase étrange et brûlante.

Les baisers du marquis devenaient plus ardents et plus passionnés, mais elle n'avait aucune peur. Les mots entre eux étaient devenus inutiles. Ils ne faisaient plus qu'un et elle savait qu'ils pourraient surmonter toutes les terreurs et les difficultés à venir.

Je vous aime! répétait Nolita dans son cœur.

Elle eut l'impression qu'une colombe s'envolait vers le ciel lorsqu'elle ajouta :

— Merci, mon Dieu, de m'avoir fait rencontrer l'amour!

Fin